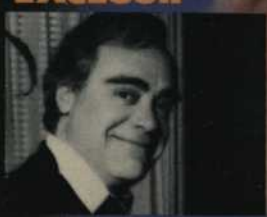


Rock

DÉCIBELLE
SPÉCIAL PORTATIFS

PER
Q-60
BNQ

EXCLUSIF



MARCEL MASSE
LA CULTURE
FRANCOPHONE,
YES SIR!

MODE
L'ÉTÉ ÉCLATÉ

**LE SOUFFLE
DE L'HIMALAYA**
SUR LE CHEMIN DU
TOIT DU MONDE

DOSSIER SIDA
LES DERNIERS JOURS
DE LUC HÉBERT

**FABIENNE THIBEAULT/
RICHARD COCCIANTE**
LA TOURTERELLE ET
LE PIGEON VOYAGEUR

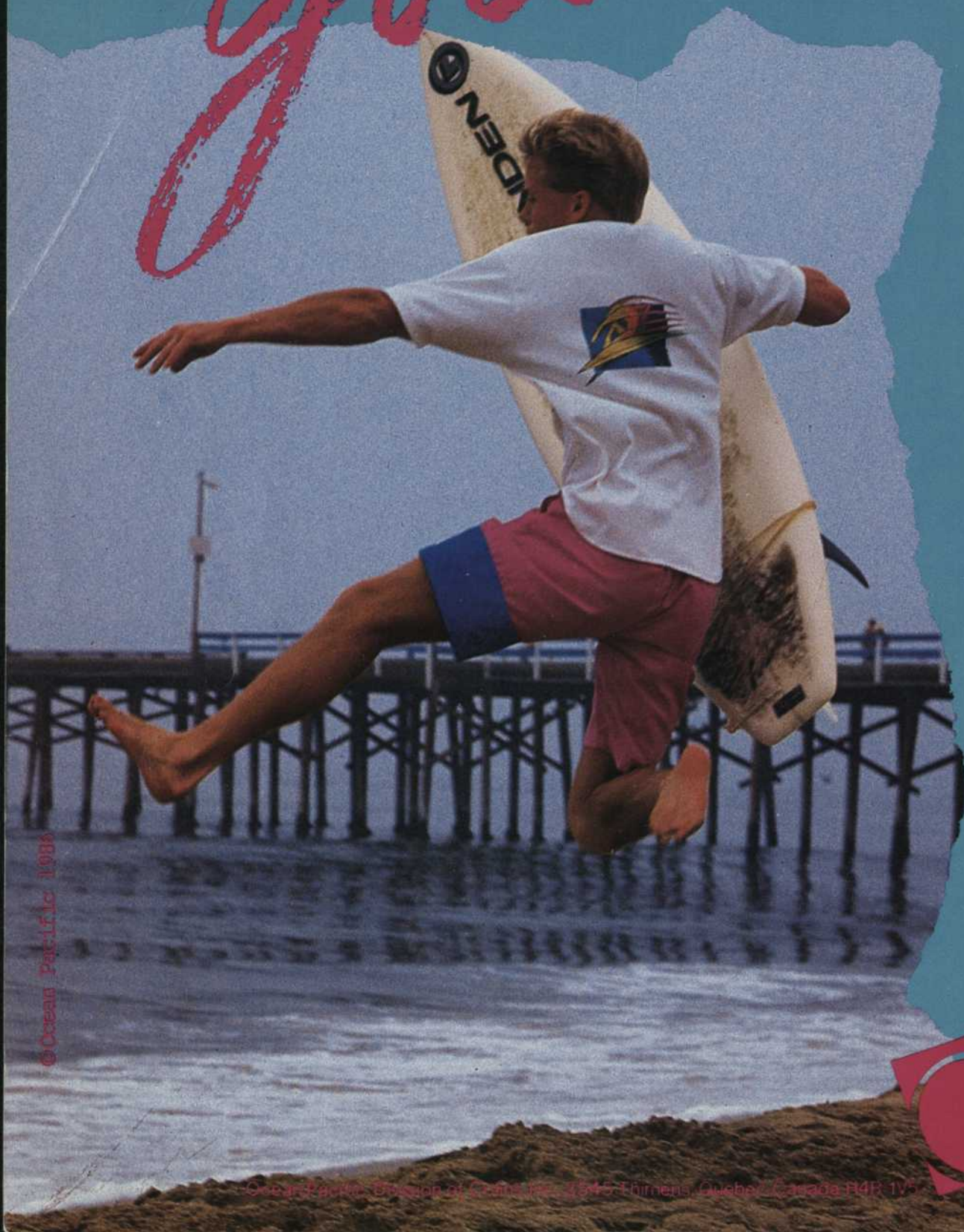
RENAUD
QUAND LE VERBE
TIENT LE HAUT DU PAVÉ

LE GRAND CIRQUE ORDINAIRE · JIM CORCORAN · SIOUXSIE AND THE BANSHEES ·
NUANCE · 1926 · JOUEZ LES FLAMBEURS · DISQUES · CINÉMA · VIDÉO NEWS · ETC...

NO 106 — CANADA 2,95\$ BELGIQUE 155FB FRANCE 90FF 4073 CND — 1986

FREE

yourself



© Ocean Pacific Inc. 1986

Ocean Pacific Division of Comco Inc., 3545 Fairview, Quebec, Canada H4R 1V5



ÉDITEUR: GUY PERRON
DIRECTRICE DE LA PUBLICATION:

Suzanne Fortin

RÉDACTEUR EN CHEF:

Patrick Emiroglu.

RÉDACTEUR ADJOINT:

Frédéric Tomesco.

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION:

Catherine Choquette.

DIRECTEUR ARTISTIQUE:

Pierre Durocher.

CONCEPTEURS GRAPHIQUES:

Dominique Bussière et Robert Gaboury.

RECHERCHE:

Katherine Adams, Christian Belleau, Jean Brouillard, André Dalcourt, Alain Denis, Marie-Claude Ducas, Sylvain-Claude Fillion, Francis Juneau, Gérard Lambert, Hugo Léger, Pierre Leroux, Fred Personne, Laurent Saulnier, Alastair Sutherland.

CINÉMA:

Marie-Christine Abel, Marie France Bazzo.

DISQUES:

Christian Belleau, Marie-Catherine Giguère, Francis Juneau, Gérard Lambert, Louis Léger, Laurent Saulnier.

PHOTOGRAPHIE:

Alpha diffusion, Aventure Studio, Harold Beaulieu, Eve-Lucie Bourque, Sylvain Côté, Jacques Dufresne, André Durocher, François Jannin, Suzanne Langevin, Ponopresse, Raj Rama.

PRODUCTION:

Typographie et montage: Photocomposition Tréma Inc.; Quadrichromie: Stanmont, Graphiscan.

IMPRESSION:

Litho-Prestige.

PELLICULAGE:

Graphiscan.

SERVICE DES ABONNEMENTS:

B.P. 247, Dépôt «N», Montréal, Québec, H2X 9Z9. Tarif d'abonnement annuel: 28\$, États-Unis 34\$, Europe 40\$. Tél. 286-9616.

GÉRANT DE DISTRIBUTION:

Normand Therrien.

COMPTABLE:

Carmen Paquette.

SECRÉTARIAT:

Anne-Marie Le Beau, Odile Vallières.

BUREAU DE TORONTO:

Bulwer St., Toronto, Ontario M5T 2V3; (416) 598-2998

DÉPÔT LÉGAL:

Bibliothèque nationale du Québec, Bibliothèque nationale du Canada, ISSN 02267187.

COURRIER 2e CLASSE,

enregistrement no 5047. Port de retour garanti.

PRÉSIDENT ET DIRECTEUR GÉNÉRAL:

Guy Perron

DIRECTEUR DES VENTES:

François Carrière.

REPRÉSENTANTS:

Montréal: Arthur Pearson, Gisela Stephany, Nathalie Keiller. 844-8491
Québec: Martyne Rioux 654-9503 (418)
Toronto: Magazine Network 962-8400 (416)
Pour la France: Service de Vente SOC. Responsable Lauric Montfort. Tél.: 05-21-32-07 (sans frais pour tout le territoire français);

NO. 106

GRAFFITI

Styles: le biki ne nie plus rien... ou presque. **Pulsions:** Anguille sous rock, America über Alles, Dix-neuf autres groupes pour les bègues, Et comme dessert, etc. **Graffiti:** La Chine pop, le Japon met la main à la pâte, Lucky Luke et les Dalton, Harlem Désir, etc. **Événements:** La Ronde des spectacles, Le Grand Prix du Canada, Le Festival de jazz de Montréal, Les Ballets Kirov, Concerts rock, etc. **Franco Rock:** Jim Corcoran, 1926, Nuance, Festival de la chanson de Granby.

MUSIQUE



- 14 **Siouxsie & the Banshees.** Même sur une seule jambe, la Pythie du punk est bien décidée à poursuivre inlassablement sa quête de la vieillesse éternelle.
- 20 **Richard Cocciant et Fabienne Thibeault.** Perché sur la plus haute branche des palmarès, le duo roucoulant peut dire merci aux diseuses de bonne aventure.
- 34 **Renaud.** Mistral Gagnant en poupe, le Capitaine Paname vogue avec assurance sur les eaux troubles du showbusiness. Pourra-t-il éviter les écueils de la critique et les remous de la célébrité transatlantique?



ACTUALITÉ

- 30 **Le grand retour extraordinaire.** Inspirée par le spectaculaire come-back de Super-Boubou, la troupe de théâtre du Grand Cirque Ordinaire remonte sur les planches.
- 54 **Il fait riche, jouez les flambeurs.** La crise économique? Connais pas.
- 66 **CJMF: Y'a du français dans l'air.** Entrevue avec le Directeur de la programmation de CJMF-Québec, Claude Thibodeau.

REPORTAGE



- 26 **Lhasa Calling.** Volontaires demandés pour une promenade sur le toit du monde. Yétis s'abstenir.

MODE



- 40 **L'été éclaté.** Suggestions surprenantes pour un sensationnel séjour citadin.

DOSSIER

- 50 **SIDA.** Le mal du siècle: quand la mort est en retard au rendez-vous, a-t-on d'autres choix que de l'attendre?

ENTREVUE DU MOIS

- 22 **Marcel Masse.** En réponse à Luc Plamondon, le Ministre des Communications promet beaucoup d'oxygène aux créateurs canadiens.

CINÉMA

- 72 **Costa-Gavras, Conseil de famille, John Wildman, A.I.D.S., Shoah, Hollywood Punch, le neveu de Beethoven.**

RUBRIQUES

- 58 **Profil Rock Pepsi: Talking Heads**
60 **Disques**
68 **Vidéo News**
78 **Vidéo Films**
81 **Mythes: Phil Spector**
82 **Jet Set: Poupée de sires, poupée passion**

N.B.: La chronique «Livres» vous reviendra le mois prochain.



BELVEDERE

**GOÛTEZ-EN
TOUT LE PLAISIR!**



Belvedere ou Belvedere Extra Douce

AVIS: Santé et Bien-être social Canada considère que le danger pour la santé croît avec l'usage — éviter d'inhaler.
Moyenne par cigarette — Belvedere Régulier et King Size: «goudron» 15 mg, nicotine 1.1 mg.
Belvedere Extra Douce Régulier: «goudron» 10 mg, nicotine 0.8 mg; King Size: «goudron» 10 mg, nicotine 0.9 mg.

LE BIKI... NE NIE PLUS RIEN, OU PRESQUE

Mis à part les tous premiers modèles datant du 3^{ème} siècle après J.C. — portés par les Romaines adaptes de la culture physique — le bikini est né dans l'enthousiasme général en 1946, à Paris comme il se doit. Son concepteur, Louis Réard, permit l'apparition publique de l'érotique nombril féminin dans toute sa splendeur. Passant du traditionnel coton à motif fleuri à l'avant-gardiste nylon imitation léopard, le bikini a, au fil des années, évolué de façon à découvrir chaque fois davantage le corps des Vénus en mal de bronzage impeccable. Un tournant dans les années 70 réduisait le tissu à deux ou trois lacets stratégiquement placés pour retenir les quelques centimètres carrés indispensables... Tissue éponge, jersey et lycra se parent de rayures étroites ou larges préparant le bikini des années 80: le tanga, dont la sensuelle échancreure dégage entièrement les hanches et ne laisse pas grand chose à l'imagination des admirateurs quant aux rondes formes du bas du dos de ces dames...
C.C.



POI TOPRESSE/REX

STYLES



PONOPRESSE/GAMMA



ALPHADIFFUSION

PONOPRESSE/REX





Ruber Rodeo

PAR LAURENT SAULNIER
ET FRÉDÉRIC TOMESCO

DES CHIFFRES ET DES GROUPES

- 1/2. Half Man Half Biscuit
1. One to One
2. U2
3. Three Johns
4. Gang of Four
5. MC 5
6. Vanity 6
7. Seven Sisters
8. The Crazy 8's
9. Nine Below Zero
10. 10cc

DIX-NEUF AUTRES GROUPES POUR LES BÈGUES

1. Allez Allez
2. Tirez Tirez
3. Liquid Liquid
4. Mau Maus
5. Melle Mel
6. Go-Go's
7. Gah Ga
8. Eye Eye
9. Thirteen 13
10. Ten Ten
11. Vee VV
12. ZZ Top
13. Sha Na Na
14. Tom Tom Club
15. Ho Ho Kam
16. Ram Ram Kino
17. Ra Ra Zoo
18. Boom Boom Boom

19. Well, Well, Well

ET COMME DESSERT...

1. Virgin Prunes
2. Bananamen
3. Fruits of Passion
4. Raspberries
5. Psychotic Pineapple
6. Les Coconuts
(sans Kid Creole)
7. Grapes of Wrath
8. Strawbs
9. Electric Prunes
10. Brilliant Orange
11. Cherry Bombz
12. Humble Pie
13. Peaches & Herbs
14. The Jam
15. Jello Biafra
16. Vanilla Fudge
17. Blancmange
18. Hot Chocolate
19. Mighty Lemon Drops
20. Tangerine Dream

AMERICA ÜBER ALLES

1. America (Prince)
2. For America (Jackson Browne)
3. Born in the U.S.A. (Bruce Springsteen)
4. R.O.C.K. in the U.S.A. (J.C. Mellencamp)
5. American Storm (Bob Seger)
6. Voice of America (Little Steven)

F.T.

7. Living in America (James Brown)
8. Elvis Presley and America (U2)
9. This is Not America (Bowie/Metheny)
10. Calling America (E.L.O.)

L.S.

LES COWBOYS...

1. Long Tall Texans
2. Yip Yip Coyote
3. Blood on the Saddle
4. Lazy Cowgirls
5. Ruber Rodeo
6. Long Ryders
7. Living in Texas
8. Lone Justice
9. London Cowboys
10. Sacred Cowboys

F.T.

ET LES INDIENS

1. Flux of Pink Indians
2. The Redskins
3. The Cherokees
4. Siouxsie & the Banshees
5. Chumba Wumba
6. Indians in Moscow
7. The Chiefs of Relief
8. Screaming Tribesmen
9. London Apaches
10. Arrows

F.T.

ANGUILLE SOUS ROCK 2e ÉPISODE

Les remous provoqués par les révélations de NBC News sur l'usage de pots-de-vin dans la promotion

Les Coconut

de disques continuent de brasser le bateau de l'industrie. Cette affaire a un profil aussi séduisant que celui de Godzilla, et il est fort surprenant que les parties en cause ne s'entendent pas pour l'étouffer sous l'oreiller géant de l'indifférence générale. Les promoteurs s'étranglent de rage, se trouvant injustement condamnés par l'opinion. Les dirigeants des compagnies de disques voient déjà leurs ventes baisser, et les stations radiophoniques craignent que cette saga du vinyle ne fasse à la longue plus de bruit qu'elles.

Quant aux gérants d'artistes, ils sont furieux eux aussi, estimant essentiels les services des promoteurs indépendants. Frank Dileo, l'impresario de Michael Jackson, dénonce l'attitude des compagnies qui laissent tomber les indies, et proclame son intention d'avoir recours à eux pour promouvoir le nouveau disque de son poulain en septembre. Même Michael a besoin des indies...

De son côté le sénateur Gore, rendu célèbre cet automne par la chasse au rock osé de sa femme, déclarait récemment que l'enquête trôlait à peine la pointe de l'iceberg. Le Titanic de l'industrie devra-t-il couler sous la glace du scandale?

F.J.



Le plus long
chez Honda de Laval
c'est de faire un choix
parmi nos 200 voitures!

A quand remonte votre dernier coup de foudre??? Si vous avez un faible pour les voitures Civic, Accord, Prélude vous risquez de succomber car nous avons tous les modèles en inventaires pour livraison immédiate à des prix défiant toute compétition!! Un seul coup d'oeil sur la vaste et moderne salle de montre du nouveau concessionnaire Honda de Laval vous surprendra!!!! Venez vite découvrir le nouveau concessionnaire Honda de Laval; ce sera peut-être le début d'une merveilleuse histoire d'amour!!!!



Rien qu'à voir!

HONDA de Laval

700 est, boul. St-Martin

entre le pont Papineau
et le boulevard des Laurentides

384-9444

BILLY NEWTON-DAVIS

LOVE IS A CONTACT SPORT

INCLUANT

DEEPER

RIGHT BESIDE YOU

PERFECT LOVE

LOVE IS A
CONTACT SPORT



PRODUIT
PAR
DAVID
BENDETH

DISPONIBLE
SUR DISQUE
ET CASSETTE AU CHROME

CBS
THE MUSIC PEOPLE



Prendre un p'tit coup c'est agréable...

FAITES VOS JEUX!

Un bon créateur de jeux peut très bien vivre, à condition qu'il puisse mettre de côté l'ambition de devenir millionnaire. Tels sont les propos tenus par Monsieur Jean Branchaud, conseiller de l'association des créateurs de jeux du Québec.

Cette association a pour but d'aider les créateurs dans leurs démarches de mise en marché «Et ce n'est pas facile...» S'il le désire, le créateur peut obtenir une évaluation du potentiel de sa création, afin d'éviter une dépense d'énergie et d'argent pour développer un jeu ou un jouet qui n'a que peu de chance de succès.

Le processus de création comprend les étapes suivantes: croquis, plan, prototype primaire, prototype final et produit commercialisé. Alors, si vous vous sentez l'âme créatrice, rappelez-vous que les jeux qui offrent le plus de possibilités à l'heure actuelle sont les jeux éducatifs et les jeux pour handicapés.

Enfin, toujours selon l'association, un créateur peut s'attendre à recevoir de 10 000 à 50 000 dollars pour un jeu, tandis que les royalties varient entre 2 et 3% par jeu, à partir du prix de détail. Il faudra donc en vendre un certain nombre avant de penser au million!

K.A.

PAR KATHERINE ADAMS

DONNE-Z-Y LA CLAQUE

Bombes, offensives, menace nucléaire, terrorisme, répression. Violence. Les événements qui ont marqué la planète ces derniers mois engendrent la peur, le doute (2 ou 2000 morts?), l'angoisse, la panique. Sentiments violents.

«C'est à la violence que le socialisme doit les hautes valeurs morales par lesquelles il apporte le salut au monde moderne.» Huysmans

«Non seulement la violence prolétaire peut assurer la révolution future, mais encore, elle semble être le seul moyen dont disposent les nations européennes, abruties par l'humanitarisme, pour retrouver leur ancienne énergie.» Georges Sorel

«Au milieu des individus, la violence désintoxique, elle débarrasse le colonisé de son complexe d'infériorité et de ses attitudes contemplatives ou désespérées. Elle le rend intrépide, et le réhabilite à ses propres yeux.» Fanon

«La violence a coutume d'engendrer la violence.» Eschyle

«Je ne peux admettre la violence même contre la violence.» Martin du Gard 1914

«La vérité doit s'imposer sans violence» Tolstoï

«Toutes les lumières de la vérité ne peuvent rien pour arrêter la violence et ne font que l'inciter encore plus.» Pascal

«Plus fait douceur que violence.» Lafontaine

«Quand tu rencontres la douceur, sois prudent, n'en abuse pas, prends garde de ne pas démasquer la violence.» Reverdy

«L'action révoltée authentique ne consentira à s'armer que pour des institutions qui limitent la violence, non pour celles qui la codifient.» Camus

«La puissance qui s'acquiert par la violence n'est qu'une usurpation et ne dure qu'autant que la force de celui qui commande sur celle de ceux qui obéissent.» Diderot

«La violence est juste là où la douleur est vaine.» Corneille

«La violence appelle la violence et la justifie.» Gauthier

Plusieurs philosophes ont aussi défini la contradiction comme source de violence, mais également comme source d'énergie. Il faut la fusion d'un positif et d'un négatif pour obtenir l'électricité, et n'est-ce pas du choc des idées que naît la lumière? Lessing, quant à lui, ne prétend pas à une solution au fléau mais le ramène à un niveau beaucoup plus individuel: «Ce qu'on appelle violence, ce n'est rien, la séduction est la véritable violence.» K.A.

GRATTEMI



B E D O



FRENCH
CONNECTION

Exclusivement chez BEDO au Canada.

1253 STE-CATHERINE O., 284-0822 • 5940 CÔTE DES NEIGES, 341-3285 • 4903 BOUL. ST. LAURENT, 284-0494
4226 ST-DENIS, 284-0494 • 5949 BÉLANGER EST. ST-LÉONARD, 253-2580

PAR LAURENT SAULNIER

HARLEM DÉSIR, C'EST TOUT DIRE

S.O.S. Racisme s'internationalise. Originaire de France, le mouvement a déjà envahi l'Allemagne, la Suisse, la Belgique, la Suède, la Hollande, la Norvège et l'Angleterre. Les États-Unis s'en viennent et le Québec vient d'embarquer dans la ronde multi- raciale depuis le 2 mai. Pour lancer l'organisme ici, on a invité le président fondateur de S.O.S. Racisme en France, Harlem Désir (oui, c'est son vrai nom!).

Québec Rock: Avant S.O.S. Racisme, que faisais-tu?

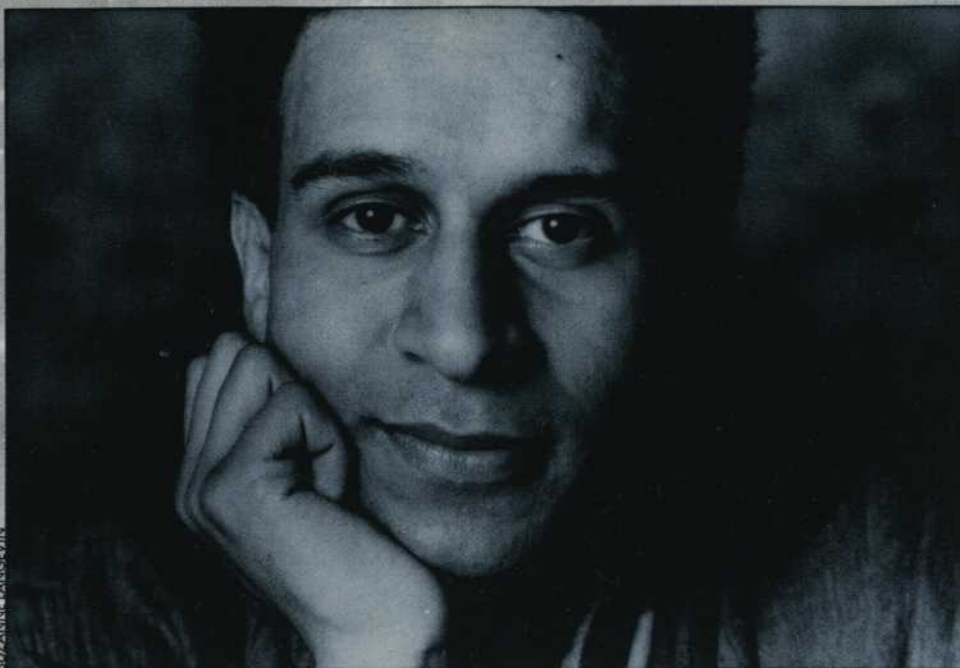
Harlem Désir: J'étais étudiant en philo et en histoire à Paris. Je suis né d'un père martiniquais et d'une mère parisienne. J'ai toujours été militant. Syndicalisme étudiant, solidarité catholique, j'ai monté des groupes de musique, frayé avec les marxistes un bout de temps, etc.

Q.R.: Comment est né S.O.S. Racisme?

H.D.: D'une manière très simple. Un jour, une dame égare son porte-monnaie dans le métro parisien. Elle lance des hauts cris et tous les regards se tournent, menaçants, vers mon copain Diego, un Sénégalais. Alors que tous se préparent à lui faire la peau, la dame retrouve son porte-monnaie dans son sac à main. Personne ne s'est excusé auprès de Diego.

Q.R.: Cela coïncidait avec la montée de l'extrême-droite, non?

H.D.: Oui, bien sûr. Jean-Marie



SUZANNE LANGRVIN

Le Pen, le leader du Front National est un homme dangereux. Son parti a obtenu 10% des votes aux dernières élections législatives avec un slogan comme «trois millions de chômeurs, c'est trois millions d'immigrants en trop».

Q.R.: Votre réplique à ce slogan fut *Touche pas à mon pote*?

H.D.: Exactement. Ce leitmotiv inscrit sur un badge en forme de main ouverte. On en a vendu 4 millions en France. Un million en Suède sur une population de 8 millions. On a tout de suite su utiliser les média pour nous donner un coup de main. On est des enfants de la télé: on n'a pas les complexes des vieux militants de gauche. Avant, le message passait par les livres, maintenant par les média. Sartre est mort, Foucault est mort, de

Beauvoir est morte. Nous, on utilise la télé et les stars. Simone de Beauvoir nous appuyait. Tout comme Belmondo, Coluche, SIGNORET, Adjani, Renaud. Et c'est Alain Bashung qui a écrit notre chanson-thème, *Touche pas à mon pote*.

Q.R.: Pourquoi S.O.S. Racisme a-t-il senti le besoin de s'internationaliser?

H.D.: S.O.S. Racisme n'a jamais senti le besoin de s'internationaliser. Ce sont des jeunes d'autres pays qui ont communiqué avec nous pour pouvoir utiliser notre slogan et notre badge. Le mouvement est venu de l'extérieur. Bien entendu, le slogan change selon les pays. En Angleterre et aux U.S.A., c'est devenu *Hands off my buddy*, au Québec, c'est *Touche pas à mes chums*.

En juin 85, 400 000 person-

nes se sont réunies sur la Place de la Concorde à Paris pour un méga-concert anti-raciste. En juin 86, S.O.S. Racisme organise un grand carnaval multicolore. Pour les activités de la succursale québécoise de l'organisme, il faudra attendre à l'automne 86 pour voir le premier événement parrainé par S.O.S. Racisme Québec.

Pour Harlem Désir, l'aventure ne fait encore que commencer. Il a encore plein de projets pour S.O.S. Racisme. Heureusement, comme il n'a jamais cherché à devenir populaire, il ne se prend pas encore au sérieux. Il reste spontané et serein. Son plus grand désir est qu'il n'y ait plus de Harlem.

S.O.S. Racisme à Montréal: (514) 274-2812. ■



HAROLD BEAULIEU

LUCKY LUC ET LES DALTONS

Martin Smith, Marie France Bazzo, Luc Plamondon et Patrick Emiroglu se sont réunis au café Cherrier pour la conférence de presse de QUÉ-

BEC ROCK faisant suite à la publication du numéro de mai. QUÉBEC ROCK en a profité pour réaffirmer sa prise de position à l'endroit de l'industrie culturelle francophone.

MGR TUTU ACCORDE UNE ENTREVUE EXCLUSIVE À QUÉBEC ROCK

Mgr Desmond Tutu, archevêque de Johannesburg et Prix Nobel de la paix (1984), sera à Montréal au début du mois prochain. QUÉBEC ROCK — en collaboration avec Le Point de Radio-Canada — présentera dans son numéro du mois de juillet une interview avec Mgr Tutu, ardent défenseur de la lutte anti-apartheid.



ALPHA DIFFUSION

PAR CATHERINE CHOQUETTE

LES BALLETS KIROV

Seconde plus ancienne compagnie de danse au monde, fondée il y a plus de 200 ans, les Ballets

Kirov effectuent leur première tournée nord-américaine depuis 22 ans. Le Kirov est considéré comme le corps de ballet le plus spectaculaire au monde et a révélé par les années passées des artistes comme Pavlova, Nijinsky, Balanchine, Noureyev, Baryshnikov et bien d'autres. Ils présentent Le Lac des Cygnes à la Salle Wilfrid-Pelletier de la PdA les 6, 7 et 8 juin.



ALPHA DIFFUSION



VRRAOUM!

Attention! Du 13 au 15 juin prochain, au circuit Gilles-Villeneuve de l'Île Notre-Dame, tous les mordus de course automobile vont pouvoir se régaler du spectacle époustouflant qu'est la Formule Un, où s'affronteront les plus grandes écuries de la planète en vue de remporter le Grand Prix Labatt du Canada.

Après les Grands Prix du Brésil (Rio), d'Espagne (Jerez), de Saint-Marin (Imola), de Monaco et de Belgique (Spa-Francorchamps), c'est à Montréal que les meilleurs se disputeront la victoire: Alain Prost (le Champion du monde en titre) et Keke Rosberg au volant de leur McLaren, les

Brésiliens Nelson Piquet (Williams-Honda) et Ayrton Senna (Lotus-Renault), Stefan Johansson (Ferrari) et d'autres coureurs (Nigel Mansell, Jacques Laffite, etc.) dont les noms se retrouveront peut-être parmi les gagnants...

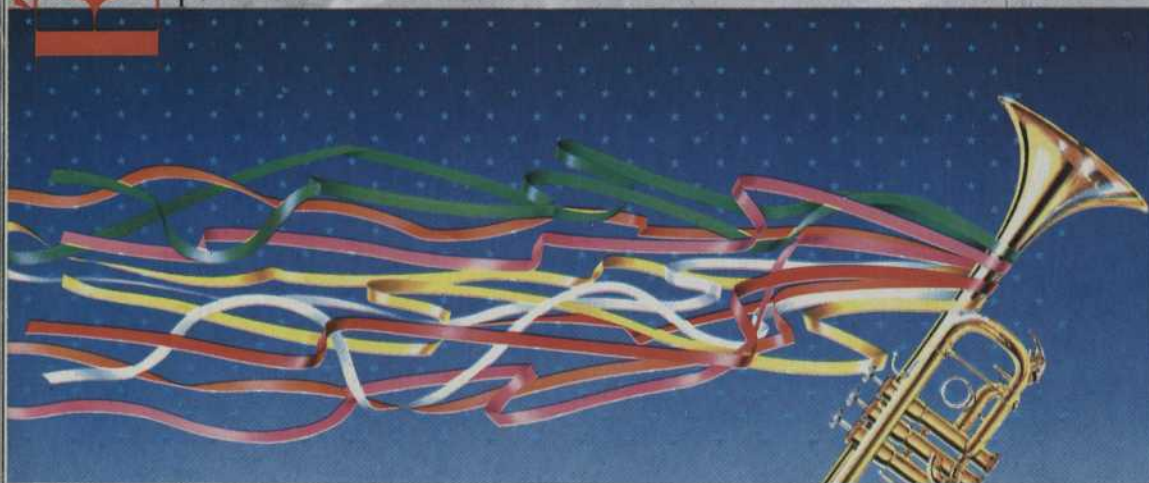
Les organisateurs de la course ont de plus prévu une foule d'activités parallèles, dont un Grand Prix de Karting (disputé aux Galeries d'Anjou le 8 juin), des spectacles d'acrobaties aériennes, de parachutisme, etc.

Après les Jeux Olympiques et le Mondial de soccer, les courses de Formule Un constituent le spectacle sportif le plus suivi, avec la bagatelle de 600 millions de téléspectateurs pour chaque Grand prix. C.C. et F.T.

- PIL au Palladium du Palais du Commerce le 14 juin...
- DEPECHE MODE à l'Auditorium de Verdun le 17 juin...
- RENAUD à la salle Wilfrid-Pelletier de la PdA les 21, 22 et 23 juin.

LA RONDE DES CONCERTS ESTIVAUX

La Ronde, c'est bien sûr les manèges. Trois nouveaux s'ajouteront cette année, mais rien d'aussi palpitant que Le Monstre. Trois manèges plus «pépères»: L'Ovni, Discoronde et Tapis Volant. Il y a aussi l'Aquaparc, les skieurs nautiques et le festival des feux d'artifice. Et, cette année, des spectacles! Ça commence dans la rétro avec les Beach Boys (26 juin) et les Everly Brothers (30 juin). Le 3 juillet, un invité mystère (on chuchote les noms de Whitney Houston, Bryan Adams ou Corey Hart), le 8, Martine St-Claire, le 17, le retour de Gowan, le 22, les vieux de Starship et on clôt la saison le 28 juillet avec Mr. Mister. Bonne Chance! L.S.



7e FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL

Cette année, les festivités seront plus grandioses que jamais et se dérouleront du 27 juin au 6 juillet. On attend un demi-million de visiteurs. Mille musiciens donneront 25 spectacles par jour dont 15 seront gratuits. L'air du festival s'agrandit cette année avec la

participation du TNM, de la PdA, du Spectrum et du Complexe Desjardins. De plus, la rue Ste-Catherine, entre St-Urbain et Jeanne-Mance, sera fermée tous les soirs dès 18h. Le clou du festival: la création d'une comédie musicale, 7926.

Québec Rock publiera fin juin l'indispensable programme-souvenir du Festival dans lequel plusieurs spécialistes présenteront, entre autres, les jazzeurs grands et petits.

CONCERTS ROCK

- DONOVAN au Spectrum de Montréal le 3 juin...
- KOOL AND THE GANG à l'Aréna Maurice-Richard le 6 juin...
- JOE JACKSON à la salle Wilfrid-Pelletier de la PdA le 10 juin...
- JULIAN LENNON au Forum de Montréal le 13 juin...

PAR SYLVAIN-CLAUDE
FILION

DONUT

Cinq jeunes délinquants servent de cobayes dans une prison-pilote nouveau genre où règne une matrone, Madame Parent-Paré. Dans une ambiance tendue où le rire est fou, ils veulent s'évader. Une fois libres, ils iront déguster un beigne, symbole de la liberté au coeur du centre-ville. DONUT est un spectacle débridé conçu par Jean-François Caron et défendu par sept recrues de l'École Nationale de Théâtre. Mais ils ont été chercher un metteur en scène fort en vogue, René-Richard Cyr.

«Leur enthousiasme m'a conquis, dit-il. Ils sont encore tellement ouverts à la recherche... ce sont des comédiens totalement disponibles.» Né en 1958 sous le pont Jacques-Cartier, Cyr a d'abord terminé son cours secondaire à Longueuil avec Michel Lemieux, et Suzanne Champagne et



FRANÇOIS LE PAILLEUR

Sylvie Legault, aujourd'hui comédiennes. Diplômé en interprétation à l'École Nationale en 1980, il a fait de tout: il joue d'abord dans les cafés-théâtres, puis avec la troupe P'tit à P'tit. Il fait les mises en scène de Michel Lemieux et de Joe Bocan en variétés, puis

celles d'Aurore L'Enfant-Martyre et de Couple Ouvert au théâtre de Quat-Sous. Maintenant, on peut le voir incarner Jean-Marie dans le sitcom *Poire et Sel*. Occupé, René-Richard Cyr? «Bien sûr, en ce moment, je dois refuser des offres. Mais je me considère

encore en état d'apprentissage. J'ai la chance d'apprendre encore du métier en travaillant avec des artistes chevronnés.»

DONUT sera joué dans la cour intérieure de l'École Nationale de Théâtre (5030 St-Denis) dès le 19 juin.

LE RAPIDO

Mgr DESMOND TUTU sera l'invité d'honneur du Spectacle-Bénéfice Anti-Apartheid, le 2 juin à la salle Wilfrid-Pelletier. Michel Rivard et Marie-Michèle Desrosiers joueront un texte bilingue de Maryse Pelletier, mise en scène par Alain Fournier, et orchestré par Robert Léger.

- LE CIRQUE DU SOLEIL est de retour cette année, et sera stationné au Vieux-Port de Montréal jusqu'au 1er juillet.

- VENDREDI 13 ÉTOILES, un spectacle-bénéfice pour le SIDA, réunira vendredi le 13 juin à la Place-des-Arts des artistes comme Peggy Lee, Joe Bocan, Peter Pringle, Michel Louvain, l'OSM, les Grands Ballets Canadiens, les Ballets-Jazz de Montréal, le Denny Christianson Big Band et plusieurs autres.

- LA QUINZAINE INTERNATIONALE DU THÉÂTRE se poursuit à Québec jusqu'au 14 juin. Philippe Noiret et Ingmar Bergman sont sur place, parmi les 25 troupes venues des 5 continents. Le Quat'Sous de Montréal présente Being At Home With Claude et le théâtre Julie mise en scène par Bergman, Ralph Vallone, d'Italie, et

Piel de Toro pièce créée par l'Espagne expressément pour la Quinzaine. Information: (418) 694-0206.

- LES FEUX D'ARTIFICE se poursuivent sur le site de La Ronde les 3, 4, 5, 10, 11, 12 et 17 juin. Noir de monde encore cette année, alors trouvez-vous un balcon haut-perché.

- AU-DELÀ DE SATURNE, au Planétarium Dow (1000 St-Jacques ouest) à l'affiche jusqu'au 22 juin.

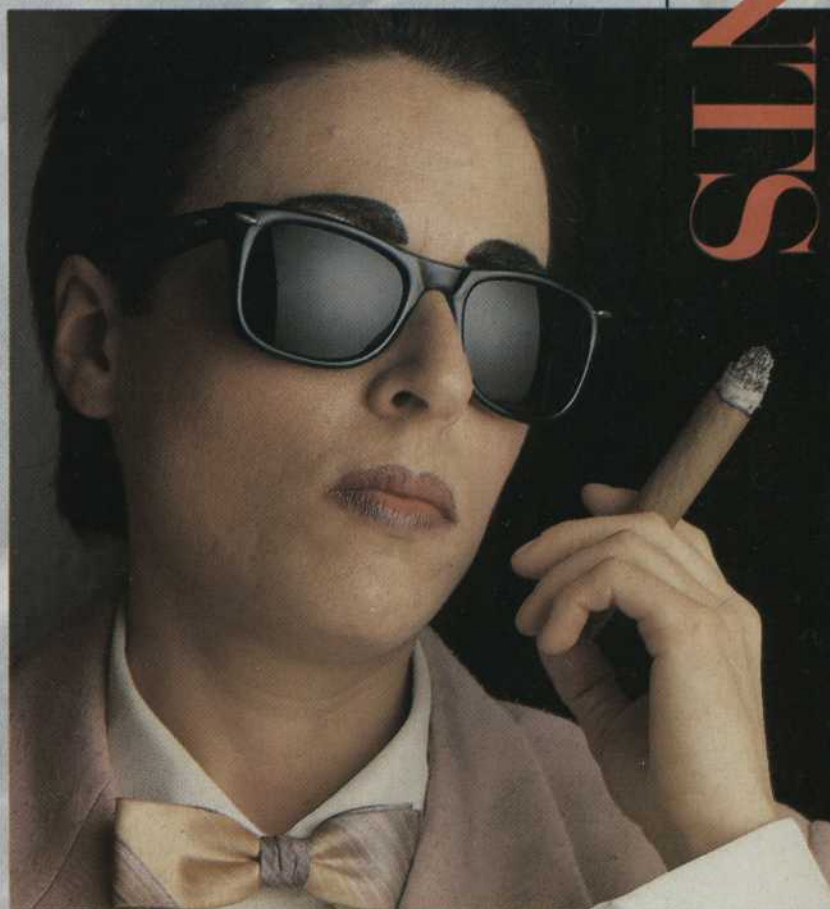
- RYTHMES D'AFRIQUE avec Sonny Okosun, Ozzidi et Lorraine Klaasen les 5, 6 et 7 juin au Club Soda (5240 Parc).

- PASSEPORT POUR LA PAIX, une exposition prévue pour les 9 et 10 juin au Spectrum de Montréal. Une kyrielle de participants qui ont ce point commun: ils ont tous travaillé avec la doyenne des professeurs de chant, Gina Beauson.

- LE GRAND CIRQUE ORDINAIRE présente son Avec Lorenzaccio à mes côtés pour quelques jours encore au théâtre de Quat-Sous (100 des Pins est).

- BROUE encore à l'affiche les 1er et 2 juin à la salle Maisonneuve et du 4 au 6 juin à l'Arlequin (rue Ste-Catherine Est).

- L'ÉCOLE DE DANSE LOUISE LAPIERRE occupe la salle Port-Royal de la PdA



les 5, 6, et 7 juin.

- GERSHWIN, THE MAN I LOVE... F sur George Gershwin présenté sous for-

me de spectacle multidisciplinaire du 5 au 15 juin au Centaur (453 St-François-Xavier).

ÉVÉNEMENTS

PAR FRÉDÉRIC TOMESCO

LA CANTATRICE FAUVE

A peine rétablie d'un grave accident de scène (qu'elle a mis à profit pour compléter l'enregistrement du huitième album studio des Banshees, *Tinderbox*), Siouxsie Sioux n'a pas hésité à reprendre le collier. Au moment où vous lirez ces lignes, ses incantations hanteront encore probablement les murs du Théâtre St-Denis et l'âme de ceux qui s'y seront rendus le 19 mai. Pour sa part, tout ce qu'espère la cantatrice fauve, c'est de ne pas avoir à terminer sa tournée en chaise roulante — telle une lionne en cage...

Québec Rock: Ton métier semble plutôt risqué. Après avoir attrapé une laryngite et une hépatite, tu t'es disloqué le genou l'automne dernier. Est-ce cela, le «Rock'n'roll Lifestyle»?

Siouxsie Sioux: Ça m'étonnerait! (Rires). Je ne connais pas beaucoup de rockers qui se soient démis la rotule ou qui aient souffert d'une hépatite...

Q.R.: J'ai entendu dire qu'on t'avait offert un rôle au cinéma. Les Banshees ne devaient-ils pas également écrire la musique d'un film?

S.S.: C'est exact: il y a environ deux ans, on nous avait proposé de composer la musique de *Howling II*. Nous étions intéressés, en autant qu'on ne nous voie pas la tronche dans le film en question. Or, venant de Hollywood, les producteurs insistaient pour nous y faire jouer le rôle de «premiers punks»! À ces conditions, nous avons refusé.

Par contre, en janvier dernier, nous avons tourné dans *Out of Bounds*, qui n'est pas encore sorti. J'avoue avoir été très surprise; grâce à la mise en scène et aux prises de vue, ce film faisait penser à *Repo Man*: acteurs peu connus, ambiance tendue, bref beaucoup d'excitation. Les Banshees y ont fait quelques présences, et la bande sonore contient plusieurs de nos pièces.

Q.R.: Au sujet de votre musique, on dirait que *Tinderbox* essaie d'impliquer plus directement l'auditeur. Je pense à un morceau comme par exemple le 45 t *Cities in Dust*, où tu t'adresses à l'auditeur en l'appelant «Mon ami»...

S.S.: Ce n'était pas vraiment conscient. La chanson résulte

«J'ai toujours été ancienne — et non vieille...»

d'une visite effectuée à Pompéi lors d'une récente tournée italienne. J'ai été marquée par le fait que l'atmosphère de l'époque y était intacte: même l'abondance de touristes ne parvenait pas à entamer cette sensation d'être témoin d'un événement historique. On aurait dit que les fantômes de ce qui s'était produit il y a 2 000 ans étaient encore vivants! Je crois que ce qui m'a le plus impressionnée, ce fut de voir ces corps pétrifiés, sortes d'empreintes d'une civilisation disparue. Inconsciemment, *Cities in Dust* leur est dédiée.

Q.R.: Qu'est-ce qui t'énerve dans la manière dont les Banshees sont perçus par le public?

S.S.: Les gens ne peuvent s'empêcher de dire que nous sommes un groupe lugubre! (Rires).

Q.R.: Le contraire serait surprenant, non?

S.S.: Écoute, je les comprends,

mais seulement jusqu'à un certain point; je considère quand même que c'est une façon très paresseuse de décrire la réalité. C'est comme les journalistes qui disent que nous sommes finis parce que nous durons depuis dix ans: ils se basent sur ce que font les autres formations pour porter un tel jugement. De toute façon, un vieux croulant sera toujours un vieux croulant, peu importe son âge: tu peux déjà être sénile à 18 ans comme tu peux encore être un gamin à 75 ans... Je déteste les préjugés relatifs à l'âge!

Q.R.: Et toi, te considères-tu jeune?

S.S.: Non, je me considère... ancienne! (Rires). J'ai toujours été ancienne — et non vieille. J'imagine que je rajeunis au fur et à mesure que les années avancent... Je préfère discuter avec les vieillards, ils sont tellement plus intéressants, surtout lorsqu'ils savent raconter de bonnes

histoires. En fait, quand je parle d'ancienneté, c'est surtout en termes d'intemporalité: «Le temps ne commence et ne finit jamais...»

Q.R.: Comment comparerais-tu la jeunesse d'aujourd'hui à celle d'il y a dix ans — ta génération, en quelque sorte...?

S.S.: Hum... (Silence). Je suppose que ce n'est pas facile d'être jeune en 1986. Il n'y a plus de quoi s'émuouvoir et je les plains: toute tentative de rébellion est inévitablement calculée, rien n'est naturel. Tout est tellement pré-emballé dans sa petite boîte qu'il n'y a plus vraiment de choix ou d'autonomie de pensée possible, du moins en ce qui concerne la musique. Tu n'as qu'à regarder la montagne d'étiquettes que les gens ont essayé de nous coller depuis dix ans: «Ils sont punks, ils sont gothiques, bla bla bla...» Nous sommes Siouxsie & the Banshees, un point c'est tout. F.T.





Fluid

S O U N D

POUR OBTENIR UN EXEMPLAIRE DE CETTE AFFICHE 20" X 24", ENVOYEZ 3.00\$ A

 **KOSS**
stereophones

KOSS LTÉE, 4112, SOUTH SERVICE ROAD, BURLINGTON, ONTARIO, L7L 4X5

PAR SYLVAIN-CLAUDE FILION

NUANCE DANS LES PALMARÈS

Sandra Dorion est un parfait cordon-bleu qui a grandi dans la région de l'Outaouais. Elle a pratiquement chanté toute sa vie, mais ne prend pas le métier de chanteuse trop au sérieux. «Je n'ai pas envie de livrer de grands messages parce qu'à 22 ans, j'ai encore beaucoup à apprendre de la vie. Là où je suis le plus à l'aise, c'est sur une scène.»

Sandra est le seul élément féminin de Nuance qui compte également Denis Lalonde (guitare), Mario Dubé (claviers), Mario Laniel (basse) et Daniel King (batterie). Cinq jeunes franco-phones qui chantent en français

et qui commencent lentement à se démarquer de la nouvelle génération rock qui envahit le Québec. Déjà, leur 45t *Amour Sans Romance* s'est maintenu plusieurs semaines en 3e position du Guide Radio-Activité l'hiver dernier, et voici qu'une nouvelle chanson, *Vivre Dans La Nuit* est en passe de connaître le même sort.

Nuance a travaillé des années pour se bâtir un style propre et l'heure de miser est venue. Un microsillon est en préparation et la forte personnalité de Sandra Dorion y ajoute un intérêt de plus. Nuance est peut-être le groupe rock à surveiller. Car pendant que les autres rockeuses du Québec s'exilent ou sont en année sabbatique, Sandra est sans doute la tigresse à mettre dans votre moteur. S.C.F.


**GRANBY:
BERCEAU DE LA
NOUVELLE
CHANSON
QUÉBÉCOISE?**

A l'heure où l'on devine sans concertation sur une chanson québécoise agonisante, les initiatives, concours, prix, bourses, fondations, pleuvent sur notre industrie chancelante. Maintenant, c'est au tour du Festival de la Chanson de Granby d'affirmer une envergure nouvelle en soufflant dans les voiles de notre chanson francophone. Depuis 18 ans déjà, sans faire de bruit, le Festival a lancé la carrière de beaucoup d'artistes comme Fabienne Thi-beault, Robert Paquette, Priscilla, Marie-Denise Pelletier et Joe Bocan. Le mois dernier, l'autre pôle d'action du Festival a parrainé la sortie d'un microsillon constitué de huit chansons créées par d'illustres inconnus qui ont participé à l'Atelier-Chanson de Granby durant l'été 1985.

Atelier-Chanson, sur des arrangements de Jean Corri-veau, a été réalisé par Daniel Deshaime (Tension Attention pour Daniel Lavoie). Inégal à cause de la diversité de ses interprètes, Atelier-Chanson demeure un disque truffé de bonnes surprises. On y découvre en effet un Québec bien implanté dans le style «techno», et discrètement, l'émergence d'un nouveau discours francophone. C'est peut-être le disque d'ici qui nous ressemble le plus en ces temps d'incertitude. À signaler surtout la présence de Lina Boudreau, d'Yve Rochon et de Lise Picard.

Pendant que les producteurs exigent toujours des projets rapides et fuient le risque comme la peste, l'attachée de presse du Festival, Thérèse David, qui agit dans l'industrie du disque depuis une quinzai-

ne d'années, rappelle les justes proportions de notre marché de la chanson. «On est une génération d'enfants relativement gâtés. On a eu, de Félix à Beau Dommage, des succès faciles puisque sociologiques et politiques. Ce n'était pas l'époque des 100 000 copies vendues qui était normale, il s'agissait d'un phénomène d'identification. C'est maintenant que le marché est revenu à la normale; c'est maintenant qu'on a à prouver notre talent et notre pouvoir de création.»

On reprendra l'expérience de l'Atelier-Chanson durant l'été 86. Il y aura à nouveau des rencontres/échanges avec une quinzaine d'intervenants comme Mouffe, Paul Piché, Pauline Julien, François Cousineau, Michel Lemieux et plusieurs autres. On y trouvera également l'accès à un studio 8-pistes et à des ordinateurs, l'hébergement, et la possibilité d'enregistrer des chansons et de donner des spectacles. Les jeunes qui veulent sérieusement faire carrière dans la chanson peuvent s'y inscrire jusqu'au 20 juin. Parallèlement, le Festival de la Chanson de Granby recueille les inscriptions pour son édition 86. 32 candidats participeront aux préliminaires du 18 au 21 septembre, alors que la grande finale, soir de gala, aura lieu le 4 octobre. Des informations au (514) 375-7555.

Et une fois encore, on insiste pour faire disparaître le terme condescendant de «relève». Durant la conférence de presse qui présentait le disque Atelier-Chanson, Thérèse David a dénoncé l'esprit post-yuppie qui risque d'embourgeoiser notre industrie du disque, et a fait l'éloge du labeur. «Il y a une chose qu'on a perdue en cours de route, c'est l'envie de travailler. On parle, on revendique, mais il faudrait peut-être retrouver le goût de vouloir changer le monde. Quitte à manger, comme Claude Dubois en 67, des sandwiches à la moutarde...» S.C.F.



JIM CORCORAN: LA CHAIR DE POULE

J'ai hâte de voir l'accueil du public, je suis toujours un peu anxieux... Mais ça va bien marcher. C'est un maudit bon disque! Jim Corcoran est à la fois inquiet et enthousiaste quand il parle de son nouveau microsillon qui sort ce mois-ci et qu'il est allé enregistrer aux U.S.A. À Memphis, pour être précis: L'Américain Carl Marsh, qui a déjà travaillé à la réalisation de son précédent album, Plaisirs, lui a recruté plusieurs musiciens de calibre international: on retrouve des gens qui ont travaillé avec les Rolling Stones, les Doobie Brothers, Jeff Beck, Steven Stills, Joe Cocker... Jouant le tout pour le tout, Corcoran assume lui-même les frais de production.

Le contenu? «Beaucoup de couleurs. On ne retrouvera pas deux «tonnes» qui se ressemblent: il y a des morceaux excessivement électriques, une pièce entièrement acoustique, du vieux rhythm'n blues. Puis il y a des choses faites entièrement à

l'ordinateur, des affaires expérimentales...» Les textes sont tous en français. On retrouve d'ailleurs la chanson *Chair de poule* que l'on peut déjà entendre à la radio. Chapeautant le tout, un titre pour le moins bizarre: Ne cherchez pas trop, à moins que vous ne partagiez certains souvenirs d'enfance de M. Corcoran...

Cela lui fait déjà 13 ans de carrière, dont quatre hors du duo Jim et Bertrand, qu'ils ont dissous «parce qu'il était temps de passer à autre chose». Depuis, bien que peu visible pour nos médias, Corcoran n'a cessé de travailler, enregistrant deux microsillons dont l'un se méritait un Félix, faisant plusieurs tournées au Québec et en Europe (où il a participé à des festivals... pour représenter le Canada!). Il a même remporté le Grand Prix de Spa en 1984, pour la meilleure chanson du festival. Tout cela sans qu'on en entende trop parler... Il promet toutefois de corriger la situation. Après Vancouver où il ira, fin juin, seul avec sa guitare, puis un festival de la francophonie en Bretagne (toujours le Canada...), ce sera sa rentrée. Il s'occupera de la promotion de Mississkalabash et



préparera sa prochaine tournée québécoise «avec un band». Du pain sur la planche, quoi.

Il adore décidément nous surprendre, cet Irlandais d'origine qui si, comme il le chante, «a toujours voulu danser», n'a par contre jamais voulu chanter: il souhaitait décrocher un doctorat de philosophie, puis enseigner. Ce

sera pour une autre fois... À Plus long terme, il aimerait beaucoup produire d'autres artistes; il se dit toujours révolté de voir au Québec la quantité de talents inconnus et originaux dans lesquels personne n'est prêt à investir. Quant à lui, Jim Corcoran ne s'inquiète pas: «Il y aura toujours le métro...!» M.C.D.

1926: LE ROCK 'N' ROLL AVANT SON TEMPS

Dans le cadre du Festival International de Jazz, le Spectrum de Montréal présentera dès le 27 juin la plus importante comédie musicale à être montée depuis Starmania. Ce spectacle entièrement chanté s'intitule 1926 et fait travailler intensivement une cinquantaine de personnes depuis avril. L'auteur est Claude Robert, un scripteur-TV qui avait déjà monté la comédie country Dodge City en 1982. Il avait eu le flash pour 1926 dès l'année suivante: «L'époque de la prohibition était très intéressante; le jazz n'était pas encore une musique d'élite mais la musique de danse, le rock'n'roll du temps.»

Avec un budget de 400 000\$, la production promet d'être soignée. Les musiques sont composées principalement par Alain Jodoin et c'est Vic Vogel qui signe les arrangements. Louis Saia est à la mise en scène. L'humour sera évidemment omniprésent et l'on promet beaucoup d'attractions: vidéo, danse à claquettes, effets spéciaux et même de la magie. Le spectacle débutera avec un film muet où apparaîtront en caméo Serge Fiori et Pierre Verville. On peut aussi s'attendre à un numéro de danse «électrisant» dans tous les sens du mot... Un microsillon paraîtra à l'automne, mais déjà, le 45t Chicago 1926 est disponible.

L'intrigue? L'auteur est avare de commentaires. «C'est une histoire-prétexte, mais il va se passer quelque chose... On veut rendre le feeling, la couleur des années 20, mais traités à la moderne. C'est un gros cartoon.» Breen Leboeuf (ex-Offenbach) incarne Angelo Silicone, gangster millionnaire qui a pour meil-

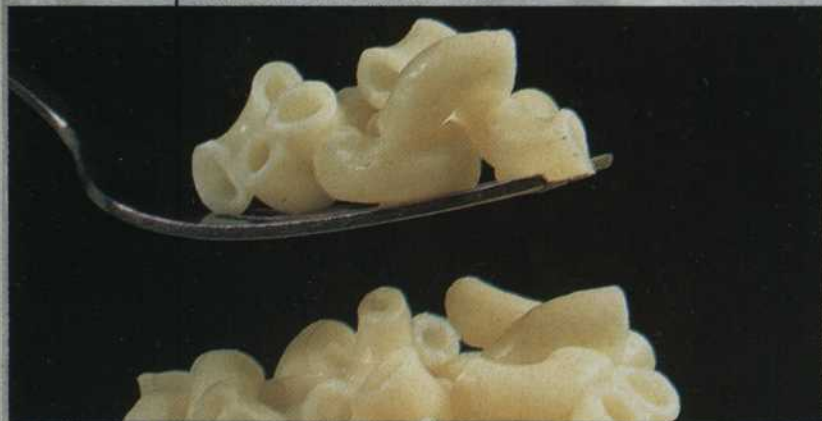
leur ami son revolver. Il affrontera Black Jack, interprété par Jean-Claude Marsan (ex-guitariste de Plume). Le tout se passe dans un salon mortuaire qui çamoufle un tripot de luxe, le Silver Coffin. Alors que dans cette comédie musicale où valsent les affaires de coeur, les dollars et les revolvers, Nanette Workman

(Victoria, la tenancière du Silver Coffin) chante Quand on veut trouver l'amour, il faut faire des détours, l'auteur Claude Robert propose une morale beaucoup plus simple: «Tu peux avoir du fun n'importe quand avec n'importe quoi. C'est ça le feeling de faire de la musique... et c'est le feeling de 1926.» S.C.F.



FRANCO ROCK

PAR GÉRARD LAMBERT



De quoi s'en prendre plein les nouilles...

LE JAPON MET LA MAIN À LA PÂTE

Les fabricants de macaroni ont récemment organisé un concours de cuisson de pâtes. Les Japonais espéraient ainsi démontrer leur savoir-faire dans le but non-dissimulé d'empêcher les industriels étrangers de prendre pied sur le marché local de la nouille. Treize équipes de cuisiniers amateurs étrangers, résidant au Japon, ont ainsi afflué à Tokyo, armés d'ingrédients divers, du

LA CHINE POP

Zhang Xing, Zhang Gian et Zhang Kuan font le désespoir des gardiens du dogme marxiste-léniniste en Chine. Ils sont devenus les idoles des jeunes chinois des années 80.

Ils ne sont ni soldats héroïques, ni ouvriers modèles, ni cadres vertueux mais les premières stars rock de la Chine pop. À l'avant-garde d'une véritable révolution culturelle qui effraie plus d'un Chinois et pas seulement les cadres du Parti, ils sont ceux par qui le scandale arrive. Comme tous les pionniers, ils le paient parfois cher. Le premier a été interdit d'enregistrement après avoir fait un séjour en prison, la seconde ne jouera peut-être pas très longtemps les Martine St-Clair, et le troisième a été décrit par son papa comme un «rebelle» parce qu'il a préféré la guitare électrique aux instruments traditionnels. Le radio-cassette, de préférence de marque japonaise a succédé à la montre parmi les «must» des nouveaux Chinois. Dans les villages isolés, les plus prospères des paysans en possèdent. Il s'est vendu des millions de cassettes en Chine populaire l'année dernière et elles sont devenues une in-

fromage au chocolat en passant par le curry, destinés à la préparation des pâtes japonaises. Résultat inattendu, le vainqueur n'est ni Italien, ni même Japonais, mais Malaisien, grâce à des beignets de macaroni très appréciés paraît-il, par les membres du jury. Entretemps, chez Barilla, la nouillissime, on a fait appel aux services d'un designer industriel de chez Fiat pour créer les nouvelles «collections» de pâtes: coquillettes au look aérodynamique, canelloni racé. Bientôt, on signera les lasagnes.

dustrie majeure et fort lucrative. Celles qui sont produites dans le pays se vendent dans les 5,5 yuans (3\$ environ). Les importations de Hong-Kong, Taïwan ou mieux des États-Unis et du Japon s'échangent à prix d'or. En même temps, salles de bal et discours ont fleuri dans toutes les grandes villes du pays, on en comptait 136 à la fin de l'année dernière pour la seule ville de Shanghai; nombre de ces établissements organisent des concerts. Cassettes et concerts ont transformé certains chanteurs et chanteuses en véritables stars nationales. Depuis la révolution de 1949, le seul culte de personnalité autorisé avait été celui de Mao. Mais aujourd'hui les jeunes chanteurs et chanteuses qui vendent leurs hits par centaine de milliers, ont leur fans — hystériques comme il se doit, qui les inondent de courrier. Mais le malaise des autorités devant ces mutants de la révolution prolétarienne qui parlent de rock et d'idylle sur des riffs de guitare électrique est perceptible. Au mois de mars, les médias viennent d'annoncer à grand renfort de publicité l'organisation d'un grand concours national de jeunes chanteurs. Objet de l'exercice: promouvoir la scène «chansons folkloriques» contre «la pop song malsaine».

LES CORPS GRAS QU'ILS SE LE DISENT

Coton, arachide, sésame, soja, noyer, olivier: autant de plantes annuelles ou vivaces, tropicales ou «tempérées», ayant en commun la faculté de donner de l'huile. Alimentation humaine, alimentation animale, industrie: les multiples usages des produits et sous-produits de ces végétaux leur donnent beaucoup de poids dans le commerce mondial. Qui produit? Qui utilise? Quels sont les enjeux de l'industrie mondiale des corps gras? Ce premier ouvrage en français sur l'économie des oléagineux fournit des réponses claires et accessibles Les Oléagineux dans le monde par Yves Pehaut (Economica).

Les braconniers n'ont qu'à bien se tenir au Swaziland. Ils seront désormais abattus à vue par les gardiens des réserves d'animaux. La raison de cette soudaine colère du ministre des Ressources naturelles, le prince Khuzulwandle: la disparition progressive des rhinocéros noirs. Il y a cinq ans, ils étaient encore une centaine. Il n'en reste plus qu'une trentaine dans la grande réserve d'Hlane où ils sont impitoyablement pourchassés pour leur corne qui vaut de l'or à cause de prétendues vertus aphrodisiaques.



Krishna au pays des Soviets SUS AU KRISHNAS

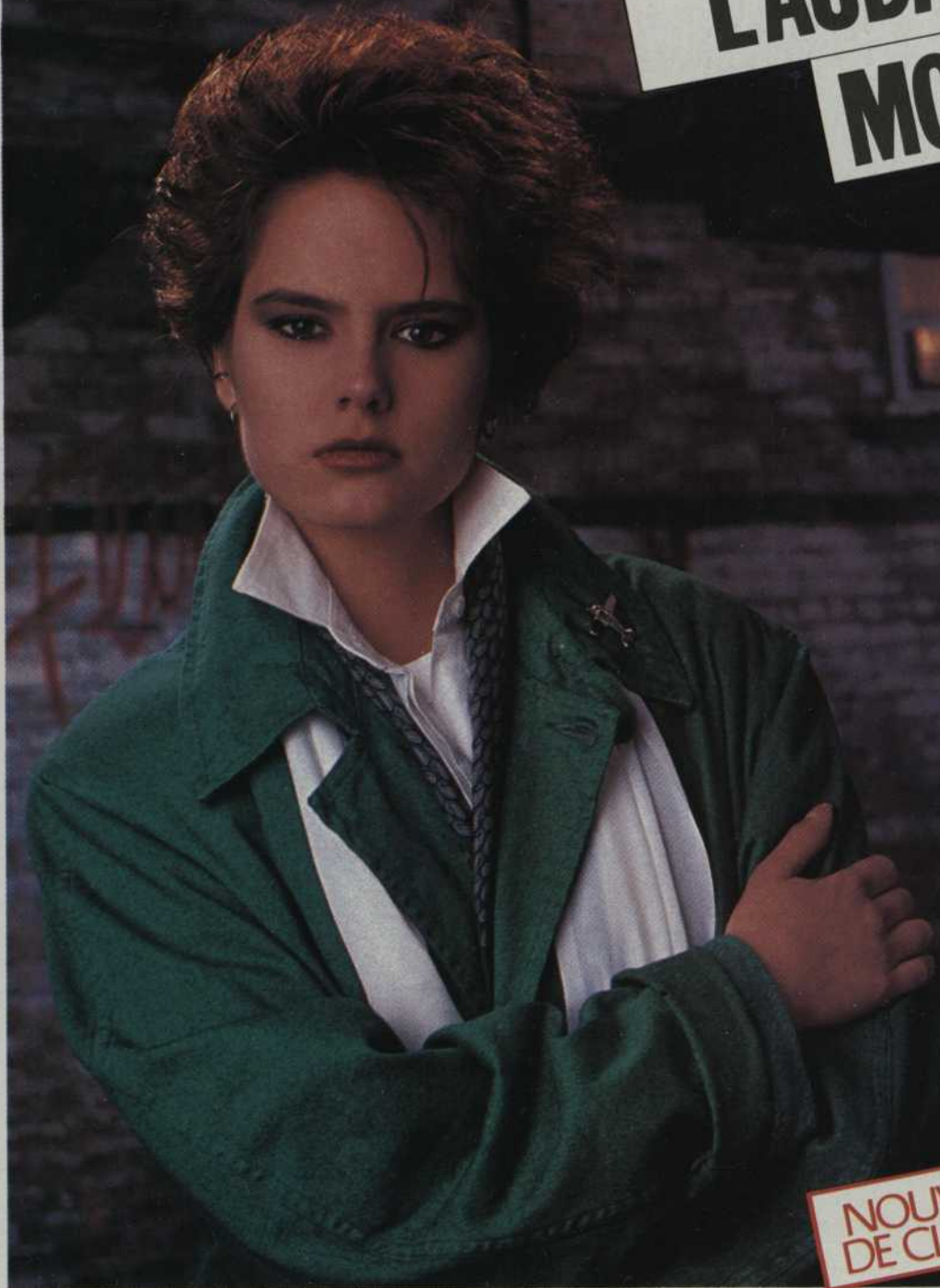
Dernière manifestation en date de l'idéologie du vice exportée par l'Occident: la secte Krishna, que Moscou accuse de corrompre la population à renforts de mantras et de clochettes. Ses adeptes sont envoyés au goulag pour y trouver la juste paix. Ce brave Andreï Gromyko, le doyen du Politburo et chef de l'État, s'est inquiété de l'influence que l'Occident exerce sur les jeunes soviétiques. «Les moeurs de la société» exploiteuse, a-t-il dit à la tribune du XXVIIe congrès, qui s'est déroulé au mois de mars dernier, «l'idéologie du vice et la pseudo-culture issue du monde du profit doivent être étrangères à nos jeunes, de même que le virus petit-bourgeois, de la laideur morale et du cynisme.» Le Komso-mol, l'organisation de la jeunesse du Parti, n'a pas su élever un barrage idéologique suffisant pour enrayer ce que Gromyko a défini comme «l'imitation aveugle de la vulgarité venue de l'extérieur».

Les modes musicales et vestimentaires occidentales ne sont pas seules en cause et la jeunesse soviétique emprunte à l'Ouest bien plus largement, comme en témoigne la récente apparition en URSS de la secte Krishna. L'été dernier, les Soviétiques se sont découvert un nouvel «ennemi intérieur»: Hare Krishna. Au mois de juillet (1985) une petite communauté établie dans le village de Koudjinovo (Nord du Caucase) a été liquidée à l'issue d'un procès qui a vu la condamnation de cinq adeptes à des peines allant de deux à cinq ans de camp. Ils ont été condamnés pour avoir «porté atteinte à la santé des gens en les incitant à suivre un régime végétarien et à réciter des mantras».

Pour balancer le tout ils ont été également accusés d'être liés au Comité Sakharov, au «mouvement juif international» et à «d'autres centres de subversion»! Le camp leur offre un menu unique: soupe au chou tous les jours...

GRAFFITI

**FLIRT.
L'AUDACE D'UN
MOMENT.**



**NOUVEAU
DE CLAIROL®**

Donnez à la couleur naturelle de vos cheveux l'audace d'un moment. Avec Flirt®, le gel avive-couleur.

Flirt ajoute des reflets chauds et vibrants. Un peu ou passionnément, selon le temps que vous le laissez agir: de 5 minutes, pour de légers reflets, à 15 minutes pour

des tons plus vibrants.

Facile à utiliser, Flirt illumine vos cheveux, sans jamais les pâlir, pendant six shampooings. Seule subsistera l'impression que vous aurez créée. Flirt, gel avive-couleur: un lustre chatoyant, en six tons: Safran, Grenadine, Carmine, Chianti, Cassis, Raisin.



RICHARD COCCIANTE ET FABIENNE THIBEAULT



PAR SYLVAIN-CLAUDE FILION

Ils sont nés au début des années 50, elle dans un coin paisible de l'île de Montréal; lui à Saïgon, dans un Viet-Nam tourmenté, d'une mère française et d'un père italien. Propulsés dans la vie sans ambitions précises, ils se retrouvent tous deux à mener des carrières florissantes dans le monde de la chanson. Même si leurs existences ont leurs ressemblances, Fabienne Thibeault et Richard Cocciante ont peu en commun, elle, rossignol éclectique et lui, pigeon voyageur. En avril, ils ont à nouveau passé quelques heures ensemble, à Montréal, à l'occasion du Gala de la Femme. Puis elle repartait donner des spectacles en Afrique, et lui regagnait Rome. Un feeling de Luc Plamondon les a unis, mais entre Fabienne Thibeault et Richard Cocciante, c'est surtout une question de timing.

QUESTION DE TIMING

Fabienne Thibeault chante comme elle respire. Enfant différente, elle développe une véritable rage d'apprendre, de vivre. Sans savoir qu'elle ferait une carrière internationale dans le chant. «J'aime profondément chanter, mais au fond, j'aurais pu faire n'importe quoi d'autre.» Elle a, par exemple, une licence en orthopédagogie. À 22 ans, pourtant, Fabienne se retrouve au Festival de la Chanson de Granby, puis, l'année suivante, Vigneault la fait triompher à la Chantaoût.

Les premiers microsillons sortent, Fabienne a du succès partout. Elle porte des lunettes rondes, étale ses longs cheveux sur une tunique paysanne et tape du sabot en chantant *Contrecoeur*, *Le stomp de l'accidenté* et autres irrésistibles histoires de jeans *patchés* que glorifie une génération électrisée par le nationalisme. Arrive Luc Plamondon, parolier-vedette en ascension, et son *Starmania*. «C'est encore l'expérience la plus marquante de toute ma carrière à tous les niveaux», précise Fabienne. Propulsée sur la scène internationale grâce aux chansons magistrales de son personnage de Marie-Jeanne, Fabienne est définitivement lancée.

Richard Cocciante est lui aussi un enfant différent. C'est sa tante qui le pousse à apprendre le piano, mais il s'abstient longtemps de penser à la chanson. «Jeune, je pensais ne pouvoir rien faire, dit-il. Je me pensais incapable de faire quoi que ce soit, sans possibilités. J'ai travaillé un jour comme secrétaire d'hôtel à Rome, et c'est chanter qui m'a fait comprendre ce que j'avais à faire. J'ai compris la puissance du rêve.» Cocciante chante d'abord en français, et enregistre son premier microsillon en 1972. On se souvient de ses succès *Si j'étais*, puis *Je t'attendais ce soir*, qui l'ont fait connaître au Québec. Il a un style intimiste qui

charme sans racoler. Vedette dans la francophonie, star en Italie où il reprend ses chansons en italien, Richard est lui aussi lancé pour de bon.

VOGUE LA CARRIÈRE, VOGUE LA VIE

Au tournant des années 80, une révolution se produit dans la vie de Fabienne Thibeault. «Un matin je me suis pesée: 198 livres. Je me suis dit alors: bon, c'est assez! J'avais 29 ans. Avant ça, je travaillais mon intérieur, je pensais plus à mon âme.» À mesure que son succès grandit, les médias pardonnent moins à Fabienne son apparence physique. D'où son désir soudain de vouloir être mince et belle. «Quand je suis passée du granola à un style plus moderne, je n'ai vraiment fait que comme tout le monde, comme le reste des Québécois. Tout le monde a changé.» De plus, en diversifiant ses expériences discographiques, en adoucissant son genre vocal, Fabienne a déjoué les critiques. On lui a finalement accolé l'étiquette «chanteuse vague». «Si mes propos ont semblé vagues, c'est que j'ai toujours voulu éviter de me contredire au fil des années. On change, tout change tellement!» Cependant, Fabienne vit depuis dix ans avec un Pathan (originaire de la frontière Afghanistan/Pakistan) qui lui apprend à parler le pashtu. C'est elle qui lui enseignait le français, ici, il y a dix ans. Depuis la naissance de leur fille, Fabienne passe plus de temps à Montréal qu'à Paris.

Richard Cocciante, en Europe surtout, a bâti l'édifice de sa carrière morceau par morceau. En établissant sa réputation et en chantant en quatre langues, il s'est offert des collaborations enrichissantes avec des compositeurs comme Ennio Morricone, Vangelis, Jean-Loup Dabadie... Au Québec, on entend peu parler de lui au début des années 80 pendant qu'il se fait consacrer star dans les vieux pays. Sa vie publique demeure discrète, il préfère passer ses rares moments libres à Rome auprès de sa femme et de ses enfants. Car sa carrière internationale l'astreint à un rythme de vie que seul son goût pour le moderne lui permet d'apprécier. «Si je fais le compte, je suis très peu chez moi. Mais j'aime beaucoup les temps modernes. Je trouve que c'est excitant, on vit une période de changements unique dans l'histoire de l'humanité.»

LE ROCK ET LES PLANCHES

En dépit de la gratifiante expérience de *Starmania*, Fabienne n'est pas folle de la scène, qui lui laisse d'amers souvenirs d'affrontements avec la presse québécoise. Son style changeant a éparpillé son auditoire et pourtant, forte de sa popularité géné-

rale, Fabienne est encore ouverte à tous les défis. Évoquant le succès de sa chanson *Secrétaire de star* en 1982, on lui demande pourquoi elle ne fait pas plus de rock: «J'en chanterais plus souvent, mais personne ne m'en écrit.» Avis aux intéressés.

Sous son couvert timide, Richard Cocciante se révèle un homme tout autre sur scène. Même si ses succès les plus marquants donnent plutôt dans la ballade, il offre des prestations beaucoup plus rock. «Mes spectacles ne sont pas du tout ce à quoi on peut s'attendre en me voyant. Et le rock est important. C'est une expression vivante, de notre temps, un rythme qui vit.» Interprète polyglotte, Cocciante reprend actuellement le succès *Question de feeling* en italien avec la vedette locale Mina, et en espagnol avec la chanteuse vénézuélienne Melissa.

QUESTION DE PAROLIER

Au début de 1985, Fabienne Thibeault et Richard Cocciante ne se sont toujours pas croisés. Si, une fois, dans un studio de radio à Paris où ils ont chanté un bout de quelque chose ensemble sur les ondes. Mais il a fallu le concours de l'inévitable Luc Plamondon pour que naisse le duo gagnant.

D'abord, Fabienne consulte, comme ça, une voyante qui lui prédit un événement particulier qui lui amènera plein de conséquences heureuses. À surveiller, la lettre C. Lorsque Plamondon lui téléphone pour lui proposer un duo avec Richard Cocciante, elle s'exclame: «C'est certainement ça... Il y a trois C dans Cocciante!»

Cocciante, qui connaissait quelque peu Plamondon, l'avait auparavant invité à passer quelques jours chez lui à Rome. Le courant est passé et ils se sont mis à écrire quelques chansons. Avec pour résultat une participation massive de Luc sur le dernier disque de Cocciante, *L'homme qui vole*. «Il a une manière très homme-de-la-rue d'écrire, dit Cocciante, avec des rimes à la fois très profondes et très quotidiennes.» De son côté, Fabienne reconnaît l'influence déterminante de Plamondon sur sa carrière. «Il est intelligent et tellement professionnel. Il m'a procuré les heures les plus belles et à la fois les plus douloureuses de ma vie. Il m'a remuée, m'a fait évoluer. Je l'aime beaucoup.»

Tous trois se sont réunis en studio pour enregistrer *Question de feeling*. Cocciante aime le contraste de sa voix avec celle de Fabienne; elle parle de la gentillesse de Richard et de l'admiration mutuelle qui les lie d'une façon nouvelle. Racines simples et destins intenses. La vie finit bien par nous amener partout où l'on veut, pour peu qu'on y ait foi et qu'on s'arrange pour faire ce que l'on aime. *Question de feeling* et question de timing. ■

MARCEL MASSE

PAR ANDRÉ DALCOURT

Québec Rock rencontre le Ministre des Communications du Canada, M. Marcel Masse, et lui parle de son programme d'aide de 25 millions\$ à l'industrie du disque et du vidéo-clip. Il y est question de concerts, d'émissions radiophoniques, de vidéo-clips, de tournées internationales, et, surtout, pour la fin de l'année, d'une nouvelle loi des droits d'auteur plus généreuse envers les créateurs et les créatrices.

Québec Rock: Monsieur le ministre, vous avez annoncé il y a quelques jours un programme d'aide à l'industrie du disque qui amènera le gouvernement fédéral à dépenser 25 millions\$ au cours des cinq prochaines années. Pourriez-vous nous en résumer les grandes lignes et surtout nous dire ce qui vous a poussé à l'élaborer?

Marcel Masse: Nous l'avons mis au point parce que la part du marché national occupée par les disques canadiens a baissé considérablement ces dernières années. Elle a chuté de 15 pour cent au Canada anglais et de 45 pour cent au Canada français.

Q.R.: Quelles sont les causes de ce déclin?

M.M.: Il y en a plusieurs. Il y a d'abord le fait que les compagnies de disques canadiennes sont désavantagées sur leur propre marché par rapport aux sociétés multinationales. Ces dernières importent les bandes maîtresses de leur société mère. Les sociétés canadiennes, elles, doivent investir entre 39 000\$ et 125 000\$ pour produire cette bande.

Il y a ensuite le fait que, pour les compagnies étrangères, le Canada est un marché d'exportation qui sert à accroître les profits. Les sociétés canadiennes, elles, doivent y financer leurs bandes maîtresses. Or le marché canadien est très petit. Il n'y a pas au pays un marché de 25 millions de consommateurs mais deux: un, francophone, de 7 millions et un, anglophone, de 18 millions.

Un volet du programme, celui qui concerne la commercialisation et l'aide aux tournées à l'étranger, vise à contrer les difficultés qu'engendre la petitesse des marchés. Il a pour objectif d'aider le disque canadien à se tailler une place sur la scène internationale. Il est indispensable de faire connaître nos talents à l'étranger. Les succès remportés au niveau international accroissent de dix à quinze fois le volume des ventes effectuées au pays. Avec notre programme, on pense pouvoir aider entre 20 et 25 artistes canadiens à faire des tournées internationales. L'industrie du disque canadienne-française recevra 40 pour cent de ces sommes. Si l'on tient compte du fait que les francophones représentent 28% de la population du pays, c'est un programme d'action positive très marqué envers les artistes francophones.

Q.R.: Vous ne craignez pas de susciter par là certaines réactions chez les anglophones?

M.M.: Si on tient compte de l'affaiblissement plus marqué de la production du côté francophone, notre décision est tout à fait justifiée. Comme toute décision publique, il va falloir l'expliquer. Il y aura, bien sûr, des gens qui souligneront le fait que le ministre est francophone, mais... (soupirs et bof!)

Q.R.: Comment sera administré le programme? Qui décidera qu'une aide sera apportée à tel artiste et non pas à tel autre?

M.M.: Le programme sera administré directement par le ministère, mais il fon-

EXCLUSIF

«IL N'Y A PAS DE SOUVERAINETÉ POLITIQUE SANS IDENTITÉ CULTURELLE»

«Il faut donner de l'oxygène à nos créateurs pour qu'ils aient intérêt à créer».

tionnera selon la formule de Téléfilm. Physiquement même, les responsables seront installés dans les locaux de Téléfilm à Montréal. L'artiste qui voudra faire une tournée soumettra un programme, et un jury sélectionnera les projets.

Q.R.: Vous financerez aussi la production d'émissions radiophoniques?

M.M.: Oui. On enregistrera des spectacles qu'on offrira ensuite aux radiodiffuseurs. Ainsi, on aidera la production de spectacles mais aussi l'industrie de la radio.

Q.R.: En annonçant le programme, vous avez indiqué que, au besoin, le gouvernement pourrait envisager d'autres mesures pour venir en aide à l'industrie, telles que des modifications aux tarifs douaniers. Pourriez-vous nous donner un exemple?

M.M.: Oui. Par exemple, lorsque des artistes font une tournée, ils louent un équipement de scène: amplificateurs, micros, éclairage. Ces équipements appartiennent le plus souvent à des compagnies américaines, et les artistes canadiens paient un tarif douanier pour les

utiliser. Mais lorsque les Américains emploient ces mêmes équipements au Canada, ils ne paient pas de douanes. On arrive à l'aberration suivante: l'artiste canadien paie au Canada ces équipements plus cher que l'artiste américain. On va essayer de réviser cela.

Q.R.: Un mythe s'effondre avec l'apparition de votre programme: au Québec, la langue n'est plus le bouclier qu'on croyait pour toutes les industries culturelles.

M.M.: Exact. On n'a pas toujours distingué la Culture des industries culturelles. L'industrie culturelle tient compte de données objectives: la petitesse du marché, la présence des concurrents, la capitalisation. Or, quand on examine la situation, on constate que la partie «industrie culturelle» est plus faible au Québec qu'au Canada anglais. C'est relié, comme je l'ai dit, à la surface du marché. Au Canada français, il y a eu un débat sur la réalité culturelle il y a quelques années. Mais la réalité culturelle, c'est une chose, et l'industrialisation de cette réalité, c'en est une autre. La protection

de l'une n'entraîne pas nécessairement la survie de l'autre.

Q.R.: Quel pourcentage du marché national souhaiteriez-vous voir occupé par les disques canadiens?

M.M.: En France, le répertoire d'origine nationale accapare 66 pour cent du marché. En Angleterre, 64 pour cent. Au Canada, il n'occupe que de 11 pour cent. C'est une donnée révélatrice. Quand les gens me demandent quel pourcentage je vise, je réponds qu'il n'est pas normal que l'on ne retrouve pas au Canada le pourcentage enregistré dans les pays de l'OCDE. Cette organisation regroupe les pays du même type de civilisation que nous.

Que le pourcentage canadien soit si bas entraîne deux conséquences. Cela affecte premièrement notre identité culturelle. Le disque a une influence culturelle énorme, à travers la radio, à travers les discothèques. Et une conséquence économique très importante: si le fait d'occuper 11% de notre marché crée 15 000 emplois, imaginons combien de milliers d'emplois créerait le fait de pren-

dre possession de 50% de notre marché!
Q.R.: Mais dans le contexte des négociations sur le libre-échange qui vont débiter bientôt avec les États-Unis, vous ne craignez pas que les Américains vous reprochent de leur faire une concurrence déloyale en subventionnant la production de disques et de vidéo-clips?

M.M.: Dans toute négociation, il faut que les deux parties sachent ce qui est intouchable pour l'autre. Les États-Unis, par exemple, n'accepteraient pas que le Canada définisse leur politique de défense par le biais de l'industrie des armements. Le Canada de son côté n'acceptera pas que les Américains définissent sa politique culturelle. Il est évident qu'il va y avoir une discussion musclée sur cette question. Il se peut même que toute la négociation achoppe là-dessus. Cela peut arriver.

Q.R.: Parlons maintenant un peu des droits d'auteurs. Au printemps de 1984, le Ministre des Communications d'alors, M. Francis Fox, avait publié *De Gutenberg à Télidon*. En octobre dernier, de votre côté, vous avez rendu publique *La charte des créateurs et des créatrices*. La nouvelle loi du droit d'auteur s'en vient donc à grand pas?

M.M.: Oui. Au moment où sera publiée cette entrevue, j'aurai probablement présenté, à son sujet, un mémoire au conseil des ministres, signé par le Ministre des Communications et le Ministre de la Consommation et des Corporations.

Ce mémoire demandera au ministre de la Justice de rédiger la nouvelle loi, en consultation avec les deux ministères concernés. Le reste du document touchera le contenu et les principes en fonction desquels devront travailler les législates.

Ensuite, le processus sera assez long. C'est tout de même une loi compliquée. Mais on peut penser que le gouvernement présentera la nouvelle loi en première lecture au Parlement avant la fin de l'année.

La seconde lecture, elle, pourrait avoir lieu vers les mois de février ou mars. Suivra l'étape du comité parlementaire durant laquelle tout le monde pourra faire valoir son opinion. Après quoi, la loi reviendra en Chambre, amendée ou pas. Et, l'an prochain, à la même date, le Canada aura probablement une nouvelle loi d'auteur.

Q.R.: Mais dites-nous ce qu'elle contiendra s'il n'en tient qu'à vous? Couvrira-t-elle les juke-boxes, les discothèques, et toutes les techniques qui n'existaient pas lors de l'adoption de la loi actuelle, en 1924?

M.M.: La loi va effectivement tenir compte de tout ce qui existe de nouveau, que ce soit du côté de l'informatique ou du côté culturel. Le monde d'aujourd'hui n'est pas celui de 1924. On va couvrir tous les nouveaux champs.



SUZANNE LANGEVIN

Q.R.: Tous! Elle sera donc très généreuse envers les créateurs?

M.M.: Oui. Elle reflètera un juste équilibre entre les intérêts des consommateurs et ceux des créateurs. C'est pour cela que deux ministres s'en occupent. La loi actuelle est plus du côté des consommateurs. L'espère que la nouvelle loi, et c'est là mon combat, permettra aux créateurs de récupérer une juste part de la richesse qu'engendrent leurs oeuvres. Il faut donner de l'oxygène à nos créa-

teurs pour qu'ils aient intérêt à créer.

Q.R.: Couvrir tous les secteurs émergés depuis 1924, ça implique la câblo-distribution, les discothèques, la musique de films, etc...?

M.M.: Oui.

Q.R.: Dans cette optique, avez-vous trouvé inspirante la loi française que l'ex-ministre de la Culture, M. Jack Lang, a fait adopter avant de partir?

M.M.: Oui. J'ai même rencontré des Français qui ont travaillé à sa rédaction

afin de m'assurer que la loi que nous présenterons sera une loi juste. La loi actuelle ne l'est pas. La nouvelle loi sera juste et généreuse et tout le monde y trouvera son compte.

Q.R.: Votre «combat» n'est pas facile?

M.M.: Non, effectivement, il ne l'est pas. Les utilisateurs du produit des créateurs sont bien organisés, possèdent de bons lobbies et sont présents partout. Les créateurs, moins.

Q.R.: Mais comment allez-vous concilier l'intérêt des radiodiffuseurs et celui des créateurs, qui semblent s'opposer à première vue?

M.M.: À court terme, les intérêts financiers des radiodiffuseurs peuvent être d'économiser au maximum sur les droits d'auteur. Mais leur intérêt à long terme est de faire en sorte que les créateurs soient nombreux et prolifiques. Et moi, comme Ministre des Communications, je suis plutôt enclin à me préoccuper des questions à long terme.

Q.R.: Se pourrait-il que la nouvelle loi contienne une petite taxe sur les cassettes pour compenser les pertes dues au piratage?

M.M.: Le ministère des Finances à Ottawa n'aime pas qu'une taxe finance directement un programme. Téléfilm est financé par une taxe imposée aux utilisateurs du câble. Mais c'est une approche qui va contre la théologie du ministère des Finances. Le ministère voit plutôt un ensemble de taxes qui financent un ensemble de programmes. Il est possible qu'une taxe soit appliquée un jour sur les cassettes, mais c'est loin d'être acquis.

Q.R.: De quels appuis bénéficiez-vous au cabinet? Faites-vous face à l'opposition du ministre des Finances? Le Premier ministre a-t-il avalisé votre approche?

M.M.: Le Premier ministre et le cabinet sont très sensibles aux problèmes des auteurs et ils appuient mon orientation.

Q.R.: Pour finir, peut-on croire que les discussions sur le libre-échange avec les États-Unis aideront les auteurs?

M.M.: Moi, je pense que ces négociations seront une très grande chance pour le secteur culturel canadien. Le libre-échange va forcer un débat sur la réalité culturelle canadienne et sur l'intérêt qu'ont les Canadiens d'avoir une réalité culturelle distincte de celle des Américains. Les Canadiens ont voulu un pays distinct des États-Unis et ils savent fort bien que la réalité culturelle est l'une des grandes différences à maintenir.

Q.R.: Pas de souveraineté politique sans identité culturelle...

M.M.: Exactement. Dans ce sens-là, je pense que l'on va sortir du débat avec une plus grande volonté d'avoir une identité bien à nous. Et cela va aider le gouvernement à obtenir l'appui de la population pour développer le secteur culturel à travers tout le pays. ■

LE CONTRÔLE DES NAISSANCES EST UNE LOURDE RESPONSABILITÉ. QUE DIRE DE LA PATERNITÉ!

Un jour vous vous sentirez prêt à fonder votre propre famille.

Mais jusqu'à là, il est primordial que vous fassiez votre part pour éviter une grossesse non planifiée.

Vous pouvez vous procurer des condoms sans ordonnance, dans n'importe quelle pharmacie. Il n'y a rien d'embarrassant ou de difficile à se les procurer ou à les utiliser. Et la technologie moderne a rendu les risques de rupture d'un condom pratiquement nuls.

De plus, les responsables médicaux et de la

planification familiale recommandent l'usage d'un condom

(en plus de toute autre précaution que votre partenaire peut prendre) comme protection contre les maladies vénériennes.

Le condom du bon sens.

Un souci de moins pour vous.



LE CONDOM DU BON SENS.
PARCE QUE L'ACTE SEXUEL NE DEVRAIT PAS
ÊTRE UN SOUCI.



Julius Schmid du Canada Ltée
Scarborough, Ontario

LHASSA CALLING

LE CHEMIN DU TOIT DU MONDE

PAR FRED PERSONNE

Novembre 75: le visage de la vieille Tibétaine, creusé de rides profondes, encore ensemmeillé, s'éclaire lentement à la lueur du feu. Grelottant, je m'en approche... Les nuits froides du pays «thak» ont eu raison de ma légèreté d'esprit et de couvertures.



Femme tibétaine.



Une des nombreuses chapelles à l'intérieur du Potala, où s'amoncellent écharpes et offrandes.

Le toit du monde.

Partis de Pokhara (Népal) cinq jours auparavant, nous avons cheminé vers Jomosom, cité interdite, et croisé plusieurs caravanes de réfugiés tibétains. Étrange cortège aux yeux de l'Occidental que ces mulets portant un collier de cuir garni de clochettes tinnabulantes, que ces hommes et ces femmes au sourire éclatant, en costume traditionnel qui, parfois, s'appuient contre un rocher pour se reposer un peu. Nous n'en revenons pas... Comment font-ils donc pour marcher des jours durant, en portant d'inraisemblables charges à l'aide de leur bandeau frontal?

Le refuge s'éveille maintenant, le jour se lève doucement et il est temps de sacrifier au rituel quotidien, celui d'aller voir le soleil se hisser au-dessus des cimes neigeuses de l'Himalaya. S'il existait un paysage auquel on pourrait coller le mot de «liberté», je choisirais celui-ci. Assis à l'écart du petit groupe d'étrangers, beaucoup plus intéressés semble-t-il à régler leurs objectifs pour la photo-souvenir qu'à jouir du spectacle, nous sommes occupés, en compagnie du sherpa de corvée, à nous rouler le «pétard» des familles; grâce soient rendues à cette villageoise qui, pour quelques crayons-feutre offerts à ses petites filles, nous a fait don de cette herbe bénie des dieux!

Le décor est maintenant irréel: perdus dans cet océan de montagnes, à quelques 6000 mètres d'altitude, baigné d'une lumière rose, nous «dérivons» en silence, le cœur battant à tout rompre. Plus tard, nous redescendrons en dévalant les pentes, ivres du bonheur d'avoir entrevu, pour quelques instants, la vision d'un paradis perdu.

Une mauvaise nouvelle nous attend cependant à Gorapani: pas question de filer vers Jomosom sous peine d'amende assez lourde et le petit pécule dont nous disposons n'y suffirait pas. Et puis, la perspective de rencontrer les gardes-frontières chinois qui parfois tirent sans

sommatum n'est pas particulièrement réjouissante. Le rêve s'écroule mais, malgré tout, nous serons rendus jusqu'à l'ultime limite permise et le périple accompli restera gravé de façon indélébile dans nos mémoires. Oui, je sais, tout cela sonne un peu trop «poétique»; hé Fred, on n'est pas chez Mallarmé, mais attendez, ce qui va suivre l'est beaucoup moins...

DÉCEMBRE 85: LA TRANSHIMALAYENNE EST RÉOUVERTE

Sur les téléscripteurs du monde entier, la nouvelle est tombée, sèche, sans plus de commentaire. Ainsi le Tibet, cette région sauvage et mystérieuse, le «toit du monde», allait être livré en pâture au tou-



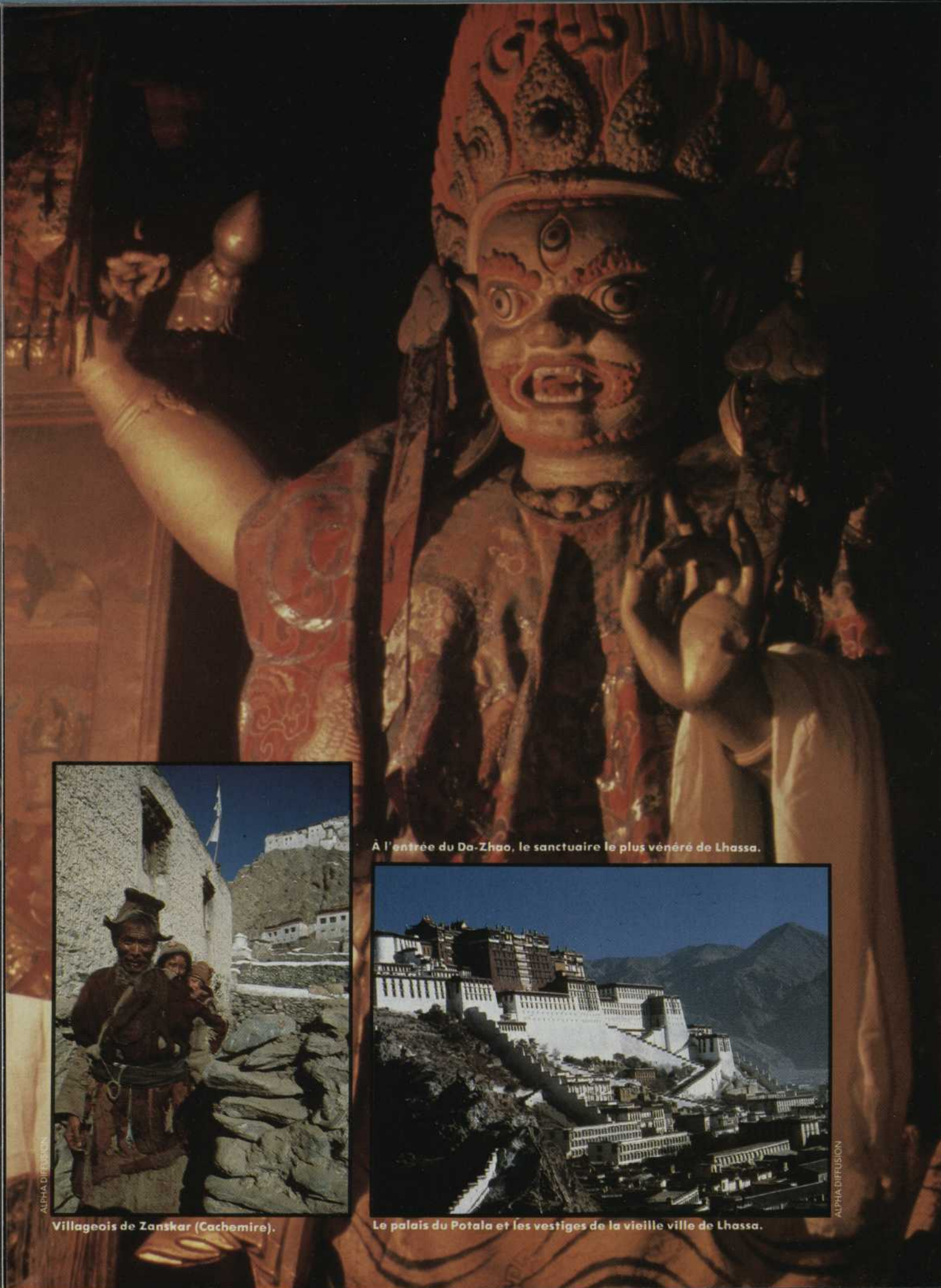
Berger tibétain vêtu d'une «dzomos» (peau de mouton).

BOUDDHA VS MAO

On vous a parlé plus tôt des méchants Chinois! Savez-vous maintenant ce qui a sauvé les Tibétains de la (cré)sinisation totale? La religion. Cela fera peut-être sourire certains, mais tous ceux qui ont approché ce peuple peuvent en témoigner: le Tibétain est animé d'une foi inébranlable. Le bouddhisme tantrique ou lamaïsme n'est pas à proprement parler une religion en soi, mais bien plutôt un ensemble de doctrines tirées d'un certain nombre d'ouvrages parus vers le 6^e siècle après J.-C. en Inde, comme le *Rudrayamala*, le *Kalika*, le *Maha-Nirvana* et d'autres.

Les caractéristiques les plus marquantes du tantrisme sont la symbo-

lique, l'occultisme, la magie, l'iconolatrie, le oga; en un mot, une importance capitale attachée aux «rites», soit aux «règles d'actions» par opposition «aux règles de pensée et de conduite». Spirituel oui, éthéré non et le lama n'est pas forcément contre l'arrivée d'un certain modernisme en autant qu'il ne soit pas trop tapageur. Le Dalai-Lama, la plus haute autorité religieuse, vit aujourd'hui exilé à Dharmasala (Inde); Pékin, tourisme oblige, envisage même de le laisser revenir à Lhassa. Surtout, si vous voulez en connaître plus long sur le sujet, évitez les fadaises d'un T. Lobsang Ramba ou d'un Pauwels et reportez-vous au bouquin de référence: *Buddhist Lamaism* de L.A. Waddell.



À l'entrée du Da-Zhao, le sanctuaire le plus vénéré de Lhassa.



Villageois de Zaskar (Cachemire).



Le palais du Potala et les vestiges de la vieille ville de Lhassa.

ALPHA DIFFUSION

ALPHA DIFFUSION

ALPHA DIFFUSION

risme occidental! Combien seront-ils à découvrir Lhasa, la capitale, l'étoile-fleur comme l'appelle si affectueusement Han Suyin, l'eurasienne aux best-sellers et la plus formidable propagandiste des hommes de Pékin?

Il faut, en effet, être gonflée à bloc pour soutenir que l'arrivée des Chinois dans ce coin de la planète a été accueillie avec chaleur et qu'elle a marqué le début d'un âge d'or. Dans son bouquin sur la question, notre révolutionnaire de service n'y va pas par quatre chemins! Chapitre 5: Naissance de l'ouvrier tibétain. Chapitre 7: Téléphonez, Lhasa n'est plus le bout du monde. Chapitre 8: Le vieil ordre cède la place à la nouvelle femme tibétaine. Et pourquoi pas chapitre 43: *Avis de recherche*, ce soir à Radio-Tibet. Ceux qui se reconnaissent sur la photo en compagnie du Dalaï-Lama sont priés de...? Chapeau! Je savais que les Russes étaient passés maîtres en matière de désinformation, mais avouez que les Chinois ne se défendent pas trop mal non plus.

UN CERTAIN 26 OCTOBRE 1950...

Radio-Pékin annonce que ses troupes ont pénétré au Tibet pour «libérer ce pays des impérialistes et consolider ses frontières». La suite ressemble à toute invasion d'un pays satellite, à la différence près que Mao ne se montrera pas aussi brutal dans un premier temps qu'aurait pu l'être, tenez, disons ce cher Staline.

Tout d'abord, il se contente d'occuper «pacifiquement» le pays, en essayant de convertir le peuple à ses thèses. Devant l'échec de la manoeuvre, vient alors le temps de la répression musclée... Le Tibet étant un pays essentiellement religieux (on dénombrerait avant Mao quelques 2 400 monastères et 15 000 moines!), les gardes rouges vont systématiquement détruire tous les lieux saints et en martyriser les occupants.

Monastère de Rawa, près de Lithang,

LHASA CALLING

Pour les plus riches.

Il existe déjà, en Amérique du nord, quelques agences qui proposent le voyage vers Lhasa, mais la grande offensive touristique se fera au printemps 87. Si vous avez l'intention de voir ce à quoi pouvait ressembler le Tibet avant le coca-cola et les bataillons nippons, adressez-vous au club Adventure (286-9014). Ils proposent à partir de juin des forfaits à 5 500 \$ (!) qui vous feront passer tout de même par la Finlande, l'URSS, la Mongolie, la Chine (Pékin, Lhasa) et le Népal.

Petits budgets, bonnes jambes, coeurs vaillants

Sorry, folks! L'ancienne route des

LE YÉTI

Une attraction «touristique» que plusieurs ont soi-disant vue mais que personne n'a encore jamais réussi à photographier. Bon nombre d'expéditions ont tenté de percer le mystère mais aucune ne peut se targuer d'avoir serré la paluche de «l'abominable homme des neiges». Détracteurs de la thèse de l'existence du yéti et défenseurs s'affrontent à qui

1956: «Les Chinois rassemblèrent la population et tuèrent deux lamas devant elle. Ils furent fusillés mais comme ils tardaient à mourir, les Chinois versèrent de l'eau bouillante sur l'un et l'étranglèrent. Ils lapidèrent le second et l'achevèrent à la hache.» De Derge, dans le Kham, 1957: «Les Chinois rassemblèrent tous les moines du district et les exécutèrent. En deux semaines, ils tuèrent un millier de religieux. Dzorchen Rimpoche, l'un des lamas les plus connus du Kham fut attaché et écartelé. Il fut complètement déchiré jusqu'à la ceinture.» Les Tibétains ne se laissèrent pourtant pas faire et en 1959, à la suite d'une ultime tentative pour secouer le joug de leurs «protecteurs» chinois, le Tibet allait devenir un pays interdit aux étrangers.

Black-out total pendant plus de 20 ans; la partie est belle pour les occupants qui se livrent à des séances collectives de lavage de cerveau et ruinent la région. En 1984, un rapport, émanant de Dharmasala dans le nord de l'Inde où se sont réfugiés le Dalaï-Lama et son entourage, faisait état de plus d'un million de Tibétains décedés de causes non naturelles. Selon ces statistiques, 430 000 furent tués au cours des combats, 343 000 moururent de faim, 173 000 périrent en prison, 157 000 furent exécutés, 93 000 torturés à mort et enfin neuf mille choisirent pour leur part la voie «express», l'aller sans re-

Indes qui passait par l'Iran et l'Afghanistan est quelque peu compromise (un grand merci et un grand bravo aux Ayatollahs et aux Russkoffs) mais avec un billet pour Bénarés (la cité sainte de l'Inde), l'aventure est encore possible. Attention, il vous faudra prendre votre visa chinois avant le départ, sinon vous pourriez vous retrouver coincés à Kathmandu. Visa en poche, tête légère et dollars «in the pockets», cherchez un bus pour la frontière chinoise et ensuite de là, un autre pour Lhasa. Une fois sur place, vous pourrez encore trouver des chambres à 3 ou 4\$ la nuit, mais ne cherchez surtout pas à vous faire héberger. N'oubliez jamais que vous n'êtes plus au Tibet mais bien en République Populaire de Chine.

mieux mieux depuis un certain temps déjà, mais, finalement, toutes ces escarmouches ressemblent fort à la polémique sur les ovnis.

Ajoutons toutefois qu'il faut tenir compte des croyances et superstitions locales. Pour les Tibétains, le monde est peuplé de bons et mauvais esprits et pour un sherpa, le seul fait d'apercevoir un yéti équivaut à un arrêt de mort. Ce yéti-là, personne ne le verra sans doute jamais, mais l'autre... qui sait?

tour: le suicide. Chiffres impressionnants certes, mais dont nous n'avons jamais entendu parler.

LE PRINTEMPS DE LHASA

Tenez, faites-en l'expérience au cours des prochains jours et interrogez votre parenté, vos amis, le dépanneur du coin: «Le Tibet, tu connais?». Dans 90% des cas, la seule chose qu'évoquera pour tout ce beau monde ce pays, c'est... vous brûlez..., *Tintin au Tibet!!!* Depuis 1980, les choses vont tout de même un peu mieux... Hu-Yao-Bang, un des sbires envoyés par Deng Xiao Ping (le successeur de Mao), chasse Rong Ran, le bourreau local, et le remplace par Yin Fatang, Chinois lui aussi mais beaucoup plus «libéral» et ayant au moins fait l'effort d'apprendre la langue tibétaine. L'étau se desserre: on libère les prisonniers (plus de cent mille), on allège considérablement les impôts, on redistribue les terres et on prend la mesure peut-être la plus significative, celle de réouvrir quelques temples et de garantir la liberté de culte. Seuls, le Potala, palais du Dalaï-Lama et le Jo-Khang, le grand temple, n'ont pas trop eu à souffrir des bombardements. Le reste? Baraquements aux couleurs pissoises construits sur les ruines de cette cité millénaire, antennes de télé dressées comme des barbelés dans le ciel azur et partout, pourtant, ces visages souriants qui ont l'air de n'avoir pas trop été marqués par les événements. Vous croiserez ces «survivants» au teint de cuivre, demeurés fidèles au port du tchouba, sorte de grand manteau serré à la taille par une ceinture, parés de leurs bijoux en argent souvent ornés de turquoises.

Voilà! Le constat était brutal, l'amitié entre les peuples en a encore pris un sacré coup, mais vous possédez au moins maintenant deux bonnes raisons d'aller déambuler là-bas. Celle de vous laisser subjugué par la beauté prenante de cette nature, de ces quelques rares vestiges de la civilisation tibétaine. Et aussi, ne l'oublions pas, d'éviter que ne se reproduise le génocide des années 50. Peut-être d'ailleurs se reproduira-t-il tout de même, mais cette fois au vu et au su du monde entier. ■

LE GRAND



L'équipe du Grand Cirque Ordinaire: à l'arrière, Jocelyn Bérubé et Gilbert Sicotte; à l'avant: Guy Thauvette, Paule Baillargeon et Pierre Curzi.

RETOUR EXTRAORDINAIRE

PAR JEAN-FRANÇOIS GARNEAU *

Dans un état d'ivresse assez avancé, un homme d'un âge certain déblatère à voix haute à la porte d'un restaurant. Il déverse à l'intention d'un yuppie ayant le malheur d'être assis près de la baie vitrée un torrent d'imprécations imagées, émaillées, pour meubler les temps morts, d'emprunts au vocabulaire liturgique. Guy Thauvette, Gilbert Sicotte et Raymond Cloutier, au lieu d'entrer le plus discrètement possible dans l'établissement maintenant pourvu d'un crieur public, s'arrêtent comme s'ils attendaient quelqu'un, et écoutent le discours de cet improvisateur ordinaire. Je viens d'assister au spectacle qui marque le retour du Grand Cirque Ordinaire, et cette scène pourrait en faire partie. C'est pourquoi les trois acteurs affichent le sourire malin du photographe surpris d'un politicien la main sur les fesses d'une admiratrice.

Un morceau du Québec, coincé entre le cœur et le porte-monnaie, voilà ce que le nouveau show du Grand Cirque et cet impromptu inspiré par la bière ont en commun. Avec *Lorenzo à mes côtés* présente le dilemme de l'ex-passager du carrosse éblouissant des années soixante, écartelé entre le confort bourgeois et la fidélité à ses rêves de jeunesse.

Le Grand Cirque Ordinaire, formé en 67 par Raymond Cloutier, Paule Baillargeon, Suzanne Garceau, Guy Thauvette, Jocelyn Bérubé et Claude Laroche, représente une joyeuse explosion créatrice dans l'histoire du théâtre québécois. De *T'es pas tannée Jeanne d'Arc aux Fiancés de Rose Latulipe*, en passant par *La famille transparente*, *Un prince, mon jour* viendra et le grandiose *Opéra des pauvres*, le Grand Cirque en se basant sur diverses techniques d'improvisation s'est formé un style original qui attirait au théâtre un public jeune plutôt tourné en général vers le rock que vers les classiques. Gilbert Sicotte et Pierre Curzi ont joint les rangs des acteurs en route, tandis qu'une foule de musiciens regroupés autour de Louis Baillargeon a fluctué au gré

des différents spectacles. Raymond Cloutier, «l'homme de roue» du Grand Cirque, a confié à Québec Rock les motifs et la portée du retour inattendu de la troupe.

Québec Rock: On aurait pu croire le Grand Cirque enterré pour de bon, qu'est-ce qui lui fait jouer les phénix, le retour des Libéraux?

Raymond Cloutier: Dans les premières réunions qu'on a eues pour le nouveau spectacle, on a mentionné la coïncidence bizarre de notre retour avec celui des Libéraux. Ça prend toujours un fou au roi...

Avec le Parti Québécois, on avait peut-être de la difficulté à rester critique face à un pouvoir «ami», mais on aurait pu avoir un théâtre d'encouragement à préciser le rêve du pays, à nommer plus précisément le projet, tout en restant critique envers un gouvernement qui a vite eu tendance à aider quelques amis plutôt que d'autres. Mais le retour du Grand Cirque tient plutôt à un moment spécial de la vie de chacun, où on en a eu assez de la solitude, où on a eu envie d'être avec nos amis, puis de rescinder la famille, comme après un divorce, une sorte de remariage parce que les expériences... euh (rires)

extra-maritales n'ont pas été si jouissantes...

Q.R.: Un second souffle alors?

R.C.: Oui, dans le sport, le second souffle c'est là où ça commence paraître, mais je peux te dire que dans cet état d'harmonie, de simplicité, de tendresse, et d'efficacité — et aussi parce qu'on avait moins de temps —, on sentait une grande différence d'avec l'époque où on pouvait toujours se dire «Ah, ça ne marche pas le Grand Cirque» en nous concentrant chacun sur nos talents, notre carrière, nos affaires. Mais là, on est allé dans nos vies, nos talents, notre carrière, nos affaires, et on a voulu que le Grand Cirque marche; ça devient une sorte de priorité intime, comme des diamants qu'on veut pas vendre, qu'on veut pas éparpiller. Il serait triste de s'arrêter là, en fait, je suis sûr maintenant que ça ne s'arrêtera pas, qu'on va continuer, peut-être pas avec un show par année, mais à intervalles plus ou moins longs; il faut se retrouver pour constater où nous sommes rendus, où est rendue la société. Moi je souhaiterais un peu plus de permanence, parce qu'une grande partie du public qu'on avait amené au théâtre et qui l'avait peut-être quitté par la suite — sans parler des

va maintenant avoir envie qu'on perdure et qu'on joue notre rôle dans le spectre théâtral du Québec.

Q.R.: Que penses-tu aujourd'hui des déclarations que tu as faites il y a quelques années dénonçant le manque d'ouverture des institutions culturelles pour les artistes de ta génération?

R.C.: On a été très baveux entre 25 et 35 ans; on a fait ce que toute jeunesse doit faire. D'ailleurs, c'est une des choses qu'on veut dire dans ce show-là: c'est le rôle de la jeunesse de se révolter, et on a payé le prix très cher parce qu'on a des aînés qui ont pris ça non seulement pour du cash mais nous ont fait payer l'intérêt et le capital d'un coup. On a donc été un peu honnis de certaines places où exercer nos talents particuliers.

Q.R.: Justement, ton écriture à toi...

R.C.: Je n'ai pas beaucoup le temps, puis je suis habitué à écrire sur commande. Chez moi, j'écris des poèmes, des nouvelles, des projets de scénario de film, de roman. Mais je suis un gars très... pas matériel mais ancré; j'ai besoin d'un projet pour m'exprimer, d'une aventure pour créer. Pour ce spectacle-là, on a erré pendant six mois, improvisé pendant deux mois, mais à un moment donné, j'ai senti que la gang disait: «Bon ben là Raymond, faut que t'aboutisses avec l'histoire, parce qu'on a fait notre part»... Alors je suis parti une fin de semaine et j'ai écrit toutes les chansons en une soirée; mais tout ça était mûri, j'avais réfléchi, mais il fallait que j'attende à la dernière minute. Il faut qu'il y ait un engagement; il y a tellement de projets, de romans dans les tiroirs, de chansons dans le salon, que, comme disait Denys Arcand je crois, si vous voulez que je m'exprime, engagez-moi!

Q.R.: Tu ne t'es pas rangé, après avoir goûté au neuf à cinq de la télévision?

R.C.: Au contraire, c'est à cause de ça qu'on fait ce show-là. On avait goûté à l'élixir avant la piquette, et puis bon, on ne peut plus s'en passer. Le temps compte, on voit venir 60 ans, 65, on sait ce que c'est 25 ans, on vient de le vivre, alors le prochain 25 ans on ne veut pas le perdre, on veut laisser quelque chose à nos enfants.

Q.R.: C'est vrai, tu es père de famille maintenant, ça change tout...

R.C.: Le référendum m'avait laissé dans une dépression; faire un enfant m'a redonné vie, je me suis dit au moins je vais donner ma vie à quelqu'un. Dès sa naissance, je me suis dit que je n'avais plus le droit de rater la mienne, je n'avais plus le droit de n'avoir pas de sens, d'arrêter de travailler à une sorte de rêve intime et de m'exprimer fondamentalement. On n'a pas le droit de donner le malheur en héritage, donner l'échec, l'homme vaincu...

Q.R.: Et toute la job à faire, car la génération précédente a souvent délégué le travail à la nôtre...

R.C.: Oui, en général on est les enfants d'hommes assez vaincus, qui nous ont



RAYMOND CLOUTIER

demandé de réussir leur vie à leur place, et ça c'est un héritage qu'il ne faut pas laisser à d'autres. Il faut arrêter cette chaîne-là. Nos enfants nous demandent d'être heureux, d'abord, puis ensuite, si on leur légue cette clef, ils s'en serviront pour ouvrir les portes qu'ils veulent.

Q.R.: Est-ce que la mort du Grand Cirque en 77 est due à l'arrêt des subventions?

R.C.: Non, il y avait beaucoup de douleur, de misère affective, une sorte d'impossibilité que le mariage survive...

Q.R.: La guerre de sexes... comment vois-tu la situation maintenant?

R.C.: La question des sexes s'est posée dès le début, et pour nous c'est une garantie que Paule soit là, parce qu'elle est éclairée, avertie, et...en feu!... mais en même temps elle est remplie de tendresse pour les hommes, même les hommes comme nous qui avons aussi tous les défauts du monde. Mais elle a le sens du féminisme qui voit le projet à long terme et qui, en donnant l'exemple, nous amène à des positions nouvelles. Elle a toujours fait ça, mais là elle accepte de nous amener avec elle, et nous, nous voulons y aller.

Q.R.: À propos du personnage de Lorenzaccio, la pertinence est moins claire que pour Jeanne d'Arc, par exemple...

R.C.: Jeanne d'Arc, son mythe est connu, Lorenzo, son mythe n'est pas connu, bon. Mais il a décidé très jeune, sans raison apparente, de tuer un tyran. Nous, nous transposons ça en un acte personnel important, d'anarchie ou de courage, qui va à l'encontre de tout ce qu'on te demande de faire automatiquement. Ce qui nous intéresse c'est le débat Lorenzo-Philippe (Philippe est joué par Jocelyn Bérubé, Lorenzo par les autres à tour de rôle). Philippe est un humaniste qui dit qu'il faut faire quelque chose pour le bonheur de l'humanité; c'est un être social. Lorenzo est un personnage très moderne, une prémonition de Musset sur le vingtième siècle, un Hamlet français sans le doute, sans la névrose, qui dit, lui, que ça ne donne rien de faire quelque chose pour les hommes — ils ne te sui-

vront pas, ne le recevront pas — mais que t'es obligé de faire quelque chose pour toi-même, pour que ta propre existence ait un sens; c'est très sartrien finalement: tu te donnes à toi-même la définition de ton existence. Alors le débat se joue: est-ce qu'il faut faire quelque chose pour les hommes, est-ce qu'il faut faire quelque chose pour soi? Les hommes n'en valent peut-être pas la peine, mais il ne faut pas que l'énigme de ma vie meure en silence. C'est un débat existentiel, très peu politique finalement. Mais je savais qu'on jouait sur un terrain glissant...

Q.R.: À cause du mot «tyran»?

R.C.: La tyrannie est vaste, ça peut être entre deux personnes. Mais le mot tyran n'est plus utilisé nulle part; on parle de dictature. On a été un peu baveux, on a voulu garder cette difficulté-là, d'abord celle d'être des acteurs supposés tout croches, anarchiques, *fuckés* et d'aller vers le clacissisme parce qu'on voulait montrer que le Québec est jugé par l'universel. La définition du Québec n'est pas de parler jolai, d'habiter «Montrrréal»; c'est un esprit qui a accès à l'universel, et là nous on veut y aller. On n'a jamais fermé cette porte-là, mais elle n'était pas encore nécessaire. Maintenant, elle le devient pour comprendre la position du Québec sur la planète et dans l'éventail de la francophonie.

Q.R.: On est au monde...

R.C.: On est au monde, mais le Québec ne le sait pas! (rires).

Q.R.: Alors la suite?

R.C.: Sur le plan pratique, on devrait reprendre le spectacle à l'automne, on a du feeling. Après on verra; il y a des projets dans l'air. Sur le plan thématique, ce show-là en appelle un autre automatiquement, à propos de notre vie personnelle. C'est le couple yuppie de la fin, avec son fils adolescent gâté, pris dans la question de la survie. Est-ce qu'on va passer toute notre vie à survivre? Le geste que Lorenzo appelle, on ne le fait pas. Pour nous, le geste c'était de faire le spectacle.

Q.R.: En terminant, un mot sur la forme du spectacle...

R.C.: Le drame romantique, c'est un mode idéal aujourd'hui au Québec. Au départ — c'est Victor Hugo qui l'a dit, pas moi — c'est la possibilité de mêler le tragique et le comique. Avec la vague d'humour qu'on a eu, il fallait se méfier de l'anesthésie par le rire. D'ailleurs il y a des gens qui nous disent: «Vous êtes casse-pieds avec votre Lorenzo», mais justement, c'est qu'ils se font endormir par le comique. La forme du drame romantique permet de ramener l'attention sur les choses importantes. En France peu de pièces ont fait ça. En ce sens, Lorenzaccio est exemplaire, c'est une des pièces les plus universelles, parce qu'elle pose une question globale. ■

* membre du Grand Cirque Ordinaire de 1974 à 1978.

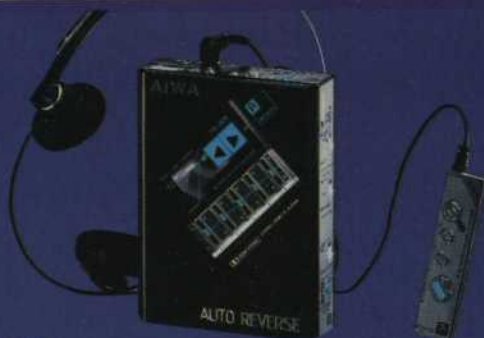
ACCÉDEZ À LA QUALITÉ AIWA

AIWA VOUS COÛTE MOINS CHER À LONG TERME



CS-W300

Radio stéréo AM/FM avec double lecteur de cassette. Enregistre directement de la radio ou en direct grâce aux microphones incorporés. Montage facile et doublage à vitesse normale ou accélérée. Prise pour casque stéréo.



HS-G08

Maintenant, un baladeur cassette avec casque à haut rendement qui vous permet d'agencer le son à votre goût. Le HS-G08 d'AIWA est doté d'un égalisateur sur 5 bandes. Réduction de bruit Dolby et auto-inversion. Plus l'aspect pratique d'une télécommande. Il faut le voir et l'entendre pour l'apprécier.



HS-T06

Baladeur avec syntonisateur AM/FM incorporé. Lecteur de cassette à auto-inversion avec réduction de bruit Dolby. Sélecteur de ruban CrO₂/Normal. Mécanisme anti-roulis. Casque stéréo. Dragonne.



CS-W550

Radio stéréo AM/FM de luxe avec système de doublage synchro à vitesse normale ou double au simple toucher d'un bouton. Enceintes stéréo à 2 voies. Sélecteur de ruban CrO₂/Normal. Circuit d'auto-correction physiologique pour relever le niveau du grave.



CA-W40

Chaine stéréo portative compacte. Récepteur AM/FM stéréo. Double lecteur de cassette à doublage synchro à touche simple — vitesse normale ou accélérée. Écoute à inversion automatique. Réduction de bruit Dolby. Égalisateur graphique sur 5 bandes. Enceintes détachables à 2 voies. Rendement haute-fidélité en format pratique.



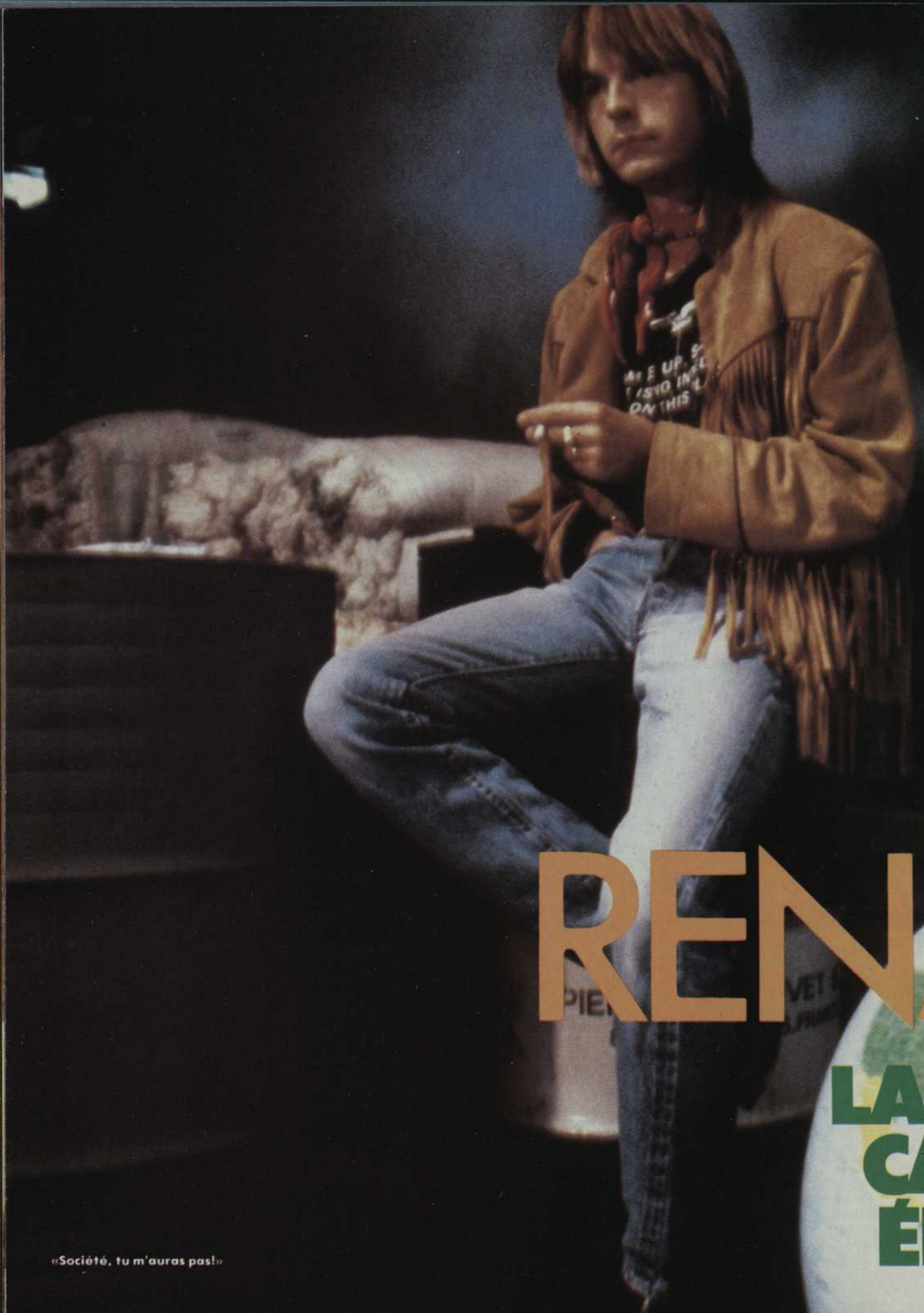
HS-J08

Le baladeur haut-de-gamme Aiwa à possibilité d'enregistrement avec télécommande. Écoutez ou enregistrez directement du syntonisateur AM/FM stéréo incorporé. Enregistrement en direct avec micro stéréo facultatif (14,95\$). Écoute à inversion automatique. Casque de type repliable.

Distributeur National:
SHIRO (CANADA) LTD.

AIWA

8145 Devonshire Rd., Montréal H4P 2K6
99 Advance Rd., Toronto M8Z 2S6



PAR PIERRE LEROUX

PARIS — «Le décor, c'est un port et la mer c'est vous», lance le capitaine Renaud du haut de son micro qui lui sert de mât d'artimon, sur la scène, face aux six mille moussaillons qui rêvent de partir au large avec lui. Et Renaud Séchan, «sous ses cheveux jaunes», emmène toutes les pépettes en vacances au fil de la dérive de ses chansons vagues. Sous le chapiteau de Nancy où nous l'avons rencontré, Renaud déploie ses voiles et demande à ses petits perroquets de fredonner ses airs marins. Incontestablement, le matelot a pris du galon et depuis son premier mouillage au Québec (il y a deux ans, à l'Hôtel Clarendale un soir de pluie, avec un micro pour trois choristes), Renaud, après avoir beaucoup navigué, a le gouvernail bien en main. Meilleur vendeur de disques en France, Renaud maîtrise son spectacle avec une habileté qui fait oublier sa gaucherie des débuts. Un peu fatigué cependant par le star-system, comme il le chante sur son dernier disque et comme il l'avoue à Québec Rock, Renaud sait encore qu'au Québec, il n'est pas «rentable», malgré l'ampleur de son succès. «Je ne prends pas de cachet quand je chante à Montréal. Je ne viens pas pour faire du fric, dit-il. Au fait, je paierais pour chanter chez vous»... Pour lui, le Québec demeure un peu sa *wild card*; sa façon de rester l'éternel *gringalet* du temps de *Société*, tu m'auras pas...

RENAUD

LA POÉSIE DU CAMEMBERT ÉLECTRIQUE

Québec Rock: T'as fait un bout de chemin depuis ton premier passage au Québec. Ça marche fort pour toi maintenant. Alors, tu reviens nous voir en gagnant?

Renaud: Oui, mais tu sais, je ne suis pas encore rentable au Québec.

Q.R.: T'es sérieux?

Renaud: Tout à fait. Maintenant, je vais faire la Place des Arts, parce que le Spectrum perdait de l'argent avec moi.

Q.R.: Pourtant, après Cabrel, tu es sans doute le chanteur français le plus populaire au Québec. Qu'est-ce que ça prend pour réussir?

Renaud: Au Spectrum, c'était ingérable. La salle était trop petite pour que ça soit rentable. À chaque fois, il y a 14 billets d'avion à payer, les chambres d'hôtel, etc. Il faudrait monter les prix des billets, mais ça, je ne veux pas, ou que les musiciens fassent un super effort. Moi, quand je viens à Montréal, je ne viens pas pour m'enrichir...

Q.R.: Peux-tu comparer le cachet que tu reçois au Québec à celui que tu touches en France?

Renaud: Non; je peux pas parce qu'au Québec, je ne prends aucun cachet. C'est forcé. Sinon, on ne pourrait pas venir. Même les musiciens touchent un bon tiers en moins. Sans entrer dans les chif-

fres, disons que s'ils touchent 1 500 balles (300\$) par jour en France, ils font 1 000 balles (200\$) là-bas.

Q.R.: Et tu viens même si tu perds de l'argent? Tu joues les chevaliers blancs ou quoi? (Il ne faut cependant pas être trop naïf; il y a aussi les ventes de disques qui grimpent en flèche même si le show est techniquement déficitaire).

Renaud: À la limite, moi j'investis à long terme et Gilbert Rozon qui produit mes spectacles aussi. Je pense que la dernière fois il a coulé de 25 000\$. Il faut croire que dans deux ou trois ans ça marchera. Moi, personnellement, je m'en fous. Je fais un gala devant 10 000 personnes à Lyon et je suis payé. Je peux m'arrêter de chanter toute l'année. Au fond, je paierais pour aller chanter chez vous. J'ai assez pour me payer l'hôtel quand même...

Q.R.: Tu ne trouves pas ça étonnant que le chanteur le plus populaire en France ait autant de mal à percer au Québec?

Renaud: C'est comme commencer une nouvelle carrière. Il y a deux ans, à Rimouski, Chicoutimi ou Trois-Rivières, je te rappelle qu'on avait du mal à avoir des salles de 650 personnes ou encore moins... Oui, Goldman et moi en France, on vend le plus d'albums (environ 700 000 depuis la sortie du dernier!),

mais Goldman vend beaucoup plus de 45 tours: Ce qui me fait chier au Québec, c'est que je pars uniquement avec mes musiciens. Pas ma sono, pas mes éclairages, mon décor, etc. Il faudrait trois autocars pour trimbaler tout ça et 55 personnes! Alors, j'utilise le matériel qui est sur place et qui est parfois pourri.

Q.R.: Tout ça, ce n'est pas comparable à la tournée française? En France, tu n'as pas les billets d'avion à payer, mais tu as toute ta caravane et tes 55 personnes à trimbaler...

Renaud: Un peu, oui. Ce soir à Nancy, il faut 6 500 personnes pour que le producteur rentre dans ses frais. C'est lui qui prend les risques, mais s'il y a moins, je ne fais pas un rond. Il faut 65 briques (65 000 francs: 13 000\$) pour payer tout le monde. Mais le Québec, vu le temps qu'on y reste et les salles, ça revient plus cher.

Q.R.: Tu peux expliquer les raisons de ta popularité au Québec?

Renaud: Non, je ne peux pas. Je ne suis pas sociologue. Pourquoi Springsteen «fait» 100 000 personnes?

LA BOSSE DU BOSS DU ROCK...

Q.R.: Toujours aussi fan de Springsteen qui chantait au Forum quand tu débutais ton premier tour de chant au Spectrum à Montréal?

Renaud: Ouiiii! Je suis content qu'à l'époque, il y en ait eu qui ont préféré venir me voir...

Q.R.: Vous vous êtes rencontrés?

Renaud: Oui, trois minutes à la Courneuve à Paris, l'été dernier.

Q.R.: Il te connaissait?

Renaud: Tu rigoles... Bien sûr que non...

Q.R.: Et ta chanson *Miss Maggie*, c'est sérieux, il va l'enregistrer?

Renaud: Je ne pense pas. C'est la légende. Si c'était vrai, je l'aurais su avant *Rock & Folk*. C'est tout de même moi qui ai les droits. Il n'en a jamais été question. Il n'a pas besoin de moi pour écrire des bonnes chansons ou... des mauvaises...

Q.R.: Et une carrière américaine, tu y penses encore?

Renaud: Il y a beaucoup de gens qui me disent qu'une tournée des universités américaines est très réalisable si on oublie l'idée de faire du fric. Il y a toujours au moins 1 500 étudiants qui viendraient pour apprendre le français...

Q.R.: Le français de Renaud... Au fait, c'est quoi un «Mistral»?

Renaud: C'est pas si difficile, et puis, il y a vous, les journalistes, qui me posez la question et après, tout le monde le sait. Un mistral, c'est un «bombeck», un bonbon quoi...

Q.R.: C'est encore un rêve de percer aux USA?

Renaud: Pas un rêve mais un *challenge*. Pour faire chier les Français... Ça fait 20 ans qu'ils essaient tous de percer avec



ALPHA DIFFUSION/SYGMA

«Fatigué de parler, fatigué de me faire...»

des airs de rock. Le rock, ce sont les Américains qui l'ont inventé. Ils ne nous ont pas attendus pour en faire! Alors, si moi j'y vais avec mon accordéon...

Q.R.: Et tu sais quand tu pourrais faire cette tournée? Cette année?

Renaud: Sûrement pas cette année, mais j'y pense... Et pas question de «percer» aux États-Unis, pour un Français. Téléphone va à Los Angeles et réussit à remplir une salle de 800 places. Le lendemain, on titre à la une des journaux parisiens: «Triomphe de Téléphone à L.A.». Ça ne veut rien dire. Il y a bien 800 Français à L.A.... Même chose quand Aznavour fait le Carnegie Hall à New York et que l'on offre des centaines de places...

Q.R.: Et chanter en anglais?

Renaud: J'avais envie à mes débuts de faire un disque en anglais avec mon accent parigot... Puis, j'ai eu la flemme et aujourd'hui, c'est oublié. Comme dit Cabrel, il y a assez de francophones pour qui chanter...

CLIP-CLAP-CLOP

Q.R.: Tu viens de terminer un vidéoclip pour *Mistral Gagnant*, mais tu n'as pas la réputation d'affectionner parti-

culièrement cet art auquel tu t'es d'ailleurs peu prêté jusqu'à maintenant...

Renaud: Je n'aime pas les clips; je me suis forcé pour le faire.

Q.R.: Alors, pourquoi l'as-tu fait tout de même?

Renaud: Pour ne pas me faire chier à aller chanter à la télé avec un son pourri et une entrevue minable. C'est une façon de rester présent tout en étant absent.

Q.R.: C'est ton deuxième clip; le premier a été réalisé par Gainsbourg?

Renaud: Oui. C'est pas ce qu'il a fait de mieux... Il y a eu des problèmes d'éclairage. Pas vraiment navrant, pas nul, mais je m'en serais bien passé.

Q.R.: Tu n'en referas plus avec Gainsbourg?

Renaud: Ce n'est pas exclu s'il avait une idée géniale, mais il n'y a pas le feu, pas de plan immédiat...

Q.R.: Et les autres moyens de diffusion? Ton livre de chansons, *Mistral Gagnant* (Ed. du Seuil) que tu viens de publier dans lequel on voit une quarantaine de tes petits dessins... Tu penses faire une exposition?

Renaud: Tu rigoles, c'est tout ce que j'ai... on m'a simplement demandé d'il-

lustrer quelques chansons...

Q.R.: Et la préface de San Antonio, t'es content? Il t'adore ce type-là...

Renaud: Oui, mais c'est pas très bien écrit... Enfin, c'est une préface...

(SAN ANTONIO): «Renaud, mon fils, Renaud réjouis-toi: tu as pour ennemis les vieux, les vrais, ceux qui n'ont jamais été jeunes. (...) Renaud, mon fils, réjouis-toi: tu as pour amis tous les jeunes de la terre, les vrais, ceux qui ne deviendront jamais vieux».

FATIGUÉ DE PARLER, FATIGUÉ DE SE TAIRE

Q.R.: C'est vrai que tu es fatigué de parler, fatigué de te taire, comme tu le chantes sur ton dernier disque?

Renaud: Oui, je vais de surprise en surprise. Je voulais être comédien, faire le clown, maintenant ce n'est plus ma passion.

Q.R.: Ta passion, c'est toujours de chanter?

Renaud: Non, ma passion, c'est de vivre... Chanter, ça m'excite, ça m'amuse, mais je n'ai pas le feu sacré. Je n'ai pas envie de brûler les planches.

Q.R.: Alors pourquoi fais-tu les tournées? C'est ça qui t'épuise?

Renaud: Je le fais pas respect pour ceux qui achètent mes disques. Mais les tournées, les cuites, les repas d'après-concert, les avocats, les séparations avec la famille, ça me tue. Si j'écoute ma flemme ou ma mauvaise humeur un matin, je ne chante plus.

Q.R.: Et tu penses à ce moment où tu écouteras ta flemme et ta mauvaise humeur?

Renaud: Oui, mais ce qui m'énerve, c'est qu'il faudra faire 6 000 entrevues pour dire pourquoi j'arrête. Expliquer que je n'ai plus rien à prouver, plus rien à dire. Je veux m'arrêter au top et pas au moment où je dégringole. J'ai peur à chaque fois. C'est trop facile d'arrêter quand on ne marche plus...

Q.R.: Alors, c'est ce que tu diras le jour où tu te retireras? L'entrevue est déjà faite pour l'avenir...

Renaud: Oui, t'as un scoop...

Q.R.: Et tu as encore des choses à prouver, à dire?

Renaud: Oui, des choses à dire; je crois l'avoir démontré avec mon nouvel album.

Q.R.: Et des choses à prouver?

Renaud: Faire changer les choses, les mentalités; ce qui est le rêve de tous les artistes.

Q.R.: Et tu crois que tu marqueras ton époque comme ton idole, Brassens?

Renaud: Je ne pense pas, mais j'aimerais bien.

Q.R.: Et tu feras de la poterie quand tu t'arrêteras?

Renaud: Oui, mais avec le bol que j'ai, je vais encore me retrouver plus grand vendeur de poterie de France... Après Cabrel...

FICHE SIGNALÉTIQUE

Nom: Renaud Séchan.

Âge: 33 ans; l'âge du Christ.

Profession: «Faire le boulot de Verlainne avec des mots de bistrot.» (San Antonio)

Signes particuliers: cheveux jaunes; suce son pouce.

Idoles: Brassens, Springsteen

Les vidéo-clips: «J'aime pas...»

Maison de disques: Virgin.

Cachet au Québec: 000\$.

Drogues: «Je n'ai jamais rien pris de plus fort qu'une cannette de bière.»

Mythe: Springsteen devait lui prendre Miss Maggie. Fausse rumeur.

La retraite: «Je vais faire de la poterie, mais avec mon bol, je vais me retrouver plus grand vendeur de poterie en France».

Sport favori: la pêche à la ligne («Parce que les poissons ne demandent pas d'autographes»).

Q.R.: Tu as la grosse tête depuis tes succès?

Renaud: Faut demander aux gens qui m'entourent...

Q.R.: Tu as changé?

Renaud: Oui. J'ai une attitude plus ferme avec les journalistes. Je ne veux plus les voir et entendre toujours les mêmes questions: «D'où venez-vous?», «Qui êtes-vous?», «Êtes-vous un vrai loubard?». J'en ai marre.

Q.R.: Merci tout de même de nous avoir reçu. Et tu prends du temps pour toi, en dehors de tout ça?

Renaud: Oui, j'ai besoin de partir. Partir en bateau. En juin dernier, j'ai pris un mois dans les Antilles françaises avec mon bateau, une goélette de 14 mètres que j'ai descendue jusqu'à Dakar. Puis, des amis l'ont amenée jusqu'aux Antilles où je l'ai retrouvée.

Q.R.: Et tu penses reprendre du temps «off» cette année?

Renaud: Oui, du 1er au 15 juin, après la tournée en France et juste avant d'aller au Québec. Je vais faire de la pêche à la ligne avec ma petite fille dans les environs de Paris. Pour être tout seul; parce que les poissons ne demandent pas d'autographes.

Q.R.: Et pourquoi tu sucas ton pouce sur la pochette de ton dernier disque?

Renaud: Parce que je me suis piqué avec l'hameçon...

Q.R.: Tu seras un rocker quant du seras grand?

Renaud: C'est quoi un rocker?

Q.R.: Celui de Tom Waits, buvant le Chivas dans une chambre à quatre dollars. Si tu veux...

Renaud: Non, je crois pas que je vais devenir rocker.

Q.R.: Sur ton dernier disque, ta chan-

son *P'tite conne* où tu racontes l'histoire de la mort par overdose d'une jeune fille bien, tu l'as écrite pour Pascale Ogier?

Renaud: Pas pour elle, mais je pensais à elle.

Q.R.: C'est très présent dans ta vie ces histoires de drogues. Tu m'avais déjà parlé de quelqu'un d'autre qui avait succombé à une overdose. Il y a eu une autre chanson, *La blanche* où tu dénonces ce piège.

Renaud: Deux chansons en dix ans, c'est pas tellement... Je pense comme Springsteen là-dessus. Je n'ai jamais rien pris de plus fort qu'une canette de bière. Chacun est libre de mourir ou de vivre comme il le veut, mais quand tu meurs pour enrichir de gros *dealers*, c'est dégueulasse.

Q.R.: On te parle toujours de ce que tu as fait; as-tu envie aujourd'hui de parler de ce que tu n'as pas fait?

Renaud: (Interloqué). Non. Au fond je n'ai rien fait. J'ai fait des chansons. Je n'ai pas fait une carrière d'aviateur, je n'ai pas fait...

Et Renaud poétique, Renaud fatigué, monte sur scène. Entre deux tests de son, il lit l'entrevue de Cabrel dans le Québec Rock d'avril et il dit: «Écoutez ça» «Renaud c'est mon idole», qu'il dit Cabrel». Ses yeux cernés ne sont pas le secret de sa maquilleuse et avant l'entrevue, en le retrouvant, sa mine atterrée en disait long. Un air de catastrophe, une tête qui pousse les gens à vous dire: «Qu'est-ce qui t'arrive mon vieux Renaud?» Mais Renaud joue la partie en oubliant ses humeurs de cafard au vestiaire. Il répond avec volubilité et entrain aux questions, puis, plus tard, se dépensera comme un forcené sur scène. *The show must go on...* Il y a l'industrie de sa célébrité à porter. L'engrenage lourd de toute la machine qui le suit. Au cours du dîner, Renaud s'excusera de ne pas avoir pu faire l'entrevue à Paris, car il a rendez-vous avec son médecin. Il craint l'ulcère ou un «truc comme ça». Fatigué, le Renaud qui doit voir à tout. À la fin du spectacle, il regarde avec tristesse son gros Jacquot, responsable du service de sécurité, appréhender un pauvre couple qui vend sous le manteau des posters, des T-shirts et des accessoires à son effigie. Le piratage classique des abords de poing. Renaud se désole: «En plus, on m'en veut quand je dis non au piratage». Le manteau est parfois lourd à traîner.

S'imaginait-il, quand il a commencé à gratter sa guitare, qu'il vivrait tout ça? Il n'y pensait pas. «Quand j'ai chanté devant 200 personnes, j'ai été surpris. Puis, devant 2 000 personnes, j'ai encore été surpris. Puis, quand j'ai vendu 200 000 disques, encore plus...» Maintenant Renaud, le troubadour, rêve de retourner chanter pour les poissons... Mais là encore, il risque de tomber sur des maque-reux et des requins... ■



LÖWENBRÄU présente

LYRIQUE: CLAUDE ROBERT CHANSONS: JEAN CLAUDE MARSAN, ALAIN, JODOIN, RICHARD LORD,
CLAUDE ROBERT MISE EN SCÈNE: LOUIS SAIA ARRANGEMENTS MUSICAUX: VIC VOGEL
PRODIGES FILMÉS: ANDRÉ GAGNON, LOUIS SAIA CHOREGRAPHIES: CLAIRE MAYER DE CORPS: PIERRE LABONTÉ
COSTUMES: SUZANNE HAREL ÉCLAIRAGES: MICHEL MURPHY SONORISATION: HARVEY ROBITAILLE
DIRECTEUR DE PRODUCTION: BERNARD SPIKLER PRODUCTEURS: ANDRÉ MÉNARD, ALAIN SIMARD

1926

ORCHESTRE SOUS LA DIRECTION
DE ROGER GRAVEL



VICTORIA - NANETTE WORKMAN



JACK - JEAN CLAUDE MARSAN



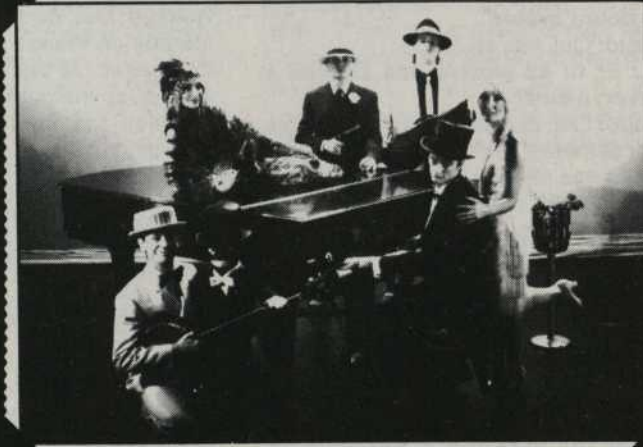
ANGELO SILICONE - BREEN LEBŒUF

TONY VELCRO - ROGER GRAVEL FILS



MISTER C - RICHARD LORD

FIFI LATOUCHE - SYLVIE CHOQUETTE



1926

Spectrum

318 QUÉBEC, STE-CATHERINE
METRO PLACE-DES-ARTS
INF. 841-5851

BILLETS
AU GUICHET DU SPECTRUM
TOUS LES JOURS DE 10h à 18h
LES JOURS DE SPECTACLES JUSQU'À 22h
ET À TOUTS LES COMPTOIRS
TICKETRON

Du 27 juin au 6 juillet 1986

Gouvernement du Québec
Ministère des
Affaires culturelles

UNE PRODUCTION SPECTRA SCENE

FAN Club

EST EN KIOSQUE MAINTENANT

SEULEMENT
1.99\$

DES REPORTAGES
DES DISQUES
DES POSTERS
DES VIDEOS
DES CHANSONS
DES NOUVELLES
DES CONCOURS
DES EXCLUSIVITÉS



100% MUSIQUE



Oui je désire m'abonner à Fan Club
12 numéros - 15.00\$

Complète les informations suivantes en majuscules S.V.P. et poste ton paiement dans une enveloppe affranchie à:

FAN CLUB (Service des abonnements)
C.P. 247, Dépôt "N", Montréal, Québec
H2X 3M4. Tél.: (514) 286-9616

Nom: _____ Prénom: _____

No rue: _____ Appartement: _____ Ville: _____

Code postal: _____ Province: _____

No de la carte: _____ Date d'expiration _____ Mois Année _____

Signature _____

Mode de paiement
VISA CHÈQUE MANDAT
MC

VACANCES EN VILLE, VACANCES FACILES

LASSÉS DES DÉCALAGES HORAIRES, DES VOYAGES EXOTIQUES ET ÉPUISSANTS, DES VALISES QU'IL FAUT DÉFAIRE? NE CHERCHEZ PLUS. L'ÉTÉ 86 EXPLOSERÀ EN VILLE, JETANT AUX QUATRE VENTS UNE MODE TOUTE EN COTON ET SI LÉGÈRE... ATTRAPEZ-LA AU VOL ET, PARÉS D'ESTIVALES TENUES, GRISEZ-VOUS DE MILLE ET UNE BALADES AU COEUR MÊME DE L'ACTION.

Photos: Aventure Studio

Coordination: Lise Warden

Coiffure et maquillage: Faril Shore et Julie Bégin pour Essanelle

Mannequins: Cindy Csoboth et Robert Côté

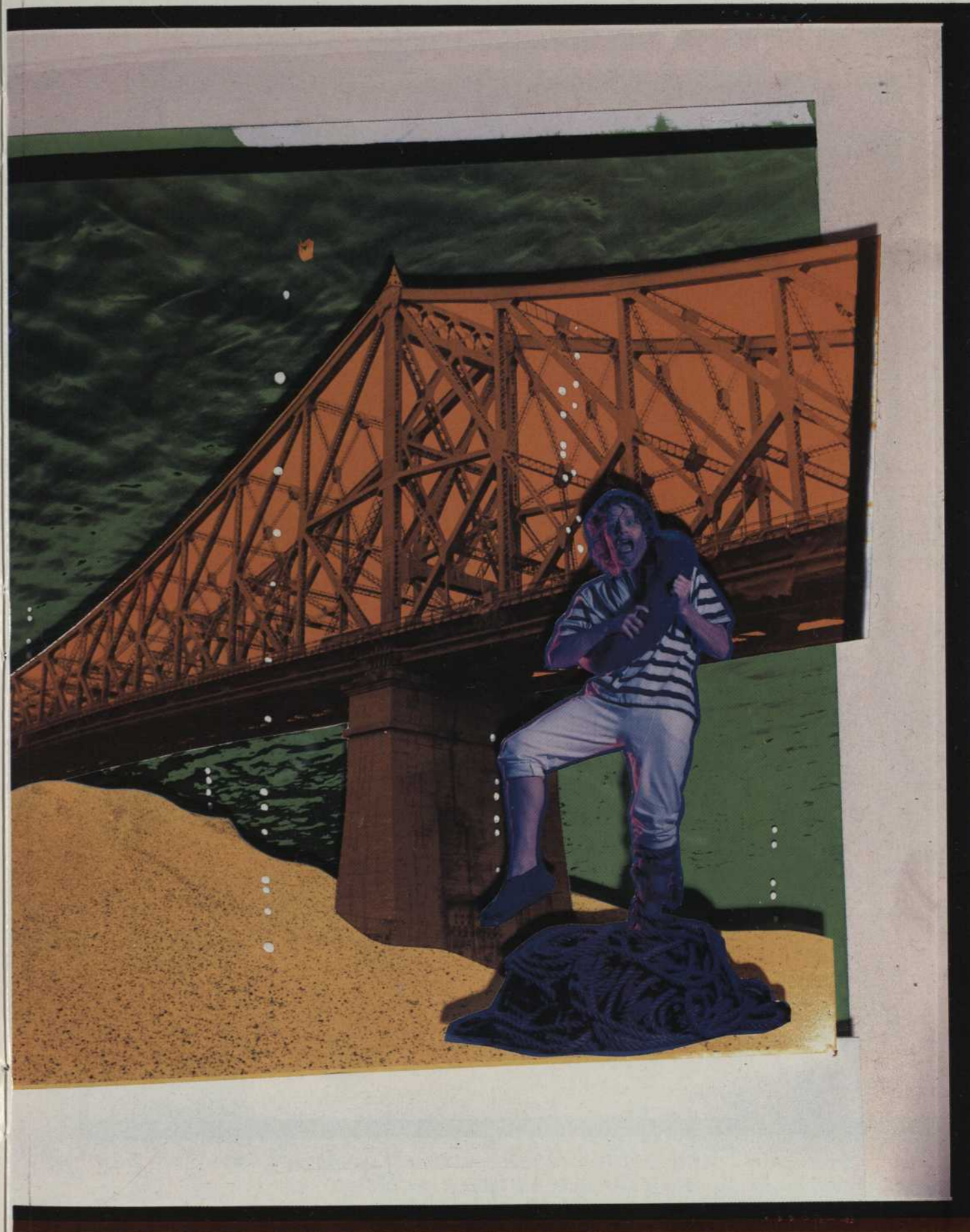
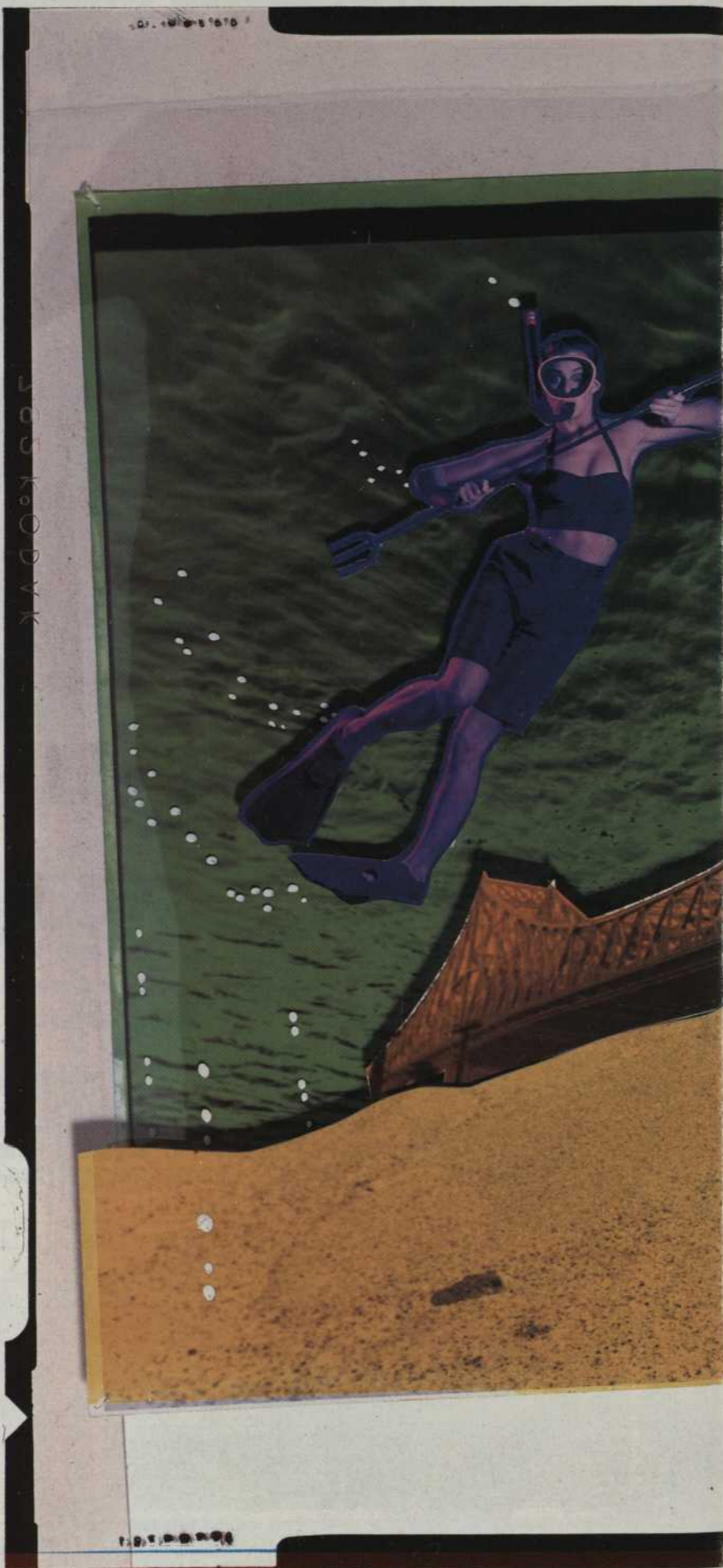
Accessoires scéniques: Dimitri K.

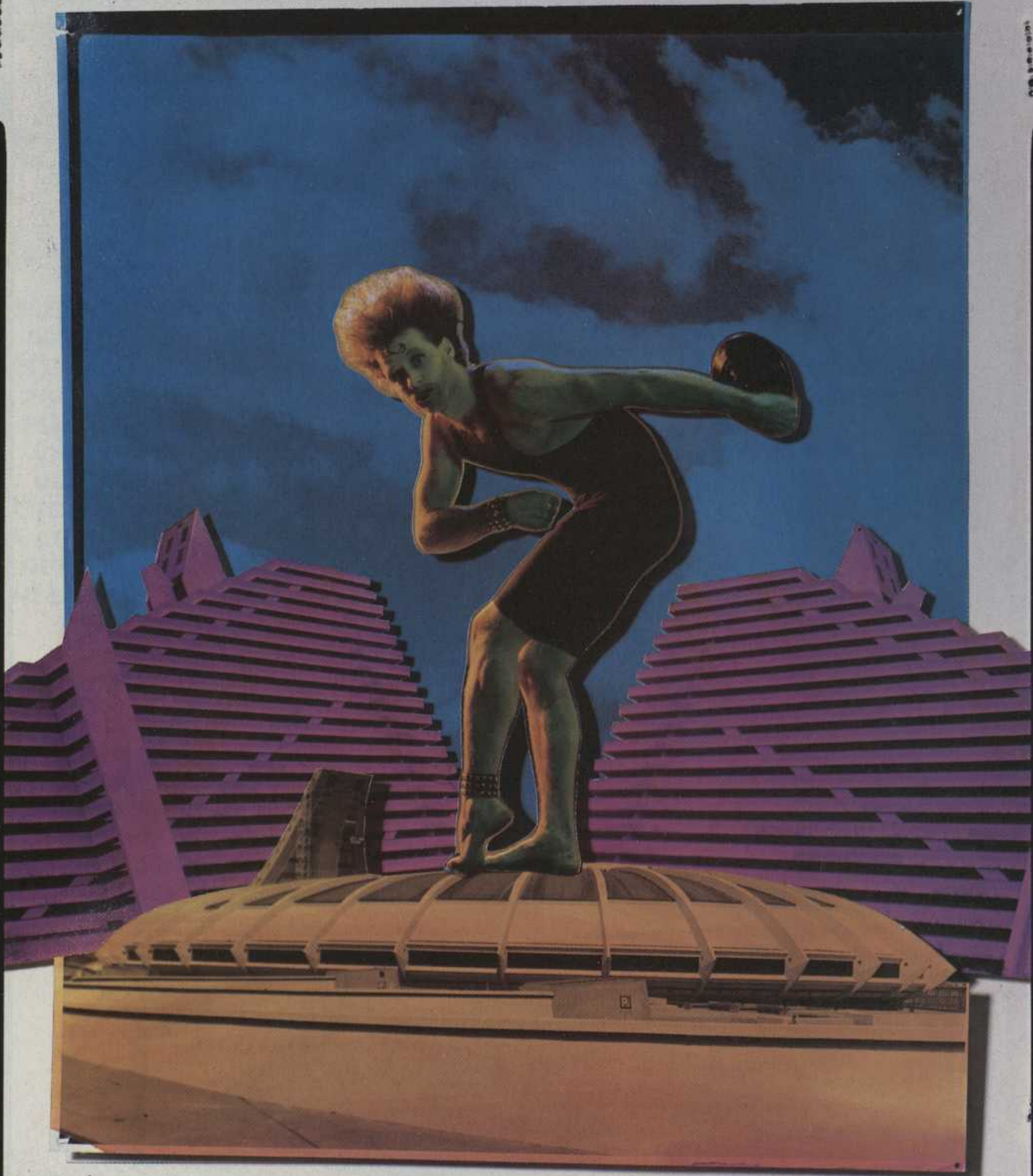
Planche à voile: Acti Sport

Voir adresses à la page 70.

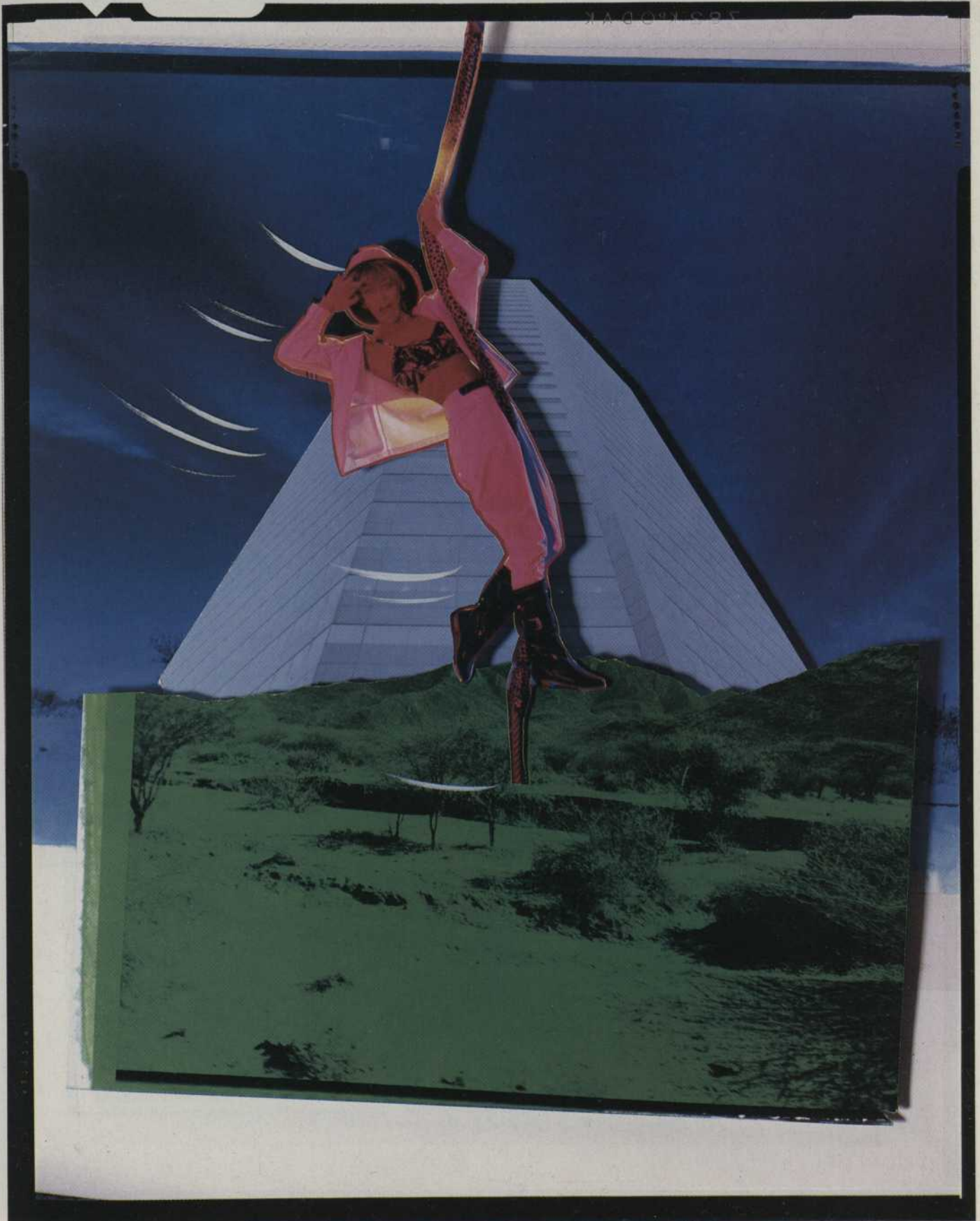
ELLE: BERMUDA ET BUSTIER EN POLYESTER ET VISCOSE (LE CHÂTEAU).

LUI: PANTALON DE COTON OUATÉ ET T-SHIRT AMPLE (LE CHÂTEAU); SOULIERS (ALDO).

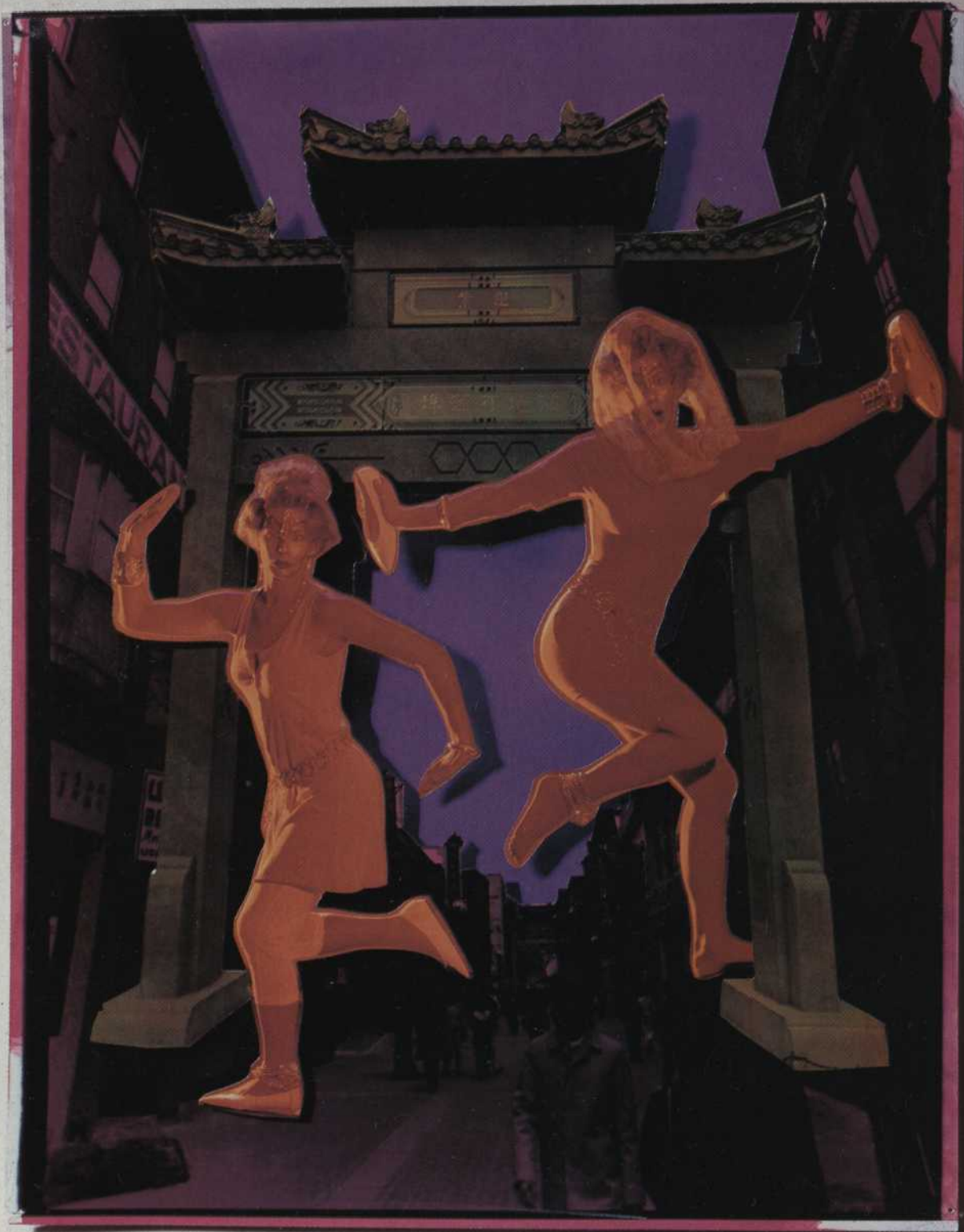




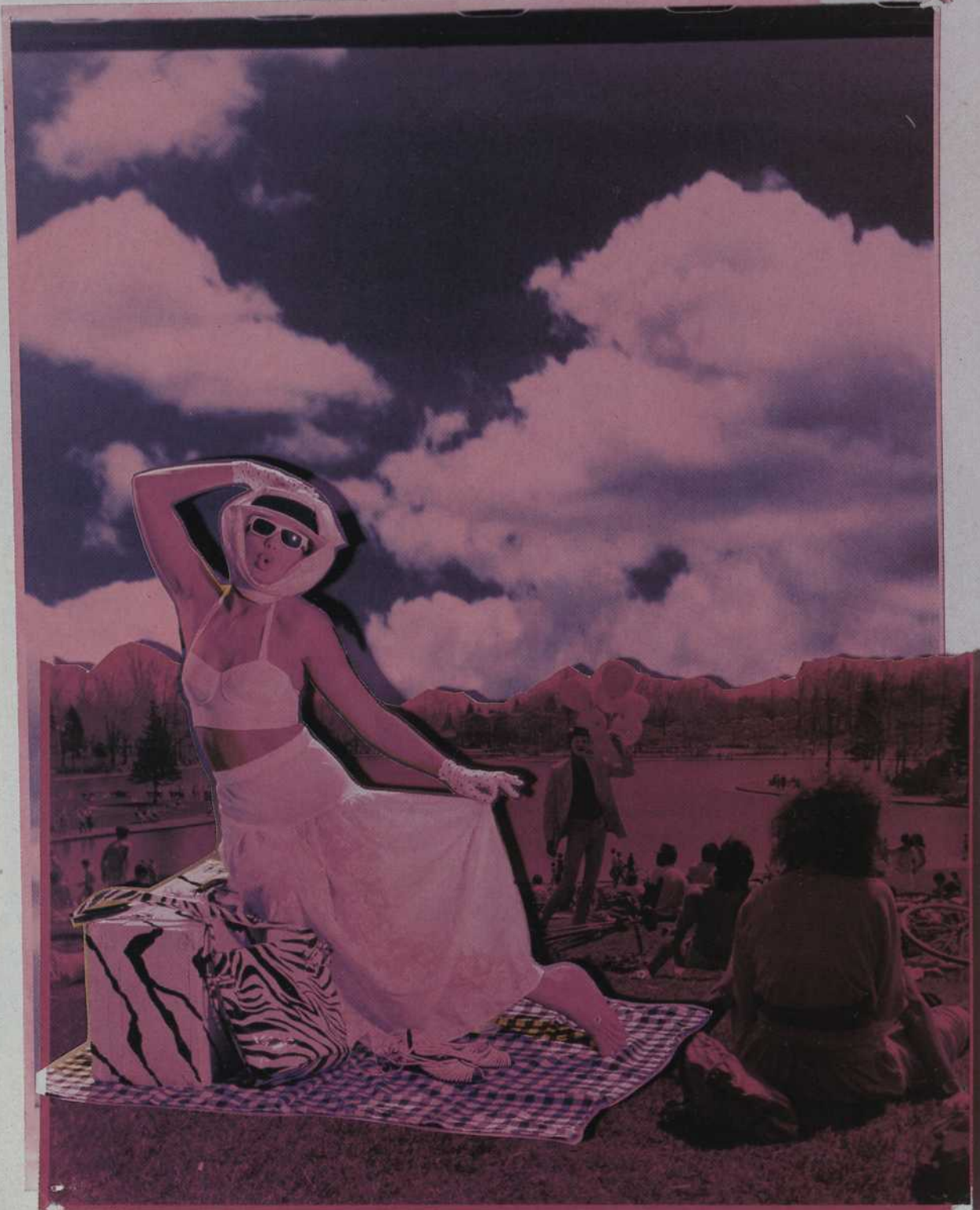
LUI: «CULOTTE DE COURSE» MOULANTE EN COTON ÉLASTIQUE AVEC DÉBARDEUR (LE CHÂTEAU).



ELLE: ENSEMBLE VESTE ET PANTALON DE COTON (JACOB);
BUSTIER IMPRIMÉ (JACOB);
BOTTES DE CUIR SOUPLE (ALDO)



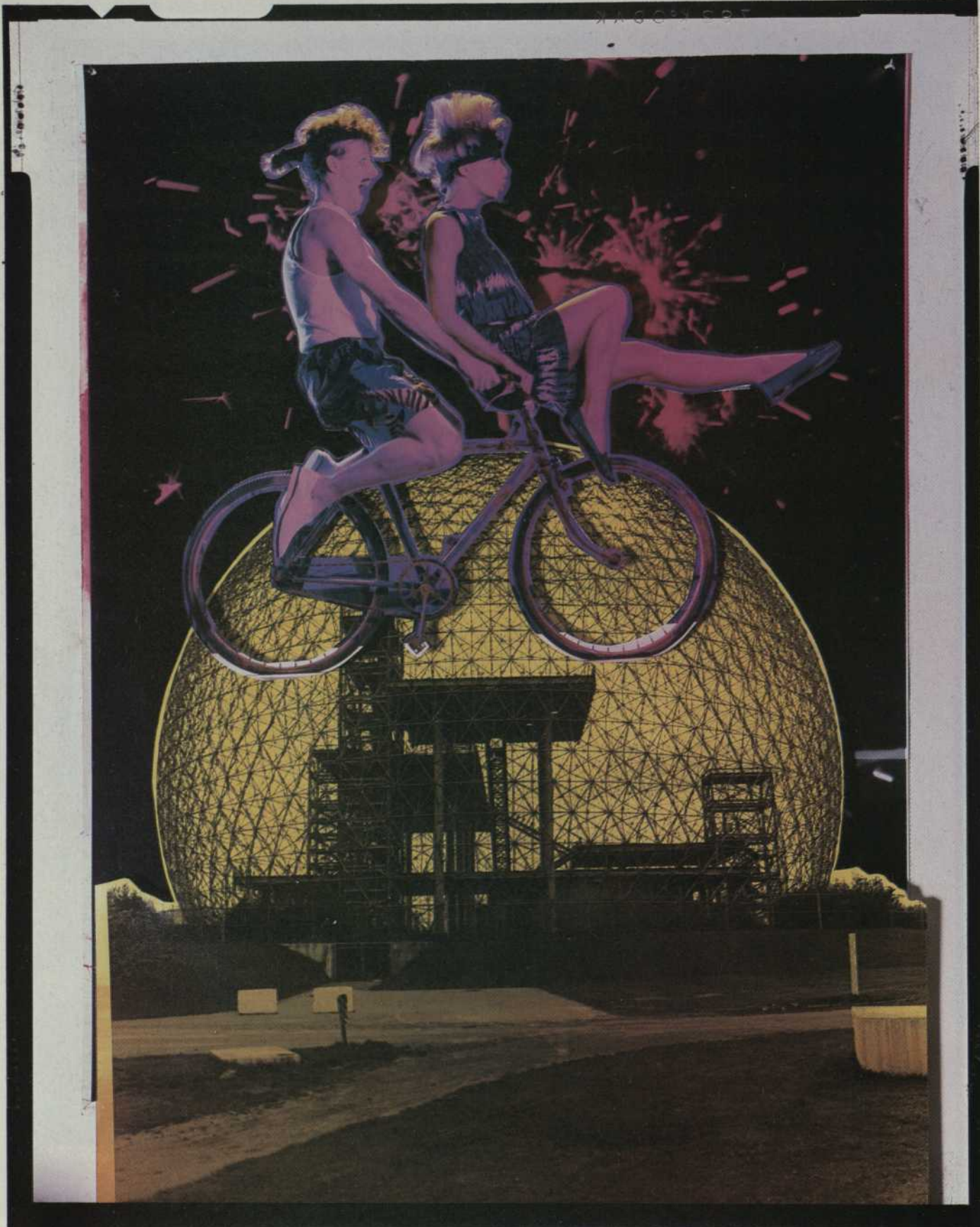
ELLE: ROBE LÉGÈRE SANS MANCHE EN COTON (THALIE);
BRACELET, CEINTURE ET SOULIERS (LE CHÂTEAU).
ROBE/T-SHIRT MOULANTE EN COTON (THALIE);
FOULARD (LE SIEUR DULUTH).



ELLE: JUPE AMPLE EN VOILE DE DENTELLE IMPRIMÉ TON SUR TON, ET BUSTIER (LE CHÂTEAU); GANTS, FOULARD, SOULIERS, SAC À MAIN (LE CHÂTEAU); CHAPEAU (LE SIEUR DULUTH); LUNETTES (JACOB).

1980-1981

MAGASIN



ELLE: SHORT ET CHEMISE IMPRIMÉS EN COTON-VOILE (LE CHÂTEAU);
SOULIERS ET FOULARD (LE CHÂTEAU).

LUI: SHORT MULTICOLORE EN COTON ET DÉBARDEUR
BLANC (LE CHÂTEAU); SOULIERS DE TOILE (ALDO).



ELLE: PANTALON ET DÉBARDEUR DE COTON BLANC (LE CHÂTEAU);
SOULIERS ET LUNETTES (JACOB); ACCESSOIRES (LE CHÂTEAU).

LUI: VESTON AMPLE ET BERMUDA DE COTON
(LE CHÂTEAU); SOULIERS (LE CHÂTEAU).



chom 98fm

L'ESPRIT DE MONTRÉAL

MISTRAL GAGNANT

L'ALBUM DE RENAUD

L'artiste no.1
en France

le poète
conteur



METTANT EN VEDETTE LES 45 TOURS

«FATIGUÉ» «MISS MAGGIE»

DISPONIBLE SUR MICROSILLON, CASSETTE AU CHROME ET DISQUE COMPACT

VOYEZ **RENAUD** EN TOURNÉE

20 juin	Ottawa (salle à déterminer)
21-22-23 juin	Montréal (Place des Arts)
27 juin	Matane (Festival de la Crevette)
28 juin	Québec (Vieux Port — Agora)
3 juillet	Sorel (Festival de la Giblotte)
5 juillet	Alma (Festival d'Alma)

L'ÉVÉNEMENT DE L'ÉTÉ 1986!

Les disques

Virgin
Canada

Distribution



SIDA

LE MYTHE, LA VÉRITÉ ET LES MENSONGES

PAR SYLVAIN-CLAUDE FILION ALASTAIR SUTHERLAND ET PATRICK EMIROGLU

La psychose du SIDA connaît une telle intensité que les reportages alarmistes ne suffisent plus à faire le compte-rendu d'un phénomène qui évolue pratiquement chaque jour. Les débats se spécialisent. Le plus récent à faire rage: le SIDA est-il une maladie vénérienne? (par voie anale seulement semble-t-il, tout comme l'hépatite B). Il y avait, en janvier 1985, 447 victimes du SIDA au Canada dont 21 cas pédiatriques. 235 sont encore en vie... pour combien de temps? Malgré les sérieux espoirs engendrés par le fruit de recherches passionnées, le taux de mortalité à moyen terme frôle toujours le 100%. Et à mesure que des mystères sont résolus, d'autres surprises surgissent; comme par exemple la période d'incubation du virus qui serait non pas de six mois à cinq ans, mais de 15 à 18 années... Plus passionnant que jamais, le plus spectaculaire feuilleton de l'histoire de la médecine se poursuit inexorablement.

Mai 1981. Un médecin d'Atlanta établit un premier lien entre cinq jeunes homosexuels atteints d'une forme grave de pneumonie, maladie habituellement

rare et bénigne. Tous sont sexuellement actifs et ont inhalé du nitrite d'amyl (*popers*). Tout présentent une faiblesse immunitaire marquée. D'autres cas particuliers surgissent à New-York, à San Francisco, à Paris, et les chercheurs

PHOTO GRACIEUSE DU DR. MONTAIGNER.

Au centre de la psychose: le rétrovirus HTLV-3.

identifient rapidement la cause du mal: le syndrome d'immuno-déficience acquise.

Le SIDA est causé par le rétrovirus HTLV-3 (Human T-Cell Lymphotropic Virus, type III). Il tue une catégorie de globules blancs, les lymphocytes T4, qui assurent la protection du système immunitaire. La personne atteinte se retrouve donc sans défense contre les infections «opportunistes» qui s'attaquent principalement aux poumons, au tube digestif, au système nerveux (un tiers des cas), ou à la peau (sarcome de Karposi dans 40% des cas).

Le virus HTLV-3, déjà observé depuis une dizaine d'années en Afrique centrale et en Haïti, serait une variante du virus du singe vert (HTLV-4) qui se serait adapté à l'espèce humaine.

UNE MALADIE-SPECTACLE POUR LES MÉDIA

La foudroyante entrée en scène du SIDA en a vite fait un sujet brûlant et un objet de fascination quasi-générale. Les craintes les plus injustifiées se propagent au même rythme que les blagues d'un goût douteux. On parle d'abord de «peste gaie», puis on se met à craindre les baisers les plus simples ainsi que les poignées de portes.

Cette folie du SIDA découle d'un réflexe bien humain enclenché par l'instinct de conservation, mais vient aussi d'un grave manque d'information.

Les rencontres internationales se multiplient à l'heure actuelle (à New-York et à Montréal en mai): du 23 au 25 juin se tient à Paris la Conférence Internationale sur le SIDA, au cours de laquelle 900 mémoires seront présentés. Là aussi, on entend mettre l'accent sur le manque d'information, l'éducation populaire et la prévention.

LES GAIS SUR LA SELLETTE

Le premier groupe touché par la psychose du SIDA a été la communauté gaie. Déjà, plus de la moitié des gais de San Francisco seraient touchés d'une façon ou d'une autre par le virus. D'une part, les événements attisent l'ostracisme contre les gais et d'autre part les droits acquis par les homosexuels depuis les années 70 sont à nouveau en péril. La discrimination et la répression ressortent, surtout aux États-Unis. Dans des restaurants de New-York, on a même vu des clients refuser d'être servis par des homosexuels.

Naturellement, puisque le SIDA est d'emblée associé aux moeurs sexuelles,

on pointe les gais du doigt avec la conviction que le danger a crû avec l'usage. Certes, les homosexuels mâles (aucune lesbienne n'a contracté la maladie à ce jour) ont des pratiques parfois élaborées en matière de sexe, et des jeux à risques. La multiplication des partenaires augmente le danger, c'est une logique mathématique. Mais, subitement fauchés par la mort au coeur de leurs plus belles années, les gais ont vite réagi en mettant sur pied divers programmes de prévention et d'incitation à «jouer sûr» (*play safe*).

Récemment, le Comité SIDA/AIDS de Montréal et un regroupement de bénévoles, parrainés par l'Hôpital Général de Montréal et divers fabricants de préservatifs, ont effectué un blitz massif dans les bars et saunas gais de Montréal, afin d'y distribuer — en personne, de main à main — 10 000 condoms accompagnés d'un dépliant informatif. Une enquête doit suivre afin de détecter les effets de cette campagne. Déjà, à Toronto, les précautions revenues à la mode chez les gais auraient fait baisser de 45% le nombre de gonorrhées anales enregistrées annuellement. D'ailleurs, en 1984, le nombre de MTS signalées a baissé pour la première fois depuis 1956. La tendance devient stable chez les gais. Les médecins estiment que la propagation du

SIDA se poursuivra plutôt dans les milieux de prostitution, mâle et femelle.

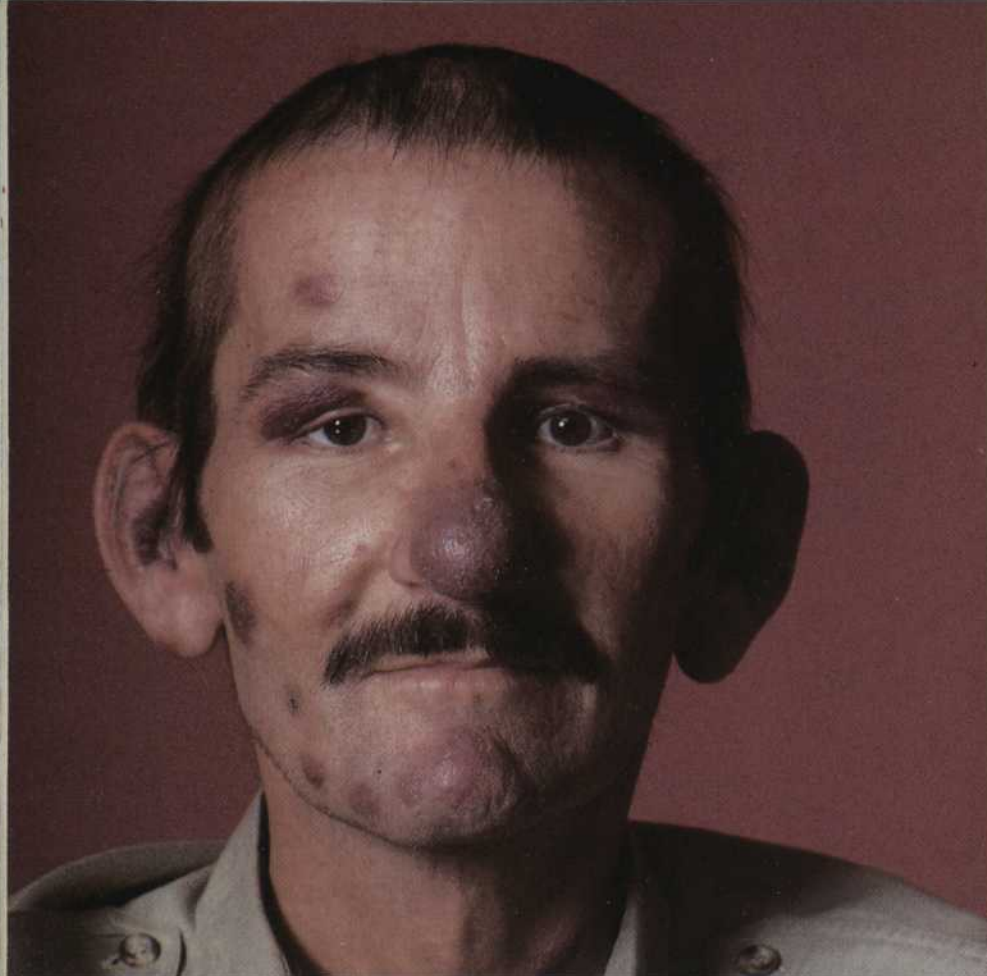
DES RECHERCHES INTENSES

L'urgence causée par l'impact dévastateur du SIDA a suscité la plus gigantesque collaboration multidisciplinaire à l'échelle de la planète dans le monde médical. Les priorités se sont établies après plusieurs mois de tâtonnement. Le Dr. Denis Phaneuf, professeur à l'Université de Montréal et spécialiste en micro-biologie et maladies infectieuses à l'Hôtel-Dieu, énonce les trois objectifs majeurs de l'heure: «D'abord, on cherche les médicaments qui seront capables de stopper le virus. Nous sommes maintenant orientés vers le bon groupe, les dérivés de la suramine, qui servent entre autres à soigner la maladie du sommeil causée par la mouche tsé-tsé». On a aussi prévu d'appliquer sous peu la cyclosporine A à Montréal, Toronto et Paris. «Deuxièmement, une fois le virus maîtrisé, on passe à la reconstruction immunologique». Le Dr. Dupuy de l'Institut Armand-Frappier a mis au point des greffes de thymus qui semblent efficaces. Enfin, il y a le dépistage et les vaccins.

Avec la création du test IFA-SIDA, créé à l'Institut Armand-Frappier, le Québec s'avance aussi sur la ligne de front. La trousse Armand-Frappier pourra dire en moins de trois heures si un patient a développé des anticorps contre le virus du SIDA. Le teste utilisé actuellement par les Américains prend une semaine et coûte 130\$. Le IFA-SIDA coûte 9\$.

Mais le virus est en mutation permanente et évolue très rapidement. Heureusement, les recherches talonnent le microbe. «Chaque mois qui passe nous amène de plus en plus de solutions. Les premiers cas de SIDA nous mouraient littéralement entre les mains à cause d'infections que nous contrôlions maintenant beaucoup mieux. Ainsi, l'espérance de vie, qui était de 53 semaines en 1983 pour une personne atteinte du SIDA, est passée à plus de deux ans.»

Et les nouvelles sont de plus en plus teintées d'espoir. Alors que le nombre de cas doublait tous les six mois aux États-Unis, il ne double plus que tous les deux ans, et au Canada, la tendance le fait doubler tous les 11-12 mois. Il y a lieu de croire que le plus fort de la vague a déjà déferlé. En ce moment, c'est au Brésil que pleuvent les cas. Quant à la recherche médicale, malgré des budgets restreints au Canada (ils sont dix fois plus élevés aux États-Unis), les spécialistes demeurent stimulés par ces circonstances imprévues qui forcent la science à évoluer à toute vapeur. «Cette maladie nous a tellement appris sur le système immunitaire», de conclure le Dr Phaneuf.



Luc Hébert: «Je ne regrette rien».

RAJ RAMA

ÉPILOGUE:

LA MORT TOUJOURS

En dépit de tout, l'issue inévitable, pour les victimes du SIDA demeure la mort. À partir du moment où l'on est condamné, la vie ne peut plus avoir le même sens. Il en va de même pour la société face au malade. Des patients auraient caché leur maladie et dépassé plusieurs fois avec insouciance les limites de leurs cartes de crédit. D'autres prennent des assurances ou achètent une voiture. Les compagnies se préparent à contre-attaquer: en Californie, elles tentent depuis un an de faire passer une loi obligeant tout contribuable à passer le «test d'anticorps» avant de pouvoir prendre une assurance-vie.

La morale de droite saute aussi sur l'occasion pour invoquer le courroux du Très-Haut contre les homosexuels sodomites et dépravés. Aux États-Unis, les lobbies de droite, plus puissants que jamais, font pression contre les gais. L'une des propositions qui circule voudrait qu'on confine toutes les victimes du SIDA au large du Massachussets, sur une île qui abritait au début du siècle une léproserie aujourd'hui désaffectée.

Au Québec, le milieu hospitalier réagit assez bien au phénomène du SIDA: pas de panique gratuite. Le traitement est analogue à celui des cancéreux. «On donne le maximum sur le plan humain,

affirme le Dr Phaneuf. On consulte le patient, sa famille, et quand la phase maximale de la maladie est dépassée, on ne va plus systématiquement vers les soins intensifs. On ne fait pas survivre à tout prix pour le simple plaisir de prolonger la vie.» Luc Hébert, victime du SIDA dont les jours achèvent, abonde dans le même sens: «Quand je me sentirai trop mal, je préférerais mourir. C'est une question de qualité de vie.»

Mais bientôt, sans doute, même dans le cas du SIDA, on pourra dire que tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. ■

COMMENT ATTRAPER LE SIDA

Les médecins ont souvent dit que pour attraper le SIDA, il faut vraiment courir après. Deux façons courantes: l'ingestion de sperme et la relation anale. Car pour se frayer un

chemin vers le sang du receveur, le virus doit trouver une muqueuse réceptive, ce qui est le cas de la muqueuse anale dans laquelle plusieurs petits vaisseaux sanguins éclatés permettent un contact direct du sperme et du sang.

Au Québec, 53% des victimes seulement sont des homosexuels contre 75% pour le reste du Canada. Il y a ici l'énigmatique groupe haïtien, qu'on ne retrouve pas aux États-Unis. Par contre, les toxicomanes sont très rares au Canada où les seringues sont disponibles sur le marché libre. Aux États-Unis, la réutilisation de vieilles aiguilles fait des adeptes de drogues intra-veineuses le deuxième groupe en importance parmi les victimes du SIDA. Quant aux hémophiles, la tendance est tombée à zéro depuis le resserrement des contrôles des banques de sang. Les enfants et les nouveaux-nés représentent environ 1% des cas à travers le monde, et il s'agit le plus souvent de circonstances marginales. Enfin, la transmission du virus par contact hétérosexuel a été prouvée à quelques reprises, mais ici encore, on parle d'événements extrêmement rares.

Hard-core et *fist-fucking* sont à proscrire chez les gais alors que la pénétration ordinaire, avec condom, est considérée comme pratiquement sans risques. Le virus du SIDA est très fragile. Il ne survit pas dans l'air, résiste au froid mais s'anéantit sous la chaleur intense. Les astringents, nettoyeurs et savons tuent également le virus HTLV-3.

Sur les quelques 20 000 cas de SIDA recensés à travers le monde, on compte, pour 100 000 habitants, 300 cas à New-York, 80 à Paris et 3 à Montréal. Alors, il n'y a pas d'excuses pour céder à la panique. On dénombrait de 15 000 à 30 000 personnes infectées par le virus dans la région métropolitaine. La majorité ont produit des anticorps en nombre suffisant pour contenir l'évolution du mal. Ce sont les «porteurs sains» qui peuvent cependant transmettre le virus. 6% des porteurs seront frappés par le SIDA. 30% développeront une affection moindre appelée ARC (Aids Related Complex) mais qui est aussi mortelle à court terme une fois sur deux.

À Montréal, compte tenu des statistiques et du bassin de population, le nombre des victimes devrait potentiellement plafonner à 1 200. Qui a peur de la grosse épidémie? ■

QUI A LE SIDA AU QUÉBEC?

	hommes	femmes	total
Homosexuels/bisexuels	72	0	72
Hétérosexuels	34	22	56
Préférence sexuelle inconnue	4	2	6
Drogues intra-veineuses	3	1	4
Transfusions sanguines	1	0	1
TOTAL	114	25	139

* source: Comité SIDA-Québec, décembre 1985

LA FIN DE LUC

Luc Hébert, 40 ans, sait qu'il a le SIDA depuis janvier 1985. Il dit que le temps n'est qu'une illusion et surtout une notion bien relative. Il perçoit la vie comme un film dans sa bobine. Il a le privilège de savoir à peu près quand finira la projection. Ex-annonceur à la radio, il a trippé plusieurs années aux États-Unis. Il vit avec Michael à Toronto depuis dix ans.

Québec Rock: Pourquoi as-tu accepté cette entrevue avec Québec Rock?

Luc Hébert: Je pense que c'est surtout parce qu'il ne me reste pas beaucoup de temps à vivre que m'est venue l'idée de faire une contribution avant de mourir. Pour tout dire, j'ai hâte d'en finir. Les docteurs ne peuvent rien pour moi, et j'ai arrêté les traitements. Pourquoi devrais-je leur servir de cobaye? Tout ce que je désire, c'est de vivre le temps qu'il me reste de façon confortable. Les seuls médicaments que je prends sont des analgésiques («Painkillers»). Pourquoi devrais-je retarder l'inévitable?

Q.R.: Mise à part la nature de ta maladie, comment te sens-tu face à la mort?

L.H.: On mourra tous, on sait tous que la mort doit venir. On veut la repousser, ne pas l'admettre, on n'ose pas la regarder en face. Mais je sais que je ne peux plus rien y changer. Ma réalité est de mourir.

Q.R.: Comment as-tu appris que tu souffrais du SIDA?

L.H.: J'y pensais depuis plusieurs mois, j'ai subi plusieurs examens spécialisés sans résultat. Même la clinique du SIDA de l'Hôpital Général de Toronto me croyait sain. Après des vacances, j'ai fait examiner une tache violette qui était apparue sur mon pied. Pour la première fois mon amant m'a accompagné chez le médecin pour obtenir les résultats de la biopsie. Le dermatologue m'a parlé du sarcome de Karposi, je ne savais pas vraiment de quoi il s'agissait. Jusqu'à présent, on a seulement découvert deux groupes qui en étaient porteurs: certains vieillards dans la région du bassin Est de la Méditerranée... et ceux qui sont atteints du SIDA. Comme je ne suis pas Turc et que je n'ai pas 75 ans, j'ai dû écarter la première hypothèse et me résoudre à accepter la seconde: j'avais le SIDA...

À la sortie du bureau, j'ai annoncé à Michel ce dont il s'agissait et subitement, j'ai éclaté en sanglots avant d'arriver à l'ascenseur. Il savait ce qui m'attendait,

ayant été informé par un ami médecin.

Q.R.: Crois-tu que la société accorde suffisamment d'importance à la recherche d'un remède au SIDA?

L.H.: Non. La recherche dans ce domaine est nettement insuffisante. L'attitude générale semble être la suivante: «Ce n'est pas si grave, pourquoi devrions-nous nous en préoccuper tant que cela?»... Les politiciens parlent beaucoup mais prennent très peu de mesures concrètes.

Q.R.: Comment ont réagi tes amis à l'annonce de ta situation?

L.H.: Mes amis? Aucun problème: je n'en ai pas perdu un seul; ils se sont montrés très compréhensifs. En fait, le problème ne vient pas des gens qui m'entourent, mais bien de l'extérieur: une fois, un des docteurs auxquels j'ai fait appel a voulu obtenir plus de renseignements sur le SIDA. Pour ce faire, il a écrit au Ministère de la Santé... qui ne lui a jamais répondu.

Il y a clairement un problème d'incompréhension en ce qui concerne le public: il faudrait absolument lui donner plus d'informations pour calmer ses appréhensions. Les gens ont peur du SIDA parce qu'ils ne savent pas ce que c'est. Mes amis m'embrassent encore, il n'y a pour eux aucun danger. La seule façon d'attraper le SIDA, c'est suite à un échange de fluides corporels («Body fluids»). En plus, il faut que l'opération soit répétée plusieurs fois pour que l'on puisse attraper le virus, et le système de défense doit déjà être affaibli (par des drogues, par exemple) pour que l'échange de fluides puisse «porter fruit».

Les gens semblent considérer le SIDA comme une sorte de peste. En ce qui nous concerne, nous n'aimons pas être appelés «Victimes du SIDA»... Nous préférons le terme «PAS» («Personnes avec SIDA»). Nous sommes près de 500 au Canada. Je ne me vois vraiment pas comme une victime: j'ai eu beaucoup de plaisir à faire ce que j'ai fait en attrapant la maladie. Peut-être l'ai-je attrapé il y a cinq ans... Je me souviens d'avoir eu des symptômes dès cette époque; peut-être étaient-ils reliés au SIDA, je l'ignore. D'accord, j'ai souffert de diarrhée persistante, mais est-on capable de juger quand la diarrhée est un symptôme et non une résultante d'autres facteurs?

Q.R.: Est-ce que ta vision de la mort a changé après le témoignage accordé durant l'hiver à l'émission *Le Point de Radio-Canada*?

L.H.: J'ai reçu beaucoup de témoignages de sympathie, même des téléphones, et des lettres via Radio-Canada. Elles ont représenté beaucoup de support. Mais au fond, mon cheminement n'a pas changé: il n'avait pas changé depuis le jour où j'avais accepté l'idée de la fin.

Q.R.: Es-tu croyant?

L.H.: Non, en aucune façon. Depuis plus de soixante ans, ma mère cherche un sens à sa vie, comme le font la plupart des gens. Avec ce qui m'est arrivé, ma vie n'a plus vraiment de sens. La vie a un sens si tu veux bien lui en donner un. C'est l'acte le plus libérateur qui soit.

Q.R.: Peut-on être homosexuel et avoir une vie émotive stable?

L.H.: J'y crois énormément. On a dû se développer un mode de vie à nous puisqu'il n'y en avait pas. Certains ont pris le modèle hétérosexuel: l'un fait l'homme et l'autre, la femme. D'autres ont plutôt créé un style de vie qui marchait pour eux. J'ai baisé à droite et à gauche, je me suis amusé, mais j'ai toujours cherché quelqu'un avec qui je pourrais partager ma vie. Un samedi soir de février 1976, j'ai rencontré Michael... et nous sommes toujours ensemble.

Q.R.: Que va-t-il devenir?

L.H.: Michael habite ici; il s'occupe de moi. Quand j'ai failli y passer, en janvier dernier, ce qui me faisait le plus de peine, c'était de ne pas pouvoir célébrer notre dixième anniversaire le 1er février. Pour le futur, toutes mes précautions sont prises. Si je meurs la semaine prochaine, Michael ne mourra pas de faim pour plusieurs années encore.

Q.R.: Mourir dans des circonstances particulières procure-t-il un nouveau sens à la mort?

L.H.: Quand il faut vraiment y faire face, ce n'est pas si épouvantable que cela. Plutôt que de mourir dans une hécatombe, j'ai la chance de m'éteindre doucement, avec des souffrances, bien sûr, mais pour lesquelles il y a toutes sortes d'analgésiques. J'ai eu le temps d'appeler tous mes amis, mes parents m'ont rendu visite, je leur ai fait mes adieux. La peur du début s'est estompée... ce n'est pas donné à tout le monde de pouvoir dire au revoir à ceux qu'on aime avant de mourir. ■

LE SIDA ET LES STARS

La première victime populaire du SIDA est demeurée méconnue. Le jeune compositeur Patrick Cowley, génie du dance music, occupait tout le peloton de tête des palmarès à l'heure de sa mort avec des titres comme *Tech-No-Logical World*, *Megatron Man*, *Die Hard Lover* (Loverde), *Don't Stop* (Sylvester)... Deux mois après sa disparition, en novembre 1982, on mettait sur le marché le premier disque-bénéfice pour

Suite à la page 70

DISTRIBUTION DES CAS ADULTES AU QUÉBEC

	vivants	décédés	total
Homosexuels	37	34	71
Hétérosexuels	25	32	57
Inconnus	3	3	6
TOTAL	65	69	134

* source: Laboratoire de Lutte Contre la Maladie, Ottawa, janvier 1986.

IL FAIT RICHE,

JOUEZ LES FLAMBEURS

PAR HUGO LÉGER

Bonne résolution, vous voulez vous débarrasser de votre argent. Il vous sort de partout. Les coffres éclatent. Les lingots rouillent. La Suisse, c'est votre guichet automatique du dimanche. Vous avez fait déborder la Fontaine de Trevi trois fois. Le cash, le fric, le blé, le bacon, le foin, le pèze, l'oseille, quoi faire avec? Le jeter, le brûler. D'accord, mais pas n'importe comment, inventez un peu.

Vous avez parcouru les Seychelles, la Terre de feu. Vous faites déjà votre marché à Tokyo: vous adorez leur steak haché à 56\$ le kilo et leur melon miel à 71\$ l'unité. Alors il vous restes les défis. L'Himalaya, par exemple. Vous débourserez un million de dollars pour la conquête de l'Everest, le plus haut et le plus cher. Comptez 200 000\$ pour espérer compléter le rallye Paris-Dakar, le désert-show des célébrités européennes. Plus pirate que bédoin du diesel, organisez une chasse aux trésors dans les eaux troubles au nord de Key West. Mel Fisher vient d'y trouver le plus fabuleux butin jamais découvert: 400 000 millions de dollars dans les entrailles du gallion espagnol Atocha. Facture avant découverte: 8,5 millions \$ pour quinze ans de recherche forcenée. Sortez les radars, les scanners et les sondes, et faites un crochet entre Hong Kong et le Japon: il paraîtrait que l'or y hante les hauts fonds.

Vous êtes cardiaque? Plongez plutôt dans le charme de la nostalgie, louez l'Orient-Express, avec wagons d'époque, piano-bar et gastronomie raffinée, pour recevoir votre C.A. ou votre famille. De 14 à 44 000\$ pour une soirée (à quai) de 100 personnes. Vous optez pour un cadre plus impérial, l'orangerie du château de Versailles: 6 754\$ la location, et 1 666\$ de plus pour le parc et le Grand Canal.

Trop terrestre, vous êtes Poissons, ascendant mayonnaise. Embarquez sur le Queen Elizabeth II: la croisière 1985 autour du monde, dans la plus somptueuse cabine, valait 456 000\$. À ce prix-là, achetez carrément le paquebot Norway (ex-France) pour 15 millions. Juste à titre indicatif, le porte-avion américain Abraham Lincoln se détaille à 6,1 milliards.

Très bien, mais vous vous sentez une âme de Villeneuve. Un seul salut: la Ferrari 86 à 92 000\$. Plus classé, la Rolls Royce Silver Spur Limousine à 345 000\$ en juin 1985. Conservateur, vous dites? Alors, réalisez un rêve chéri depuis votre plus planante enfance: la montgolfière familiale (12 passagers) à 60 000\$, importée d'Angleterre. Plus grisant, le supersonique F-18 à 22 millions de dollars pièce. Une simple promenade entre ses ailes vous coûte 2 000\$ de carburant. Et pour sortir le chien, quoi de mieux que le Challenger à 2 500\$/la livre.

Tout ça vous épuise. La vitesse, les voyages, les croisières, ça vous fout le cafard. Vous êtes un casanier, vous aimez le confort de votre intérieur. Votre loyer à 1 000\$ le mètre²/an dans les quartiers huppés de Manhattan ne vous étrangle pas trop. Vous cherchez mieux. Vous trouvez Epcot Center (1,1 milliard) trop encombré, la Tour du CN (39 millions) trop pointue. Voilà l'occasion: le palais Kenstead Hall, à Hampstead, Londres, qui appartenait au roi d'Arabie Saoudite, mis en vente au prix de 33 mil-



Au nom du Pèze, du Fric et du Saint-Excès... lions en août 1982. Du chic hypergaranti.

Pour décorer vos appartements, que diriez-vous de quelques bonzaïs centennaires, fraîchement déracinés de leur Ja-

pon natal: 10 000\$ chacun. Laissez traîner négligemment votre corne de rhinocéros qui vaut entre 15 et 17 000\$ le kilo. Une touche d'exotisme: jacassant bien haut, votre couple d'aras, des perroquets du Mexique à 2 700\$ chacun. Fra-

giles, les petits. Attention aux courants d'air, ça déplume. Vous cherchez à vous relaxer? Achetez un bain flottant: le modèle en fibre de verre, acheté à New-York, avoisine les 11 000\$. Ajoutez 500\$ de sel (500 Kg) pour alimenter votre flot-

taison méditative. Le fin du fin pour les invités livides: un lit solaire aux rayons UVA. Vous paierez de 200\$ (bas de gamme résidentiel) à 25 000\$ (moteur haute pression, lampes au quartz et stéréo AM-FM). L'équateur en conserve. Et n'oubliez surtout pas — sinon que diraient les voisins?: faites-vous poser un satellite-météo dans votre stratosphère: 56,7 millions.

Mais le problème est dans la tête. Vous êtes un introverti chronique. Vous manquez de leadership. Achetez IBM, c'est presque donné: 740 milliards, la plus grande valeur boursière pour une société. Ou bien, entretenez une écurie de formule 1 pour compenser l'abandon de Renault (25 millions annuels, minimum).

Plus audacieux encore: le poker. Entraînez-vous pour les championnats du monde de Las Vegas: 10 000\$ l'entrée, mais le vainqueur en touche 750 000. Réservé aux professionnels. D'autres jeux permettent de pomper le coefficient de risque: les chevaux, pièges à fantômes. Prix inégalé: Conquistador Cielo, achetée en copropriété pour 44,5 millions. Mais le risque est gros: Actress, pouliche vendue il y a deux ans 1,1 million, n'a encore jamais gagné une course. Consolez-vous en faisant empailler votre coursier préféré, mais vieillissant: 3 000\$, et la bête est certifiée ininflammable. Imitiez le célèbre Roy Rodgers, le cowboy des plateaux hollywoodiens, qui fit empailler sa fidèle monture.

Tiens, le cinéma... Un parfum de glamour dans votre vie trop réglée. Jouez les producteurs. Financez *Cotton Club II*, le premier film à coûté la bagatelle de 79 millions. Il n'y a rien de trop beau, engagez Marlon Brando, l'acteur aux cachets les plus élevés de l'histoire du 7^e art: pour sa brève apparition dans *Superman I*, Brando a reçu 4,2 millions, plus 16,6 millions de pourcentage sur les bénéfices du film. À proposer: un rôle d'escroc, peut-être...

L'argent? Finalement, ça fatigue. Détendez-vous. Faites organiser le party du siècle autour de votre piscine olympique (375 000\$), éclairée au rayon laser (90 000\$) et chauffée par votre centrale solaire de 10MW (167 millions). À moins qu'enfin, vous ne vous décidiez à construire votre centrale nucléaire de 600MW au coût de 1,3 milliard. Plus une dépense annuelle de 10 millions d'uranium pour obtenir l'étincelle atomique.

Mais pour les amis, on ne regarde pas à la dépense. Louez l'OSM (40 000\$ pour une soirée) et engagez Placido Domingo (15 000\$ par soirée à l'opéra) pour distraire les convives. À moins que vous ne préférerez le rock: je vous conseille David Bowie qui en mai 1983, a touché 2,2 millions pour un unique concert au Glentte-

Tout ceci est bien beau, mais ça ne guérira pas votre affreux complexe d'infériorité. Diagnostic: manque d'exposure. Vous êtes un incompris. Ne perdez pas la carte, achetez des pages de publicité dans les grands magazines avec votre gueule en quadrichromie. La couverture-arrière du *Time* vaut

190 000 de revenus de placements, 26 500 de pension de gouverneur de Californie et des bricoles, pour un total de 422 834\$. Ce n'est pas le Klondike, avouons-le.

Stop. Tout cet argent a finalement une sale odeur. Adieu matérialisme, bonjour humanisme. Soyez bon pour votre prochain. Devenez mécène. Soulagez les douleurs. Achetez des coeurs artificiels Jarvik-7 (25 000\$ chacun) pour offrir aux hôpitaux. Achetez le sang de Joe Thomas, de Détroit, et faites-en cadeau à tous les déshérités des globules. Ce gars possède la plus grande quantité d'Anti-Lewis B, un anti-corps sanguin extrêmement rare. Une société américaine de produits biologiques lui achète déjà son stock 1 315\$ le litre.

Vous êtes préoccupé par la baisse de natalité? Louez des mères porteuses d'une «agence de ventres» américaine pour 14 000\$/le bébé. C'est le montant qu'a reçu Kim Cotton, une anglaise de 28 ans, pour sa livraison. Ou suivez l'exemple de cet homme d'affaires de Faulbach, en Allemagne fédérale, qui a annoncé, à l'été 1985, qu'il offrait une prime de 600\$ à tous les couples de sa région qui auraient un enfant.

Vous êtes plus politique. D'accord. Achetez des passeports canadiens sur le marché clandestin (vous paierez jusqu'à 50 000\$ pour chacun de ces passeports très recherchés) et refilez-les à vos copains espions ou terroristes.

Perdre votre argent, c'est vraiment votre ultime volonté. L'un des moyens les plus imparables, on n'y pense pas assez, est d'entrer dans une secte. Prenez l'Église de scientologie. Les cours proposés aux adeptes pour passer d'un niveau à l'autre mettent la connaissance à un niveau — financier — très élevé: 2 500\$ pour une «audition intensive». Le tout augmentant de 5% chaque mois. Vous dépenserez 30 000\$ en moins de 5 ans. Promis, juré. Autre filon infallible: investissez dans les emprunts russes. L'action Volga Boulgouma de 1908 vaut aujourd'hui 32¢, celle du chemin de fer transcaucasien 1,19\$, la Moscou-Kiev-Voronej 36¢. Dépêchez-vous!

Toujours pas réconcilié avec vous-même? La solution radicale: changer complètement d'identité. Une chirurgie plastique de qualité vous coûtera entre 15 et 25 000\$, selon votre physionomie et vos goûts. Vous n'êtes pas tout à fait comblé, soyez au moins prévoyant: préparez-vous une mort transcendante. *Space Services Inc.* de Houston (Texas), associé avec Celestis, entreprise de pompes funèbres basée en Floride, enverra vos centres, réduites en capsule d'un centimètre sur trois (!), passer l'éternité à 3 000 kilomètres d'altitude en compagnie de celles de 10 300 autres candidats. Coût: 3 900 bâtons. C'est le plus sûr pour l'instant en matière de voyage spatial. Le slogan de Celestis: «Plus près du ciel»... ■



JACQUES DUFRESNE

... donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.

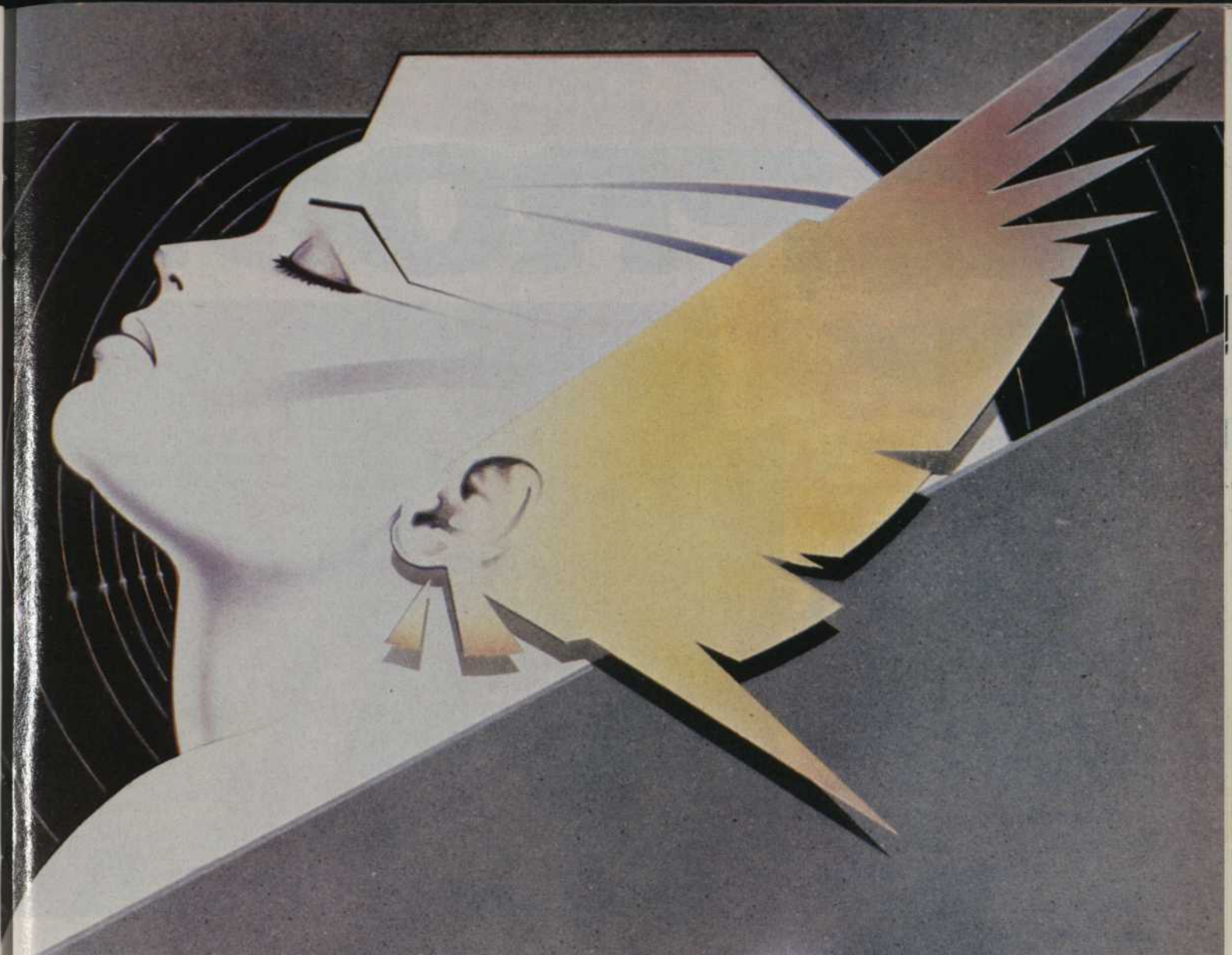
len Regional Park, en Californie. Confiez l'animation de la soirée à Johnny Carson, il s'y connaît: un contrat de 5,2 millions/an pour le canal NBC. Retenez aussi les services d'un maître-artificier: 250 000\$ pour un feu d'artifice inédit d'une demi-heure avec allumage électronique.

Pendant que votre bras canadien (1,2 million) servira poliment les canapés, faites une ronde sur votre terrain de golf de 18 trous (2,5 millions, *clubhouse* non compris) ou partez à la dérive dans les cascades d'eau de votre aquaparc (7 millions). Ne lésinez pas sur les effets spéciaux. Épatez vos amis, ils vous le rendront bien un jour. Remplissez votre piscine olympique de Mumm Cordon Rouge à 25\$ la bouteille (3 342 185 litres: 4 456 246 bouteilles pour 1,1 milliards). Votre filtre ne supporte pas le champagne? Qu'à cela ne tienne, une baignoire standard, remplie de bulles, coûtera environ 10 000\$.

Le clou de la soirée maintenant. *Boo-kez* le pape Jean-Paul II pour inaugurer, de son céleste baiser, votre nouvel ensemble paysager. Le voyage du Saint-Père au Canada, en 1984, a coûté 50 millions. Comptez donc un bon million pour une audience privée en direct de votre chaise longue.

200 000\$, celle du *MacLean* canadien, 22 500\$. La page de l'édition du *Yomiuri Shinbun* de Tokyo coûte 239 000\$: un record. Mieux encore: louez des panneaux publicitaires. À Montréal, vous verserez 850\$ de location par mois, par panneau. Si vous voulez être vu par 50% de la ville, vous devrez retenir 94 panneaux pour 45 000\$/mois. Ne vous laissez pas abattre par le prix d'un 30 secondes de publicité télévisée aux prochains Jeux Olympiques d'hiver de Calgary en 1988: 225 000\$. Achetez Télé-Métropole: 40% des actions pour 98 millions.

Une fois parti, pourquoi ne pas vous faire élire Premier ministre ou Président des États-Unis? La dernière campagne électorale de Brian Mulroney a tourné autour des 14 millions, celle de Ronald Reagan, près de 120 millions. Pour vos discours enflammés, louez le Forum de Montréal (20 000\$), la salle Wilfrid Pelletier (3 500\$), ou encore, le stade Olympique (65 000\$). Retenez le Palais des Congrès pour accommoder vos délégués: le tarif journalier pour la location de la salle de congrès oscille entre 700\$ et 2 750\$, selon l'espace réservé et le type d'événement. Mais quand vous serez président yankee, ne pensez pas faire fortune. En 1983, monsieur Reagan a récolté 200 000\$ en salaire présidentiel,



LE PROFIL ROCK



LES TÊTES PENSANTES TALKING HEADS

Attention, groupe important! L'amalgame du rock, du pop, de la musique africaine, balinaise, du folk, du funk, du soul, de l'expérimental, c'est lui qui l'a réalisé de la manière la plus convaincante, la plus solide. Solution chimique dévastatrice. Trois gars, une fille. Un chanteur-auteur-compositeur-metteur en scène-vidéaste-guitariste brillamment névrotique. The name of this band is Talking Heads.

New-York, 1976. Au club CBGB's, une nouvelle scène musicale prend forme. Ses trois groupes chefs de file sont Blondie, Television et Talking Heads. À cette époque, ils y a trois têtes parlantes: David Byrne (Guitare, chant), Tina Weymouth (basse) et Chris Frantz (batterie). Ce nom vient d'une expression employée par les gens de télévision pour désigner un gros plan de la tête, sans les épaules. On ne voit alors qu'une tête qui parle à l'écran. Un quatrième membre s'ajoutera très vite: Jerry Harrison (ex-Modern Lovers), qui s'occupera des claviers. En dix ans de carrière, ce sera toujours ces quatre mêmes personnes qui formeront le noyau du groupe.

Le groupe se fait immédiatement remarquer. Très *arty*, le son Talking Heads

se démarque de la nouvelle punkitude newyorkaise. David Byrne danse comme un pingouin en scandant des paroles étranges sur la vie de banlieue (en faisant semblant d'aimer ça-Ô sacrilège!) ou sur la soirée mouvementée d'un tueur (*Psycho Killer*). Cette chanson est d'ailleurs la première chanson écrite par Byrne, s'inspirant d'Alice Cooper mais jouant lui-même le rôle du tueur, contrairement à Cooper qui racontait l'histoire. On retrouve cette chanson sur le premier et magnifique album des Talking Heads, '77.

LA THÉORIE DE L'ÉVOLUTION

De 1977 à 1980, quatre disques des Talking Heads verront le jour, dont trois produits par Brian Eno, ex-Roxy Music, savant des sons et grand expérimentateur devant l'éternel. *More Songs About Buildings and Food* (1978), *Fear of Music* (1979) et *Remain in Light* (1980) forment une courbe ascendante vers l'africanisation des Talking Heads. David Byrne ira jusqu'au bout de l'expérience multi-ethnique sur un album en duo avec Brian Eno, *My Life in the Bush of Ghosts* (1981).

De *More Songs about Buildings and Food*, on retiendra l'appropriation des Talking Heads de *Take Me to the River*, pièce composée par Al Green, et *The Big Country* pour sa description presque clinique mais sympathique des États-Unis. Le son du groupe est encore très américain malgré une légère influence africaine au niveau du jeu du batteur Chris Frantz. *Fears of Music* est moitié-moitié: on y retrouve une pièce comme *Zimbra*, rock africanisé aux paroles inspirées



Talking Heads: David Byrne, Jerry Harrison, Tina Weymouth et Chris Frantz.

d'un vieux poème dada. (Robert Fripp y tient la guitare électrique; deux ans plus tard, on remarquera l'importance de cette participation lors de la reformation de King Crimson: l'influence est très présente sur *Thela Hun Ginjett*, entre autres.) On retiendra aussi de cet album *Life During Wartime*, un classique du groupe, une grande chanson.

1980 nous donne *Remain in Light*, le chef-d'oeuvre des Talking Heads et un des disques importants de cette décennie. Un monument du funk, une parfaite harmonie entre rythmes africains et instruments modernes. L'expérimentation rendue accessible, le rock à son summum de chaleur. Rien à jeter sur cet album. Le meilleur titre (et un excellent clip): *Once in a Lifetime*. Essentiel comme du beurre sur le pain.

COMMENT FAIRE DE LA MUSIQUE COMME UN NÈGRE EN SE FATIGANT

David Byrne est un blanc frustré. Il aurait bien aimé être noir pour bien danser,

utiliser les rythmes tribaux sans avoir l'impression de les exploiter, ne pas être obligé d'expliquer ce qu'il fait. À l'écoute de l'album double enregistré en public (*The Name of this Band is Talking Heads*), cette situation devient d'une clarté absolue. La version de *Take Me to the River* tient presque du gospel, les funks sont torrides, les pièces plus soul sentent la transpiration. Il faut voir le pantin désarticulé qu'est David Byrne sur scène pour saisir ce désir.

L'orientalisation de la musique de Byrne atteindra son paroxysme avec *My Life in the Bush of Ghosts* enregistré et composé en collaboration avec Brian Eno. Collage d'éléments hétéroclites (voix de muezzin, de pasteur américain, etc.) sur des musiques expérimentales. Fascinant. 1981 et 1982 seront des années de relâche pour le groupe, chacun des membres se livrant à divers projets solo. Tina Weymouth et Chris Frantz, en bon petit couple marié, ne se lâcheront pas pour former le Tom Tom Club, très *dance*. Jerry Harrison enregistre *The Red and the Black*, qui tend lui aussi vers l'africa-

nisation. David Byrne, le plus actif comme toujours, fait l'album avec Eno, une musique pour le ballet *Catherine Wheels* de Twyla Tharp, produit l'album *Mesopotamia des B-52's* et le sublime *Waiting des Fun Boy Three*.

1983 marque le retour des Talking Heads avec l'album *Speaking in Tongues* et leur premier succès de masse avec *Burning Down the House*, phrase que Byrne entendit pour la première fois lors d'un concert de P-Funk. 83 sera aussi l'année du seul passage à Montréal des Heads (au Stade Olympique, coincés entre Peter Tosh et Police). Concert mémorable, mais on aurait aimé voir le spectacle-concept au complet tel qu'immortalisé dans le film *Stop Making Sense*, réalisé par Jonathan Demme et dont sera tiré un second album enregistré en public du même titre que le film. Après *Stop Making Sense*, le film de concert ne sera plus jamais pareil. Un chef-d'oeuvre du genre.

BACK TO THE FUTURE

C'est avec *Little Creatures*, leur huitième album, que les Talking Heads connaissent véritablement le succès populaire américain. Avec cet album, le

groupe revient aux sources, à la musique américaine. On y entend même Byrne chanter une chanson country, *Creatures of Love!* Décevant à la première écoute, *Little Creatures* est pourtant un des albums les plus solides des Heads. Simplicité et rigueur sont de mise.

David Byrne ne pouvait évidemment se limiter à un album. Il écrit la musique pour une performance de Bob Wilson, *The Knee Plays*. Ce spectacle est présenté à NY et un disque magnifiquement cuivré sort sur la sérieuse étiquette ECM. Dans la même veine, Byrne écrit deux textes pour l'album *Songs From Liquid Days*, premier disque de chansons du minimaliste Philip Glass. Pendant ce temps, Jerry Harrison produit *The Blind Leading the Naked des Violent Femmes*.

Après avoir dirigé tous les (bons) clips de son groupe, David Byrne voit maintenant plus grand. Il a joué le personnage de M. Moya dans le prochain film de Jonathan Demme, le réalisateur de *Stop Making Sense*. L'épouse de Byrne est interprétée par Rosanna Arquette, découverte dans *Desperately Seeking Susan* avec vous-savez-qui.

Mais le grand projet de Byrne, c'est le film *True Stories* qu'il a écrit (en collaboration avec Beth Henley) et réalisé, pour lequel il a composé la musique et où il tient la vedette avec, entre autres, Tito Larriva des Cruzados. *True Stories*, c'est l'histoire d'un journaliste d'un hebdomadaire jaune (Byrne) qui se rend dans une petite ville du Texas pour y interroger ses habitants. À noter aussi la participation de Meredith Monk pour les chorégraphies. Un album de pièces instrumentales interprétées par les Talking Heads sera extrait du film. Un bel été en perspective. Si seulement les Talking Heads pouvaient revenir à Montréal... ■



DISQUES

PRINCE AND THE REVOLUTION PARADE PAISLEY PARK 92 53951



Le prince régent du pop persiste à parader avec ses airs de Little Richard défoncé à l'acide. Et il n'est pas prêt d'arrêter; car Prince ne mourra pas dans un accident de voiture, ni d'une overdose de crack. Prince est un homme d'affaire, pas un serin apeuré.

Chez Prince, l'excès est devenu une constante; et en somme, cette recherche acharnée de l'ambiguïté à tout prix commence à perdre quelque peu de ses connotations subversives. De plus, à force de vouloir toucher à tout, il arrive surtout à ne toucher à rien; vouloir changer de peau et de costumes trop souvent (Hendrix, Beatles, Bowie) lui évite d'une part les pièges qui forcent l'artiste à se répéter, mais l'empêche d'autre part de revêtir une quelconque personnalité. En cela, Prince n'a rien d'humain; et c'est ce qui lui permet de faire encore des disques et des concerts.

La nouvelle lubie de Prince est de devenir l'hybride de Stevie Wonder et de Sly Stone. La terre promise de Prince se trouverait-elle donc à Disneyland? Parade, annonce-t-on, est la bande sonore d'un film, intitulé *Under the Cherry Moon*. Et à vue de nez, comme ça, je crois qu'il faudra préférer la pluie mauve à la lune cerise. Et puis, tant qu'on y est, oublions donc Prince et achetons tous les disques de Curtis Mayfield et des Stylistics.

Car même si Prince arrive encore à flanquer la chair de poule aux femmes des députés de Washington, même s'il sait jouer sur plus de vingt instruments, même s'il nous a bien fait rire avec ses fantasmes beatlesques à la Magical Mystery Tour, il ne semble plus capable de nous faire croire à son univers romantique. Et vous? Vous arrivez encore à imaginer la pluie mauve, les colombes en larmes et la lune rouge comme une cerise? **C.B.**

MICHEL LEMIEUX LEMIEUX AUDIOGRAM VOM-1-3367

Il ne fait aucun doute dans l'esprit de tous et chacun que Michel Lemieux est un concepteur de spectacles très talentueux. Les spectateurs sortent de ses salles ravis, comblés, séduits. Autant par ce qu'ils voient que par ce qu'ils entendent. Un seul obstacle restait à franchir: le temps. Cette musique pouvait-elle tenir la route seule, sans support visuel? Le médium du disque pouvait-il réussir à Michel Lemieux, le magicien de notre industrie du



spectacle?

Il serait facile de dire qu'avec son équipe de musiciens, comprenant les deux meilleurs bassistes du Québec (Alain Caron et Mario Légaré), Don Alias au conga, Richard Beaudet aux saxophones, neuf personnes aux chœurs, Paul Picard aux percussions, Gilles Schetagne à la batterie, etc., avec des musiciens de ce calibre, donc, le pire des idiots réussirait son disque. Mais Lemieux est loin, très loin d'être un imbécile (d'ailleurs, est-ce que ces musiciens accepteraient de jouer avec un idiot...?). Lemieux joue les claviers, programme les séquenceurs, compose toutes les pièces et produit l'album avec l'aide de Simon Pressey. Et ça, un idiot ne le réussirait pas.

Oui, la musique de Michel Lemieux s'écoute bien sur disque. Oui, ses chansons sont bonnes. Oui, le son passe à travers un mur de briques: Michel Lemieux est un bonhomme en qui on peut avoir confiance. Malgré tout, je ne peux m'empêcher de signaler deux petites choses un peu boîteuses. Un, Lemieux a produit deux spectacles sur scène plein de musique et de chansons. Le matériel ne manque donc pas. Pourquoi alors mettre trois versions de *Romantic Complications*? Deux, j'aurais personnellement aimé que Lemieux ose plus, qu'il n'ait pas peur d'expérimenter. J'oublie parfois que même s'il existe sur scène depuis cinq ans, il n'en est qu'à son premier disque.

Voilà, maintenant consommez Michel Lemieux. Achetez son disque sans avoir peur, il ne mord pas. Il serait dommage que Lemieux perde sa foi en Montréal. Nous avons besoin d'un artiste comme lui. **L.S.**

JULIAN LENNON THE SECRET VALUE OF DAYDREAMING ATLANTIC 78 16401



JOHN LENNON
LIVE IN NEW YORK CITY
CAPITOL SV-12451

La disparition tragique de John Lennon a manifestement laissé un grand vide que son fils Julian ne saurait combler. Il aurait tort d'essayer, voilà pourquoi il se dédie à la chanson d'amour presque uniquement. Cependant, la balade plus engagée lui réussit tout à fait, avec le magnifique *Coward Till The End*, par exemple.

Son père l'aurait peut-être encouragé à mordre un peu plus, mais de son côté, s'il avait été assez grand pour participer au concert Live In New York City, il aurait pu y ajouter sa touche perfectionniste. Si on retrouve ici les classiques *Imagine* et *Give Peace A Chance*, on comprend vite pourquoi Lennon adresse à la foule un pince-sans-rire «Bienvenue à la réception». Mais son intensité sur scène s'entend, et présente plus qu'un intérêt historique, même si cet enregistrement remonte à 1972 au Madison Square Garden. Le charisme de Lennon n'a pas été exagéré par son ascension au ciel du rock. *We all shine on...* **F.J.**

DEPECHE MODE
BLACK CELEBRATION
SIRE 92 54291



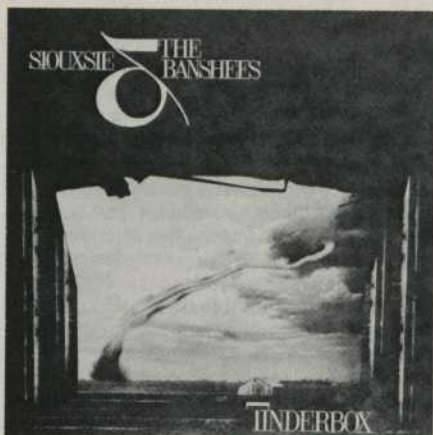
Black Celebration: cela ne promet pas de tendres moments. Plutôt lugubre comme avant-goût... mais quel album!

Depeche Mode réussit à se sortir du carcan de l'électro-pop en exploitant sa quincaillerie à fond. Son discours n'a rien de joyeux: il s'appuie surtout sur ce qui cloche dans le monde. Il s'inspire des grands titres de la presse où se côtoient les émeutes et la nouvelle robe de la Princesse Di...

Lugubre, mais combien accrocheur. Depeche Mode a survécu à la froideur de l'électronique, a su la dominer, la maîtriser, et son dernier disque témoigne d'une indéniable maturité. Plus encore, Black Celebration est le reflet d'une époque, celle où les émotions sont dissimulées derrière l'indifférence et le rationnel. **M.C.G.**

SHOXSIE AND THE BANSHEES
TINDERBOX
POLYDOR POLR 2011

Siouxsie Sioux est plus qu'une simple chanteuse. Pour beaucoup, et avec raison, elle res-



tera à jamais le symbole de l'artiste résistant aux scélérats de l'industrie du disque. Il lui fallut en effet plus de deux ans, de 1976 à 1978, pour succomber à la règle du jeu et enregistrer son premier quarante-cinq tours, *Hong Kong Garden*, et son premier album, *The Scream*.

Huit années et sept albums plus tard, la pythie du punk n'a rien changé à sa furie introvertie et à ses humeurs imprévisibles. La formation de son groupe est sensiblement la même — Severin à la basse et Budgie à la batterie — à cela près qu'elle s'agrémenta d'un nouveau guitariste, John Carruthers. Et ce dernier est sans doute une des causes de la renaissance des Banshees, qui les éloigne tant de leur microsillon précédent, *Hyaena*, et de sa médiocrité alarmante.

Car *Tinderbox* est un retour aux exercices de haute-voltage. Beau comme sa pochette (une tornade majestueuse vue de l'intérieur, à travers une fenêtre décharnée), le disque offre pourtant tous les lieux communs de la panoplie apocalyptique de Siouxsie. Le sable (*Cities in Dust*), la chaleur (*92 Degree*), le froid (*Cannons*) et la mort sont ici, tout comme sur *The Scream* et *Kaleidoscope*, les ingrédients-clés d'une recette de magie noire dont jamais personne ne percera le secret. Et c'est tant mieux ainsi: le mystère qui entoure les Banshees sera toujours une des qualités qui font leur charme. **C.B.**

SERGE GAINSBORG
LIVE
PHILIPS 82671 (Import)



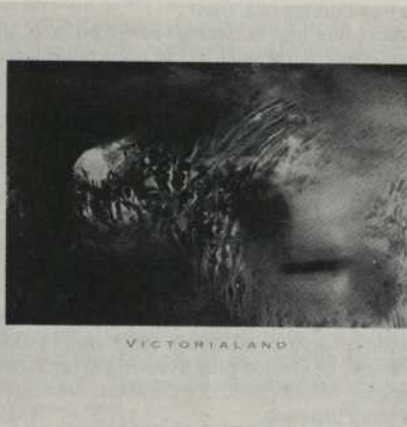
Tiens, si on causait du spectacle de ce bon vieux Serge au Casino de Paris, histoire de se réchauffer les pieds. Un double live pour ceux qui ne l'ont pas vu à la télé de Radio-Canada et qui n'ont rien manqué, et bien sûr pour ceux qui comme moi n'étaient pas en France l'autonne dernier.

L'événement de ce retour méritait bien ce double album. Ce héros de toutes les classes se montre rarement en spectacle — cette fois-ci peut-être était-ce pour la dernière fois?... La prise de son y est superbe de clarté et de profondeur, ce qui permet au feeling de Gainsbourg de passer la rampe sur toute la ligne: l'harmonie est parfaite entre lui et la petite bande de musiciens américains super-professionnels.

Des sensations bluesy, funky, douces, humoristiques, parfois aigres, passent à travers des chansons comme *Love on the Beat*, *Mickey Maousse*, *La javanaise*, *Nazi Rock*, *Sorry Angel*, *Harley David Son of a Bitch* et toutes les autres... Serge Gainsbourg ne chante pas, il marmonne en mesure et c'est la seule réserve que j'ai, car c'est un peu agaçant.

Le pire, en plus — et si j'vous le dis, c'est que cela est vrai —, il excelle dans le genre. Un disque qui appartient à la race des albums indispensables et pour l'histoire. Son histoire: géniale d'originalité. La nostalgie, camarade... **G.L.**

COCTEAU TWINS
VICTORIALAND
VERTIGO VOG 1-3364



À une époque où trop de groupes se préoccupent presque exclusivement de forme et de style, les Cocteau Twins décident délibérément de faire un pas en arrière. Et puisqu'un grand ménage ne se fait jamais sans bouleversements, ils se sont débarrassés de leur appareil rythmique, et par la même occasion de leur précieux bassiste, Simon Raymonde.

Si à cause de cela, il y en avait qui questionnaient la validité de leur nouvel album, que le doute se dissipe aussitôt: *Victorialand* est assurément le plus raffiné des quatre disques des Twins. Il est aussi le plus diaphane et le plus aérien.

L'absence des percussions, plutôt le refus de la répétition, marque en fait une évolution normale dans leur quête de la perfection. Le son est naturel, quasi-religieux. La voix surréelle d'Elizabeth Frazer et les guitares fragiles de Robin Guthrie évoquent de plus en plus un monde invisible, loin des villes, qui s'ouvrirait sur les grands jardins anglais ou les paysages langoureux d'Italie.

Tout comme l'indiquent les titres (*Whales Tales*, *Fluffy Tufts* ou *How to Bring a Blush to the Snow*), les chansons expriment une sensation de pureté que seule peut-être Virginia Astley a déjà réussi à approcher. Sur *Victorialand*, tout est lumière et espace. Doucement, la marée monte et baigne nos rêves dans un océan de calme et de beauté. **C.B.**

JOE JACKSON

BIG WORLD
A&M SP 6021

GRAND MONDE
大世界 Σ ΚΟΣΜΟΣ

ИП БОЛЬ
OMH



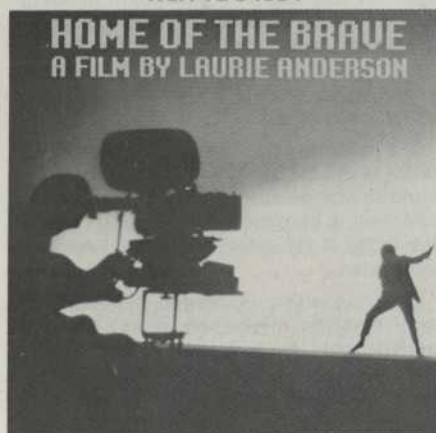
Joe Jackson ne fait rien comme les autres. Big World est un album enregistré en public mais on n'entend pas les applaudissements. Trop de chansons pour un album simple, pas assez pour un double, on se retrouve avec trois faces de chansons, de bonnes chansons. De très bonnes chansons.

Alors que tout le monde revient au jazz, lui s'en détache dans la forme pour revenir au rock. Mais cinq ans de jazz ne peuvent que laisser des marques. On les retrouve dans certains arrangements, dans la manière très particulière qu'a Jackson de jouer du piano, dans les accords de guitares, etc.

Comme son titre l'indique, Big World a des préoccupations très internationalistes. Le titre est inscrit en 27 langues sur la pochette et les paroles sont traduites en italien, espagnol, allemand, japonais et français. Joe Jackson nous sert ici son meilleur disque depuis le mémorable Night and Day en 1982. Incontestablement, et encore plus avec Big World, Joe Jackson est un grand compositeur. À écouter de toute urgence. **L.S.**

LAURIE ANDERSON

HOME OF THE BRAVE
WEA 92 54001



Voilà, je n'y peux rien, c'est probablement viscéral, comme le genre de musique que j'aurais toujours voulu entendre... et vlan! elle arrive au bon moment. Je suis un fan de Laurie Anderson. J'adore la façon dont elle se tient sur le mur qui sépare la mass-musique de la musique (dite) expérimentale. Elle penche parfois vers la gauche ou encore vers la droite, mais en prenant grand soin de ne jamais se mettre les pieds dans le même panier.

J'adore sa façon de chanter-parler, souvent

filtrée électroniquement. Laurie Anderson se nourrit de (micro) chips. J'adore sa simplicité tellement complexe. J'adore son américanitude tellement internationale. J'adore son rictus moqueur, comme si tous les symptômes du monde trouvaient grâce en s'incrétant dans ses fossettes.

Home of the Brave est la bande sonore (malheureusement incomplète) d'un spectacle sur scène fait expressément pour être filmé par Laurie Anderson. Elle comprend six nouvelles pièces sur huit, dont deux reprises: *Sharkey's Night* (de Mister Heartbreak) et *Language is a Virus* (de United States Live). Home of the Brave chatouille les pieds du génie. **L.S.**

CULTURE CLUB

FROM LUXURY TO HEARTACHE
VIRGIN VL 2374

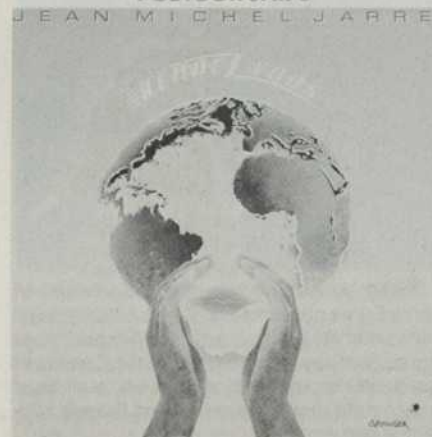


Si vous aimez Culture Club, ne lisez pas la suite. Achetez leur disque, et n'en parlons plus, vous ne serez pas déçus. Boy George a changé de coupe de cheveux, mais il maîtrise toujours l'art discutable de la chansonnette insidieuse. Bien sûr, il vaut mieux l'entendre chanter *God Thank You Woman* que d'être sourd, mais s'il fallait l'écouter souvent jouer les amoureux transis, la deuxième proposition garantirait mieux la défense de la santé mentale.

Ce disque dangereusement bien ficelé constitue un nouveau chapitre dans la série «Comment on abrute nos enfants.» La première plage contient la phrase la plus sincère de ce bouquet de fleurs du mâle: «I never wanted to be a man»... Il y a des chansons très réussies (*I Pray, Reasons*), mais la plupart reviennent des scies à la troisième écoute. **F.J.**

JEAN-MICHEL JARRE

RENDEZ-VOUS
POLYDOR JAR 6



Pourquoi? Mais pourquoi donc a-t-il fait un tel disque? Son dernier, Zoolook, partait dans une aventure de sons qui nous faisait passer de bons moments à chaque écoute. Mais ce dernier, rien. Embarras du chroniqueur et confusion. Jean-Michel Jarre ferait-il dans la musak? Qui veut avaler de la bouillie synthétique?

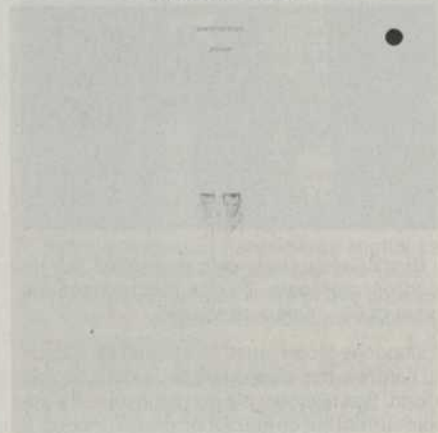
J'ai bien l'impression qu'avant même d'exister, ce disque était déjà foutu. Jarre nous refait Oxygène et Equinoxe les deux dans un, mais avec les rejets de bandes dont il ne s'était pas servi. Il n'est pas si facile de faire de la musique dépouillée, essentielle, un événement à chaque fois... Et c'est ce qui n'arrive pas dans ce disque. Car la subtilité des couleurs est à peine saisissable, la recherche des textures est trop diluée.

Dans ce Rendez-vous, Jarre joue au mage de l'électronique; il sacrifie toute la substance de ce disque au monstre dévorant de la technique/technicité instrumentale, aux sangsues de la mode et au micro-milieu ghetto de l'intellectualisme musical de l'inaudible. Formellement, cela se présente comme six variations autour d'un thème central aux mélodies qui stagnent.

Qui revout de la purée? Je veux dire, qui revout de la musique électronique bien fumante comme en faisait Jarre en son temps... Mais ne vous attendez pas de vraies pommes de terre, ça ne se fait plus comme ça depuis qu'on a inventé les sachets tout prêts... Certes, c'est du réchauffé, m'enfin, vous adoptez le régime qui vous sied. Bouquet de synthétiseurs et bonbons miel. À vitesse similia new et pas trop wave. **G.L.**

PET SHOP BOYS

PLEASE
EMI PW-17193



Tiens, tiens, les Pet Shop Boys nous envoient des bouffées de 1981-82... À petites doses, juste comme ça. Les souvenirs viennent vite avec ces charmants garçons: on se rappelle ces heures passées sur le plancher de danse à s'essouffler...

Les Pet Shop Boys sont la dernière rage des deux côtés de l'Atlantique: leur *West End Girls* et *Love Comes Quickly* en emballent plusieurs. Et l'album, Please? Propre, propre, propre... Avec un rien de prétention.

Les chansons sont bien orchestrées, la réalisation accomplie avec justesse par Stephen Hague (OMD). Mais le tout est un peu froid; peut-être est-ce parce que les Boys chantent avec parcimonie et quand ils le font, c'est sans grande passion. On s'ennuie un peu. Bref, les Pet Shop Boys sont à recommander pour les exercices aérobiques mais à éviter pour l'écoute de salon. **M.C.G.**

HUMPE HUMPE

HUMPE HUMPE

WEA 24 06351



Encore une surprise venue d'Europe: les sœurs Inga et Anete Humpe sont Allemandes, ce premier album nous permet d'apprécier leurs multiples talents à travers dix chansons variées et dynamiques.

Leur son est très moderne et en même temps unique: la basse travaille beaucoup dans le subsonique, et le rythme qu'elle imprime à l'ensemble des pièces fait sans doute figurer «Humpe Humpe» comme un titre de disque — et un nom de groupe — prédestiné. Les arrangements vocaux sont inventifs, l'utilisation du contrepoint leur permettant de se détacher de la masse synthétique à laquelle le dance music nous a tellement habitués. Le timbre de la batterie est quant à lui très altéré par la quincaillerie d'usage, la guitare et le synclavier s'occupant des sonorités restantes.

Ces Walkyries électroniques sont en fait des artistes conceptuelles, ce qui donne à leur 33 t un cachet tout à fait international: outre le matériel obligatoire en anglais, on y retrouve — noblesse oblige — une chanson en allemand, une en espagnol et même une en japonais!

Humpe Humpe est le genre de disque qui s'écoute avec autant d'aisance qu'il se danse, situation plutôt rare de nos jours, qui ne peut être atteinte que grâce à la combinaison du talent, du sens des affaires, du style et de l'originalité.

L.L.

STAN RIDGWAY

THE BIG HEAT

IRS-5637



Revoici l'ancien chanteur de Wall of Voodoo, groupe important de Los Angeles dont il était de toute évidence l'âme, surtout si on se fie au dernier album que viennent de sortir les rescapés de la formation. Ce premier album

en solo marque le grand début de Stan Ridgway, celui d'un créateur important. Le résultat est surprenant et instaure d'emblée un son original, complet, emballé dans un écrin de musique folk, blues, country, jazzy — toutes des musiques qui étaient enfouies auparavant sous le paravent électronique de Wall of Voodoo.

Ce premier disque de neuf chansons fourmille d'images, de visions à l'américaine: nouvelles noires, contes fantastiques et paraboles tordues. Les morceaux de Ridgway ne dérapent jamais dans la chanson à texte; il est davantage influencé par le cinéma et a tendance à concevoir ses chansons comme des films avec, pour acteurs, des paumés, des laissés pour-compte, des foutus, des pauvres gars coincés dans de misérables existences, bref des losers.

Stan Ridgway signe tous les textes, toute la musique. Il joue de presque tous les instruments, toutes les ambiances sont d'une cohérence rare: harmonica strident et percussions rudes par-ci, une guitare mélancolique par-là, boîtes à rythme et claviers duveteux ailleurs, xylophone synthétique quelque part, guitare western, banjo par endroits, bref, un vrai tour de passe. Ce disque devra faire un tabac car ses chansons collent aux tympans comme un chewing-gum. Stan Ridgway sait où il va; il ne compte que sur lui-même, comme dans un film de cow-boy...

G.L.

39 STEPS

39 STEPS

LINE RECORDS L 222



Dans le film *Hannah and her Sisters*, le personnage joué par Woody Allen se trouve coincé devant les amplis tonitrueux du groupe punk 39 Steps, venu de Montréal. Son commentaire: «My ears are having a meltdown.» Malgré cette opinion réservée, l'apparition du groupe dans le film et sa participation à la bande sonore contribuent maintenant au développement de sa carrière. Le disque est un mini-album comprenant cinq chansons, notamment *Slip Into the Crowd*, entendue dans le film.

Le contenu agressif des paroles et le tranchant métallique de l'accompagnement n'en faciliteront pas la radio-diffusion AM, mais à partir du public new-yorkais, le groupe peut rejoindre un marché underground assez vaste. Enregistré rapidement, ce disque démontre qu'avec du matériel solide et original, une réalisation simple mais efficace, on peut offrir un produit valable à la fois par son intégrité et ses possibilités commerciales (Contact: Line Records, C.P. 457, Place du Parc, Montréal, H2W 2N9).

F.J.

A FLOCK OF SEAGULLS

DREAM COME TRUE

JIVE JV 90738



Décidément, «Flock Off!» est incroyable. Bon an mal an — et les mauvaises années sont nettement plus nombreuses que les bonnes —, ces faiseurs de hits sucrés arrivent toujours à accoucher d'une galette de vinyle à temps pour éviter de se faire oublier.

Petit problème: depuis la sortie de *Listen* (1983), les Gulls sont devenus la risée de tout le monde, n'ayant jamais pu reproduire les éléments qui avaient donné tant de charme à leur premier 33 tours. N'empêche que les tubes se sont succédés sans trop de problèmes et que les Gulls conservent leur public, même si celui-ci semble rajeunir à vue d'oeil.

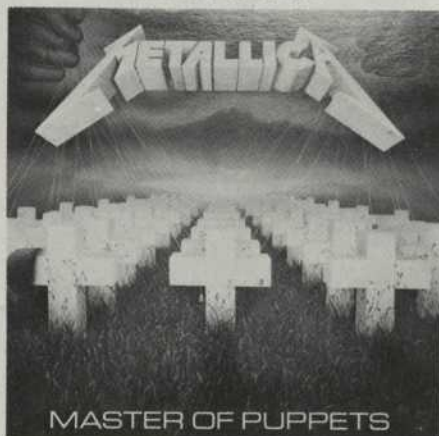
Dream Come True est leur quatrième micro-sillon et annonce un changement: le guitariste Paul Reynolds a quitté le groupe. Le trio restant s'est empressé de composer un amalgame de chansons pop si lourdes que la pâte ne lève jamais. Inerte, banal, Dream Come True sort de l'usine pour la consommation de masse. La radio sera bien suffisante pour nous le faire entendre.

M.C.G.

METALLICA

MASTER OF PUPPETS

ELEKTRA 96 04391



Metallica est un groupe de heavy metal, certes. Mais un groupe de heavy metal à part. Car même s'il est né à Los Angeles, le groupe fut fondé sous les auspices de Lars Ulrich, un Danois dont la ferveur a fait oublier à plusieurs que la nature d'un batteur est de rester à l'arrière, au profit de ces grands égocentriques que sont les guitaristes et les chanteurs de rock en général, et de hard en particulier.

En 1981, la première vague de heavy metal qui déferle sur l'Europe déclenche chez Ulrich

une passion pour le hard européen, mais aussi une haine sans limite pour les clones de Kiss et de Van Halen. Le manque de travail forcera Metallica à s'exiler au Danemark, où il enregistre Ride The Lightning. Sans exagérer, on peut affirmer que le groupe fut l'un des premiers à jeter les bases d'un style fait de vitesse et de puissance supersonique. Au contraire de Venom par exemple, Metallica a su éviter les pièges de la monotonie.

Depuis Ride, en passant par Kill'em All, jusqu'à Master of Puppets, il a évolué dans le bon sens, vers un équilibre entre le speed, le son dur et de véritables mélodies. Parce qu'il réussit à allier une spontanéité toute américaine et un perfectionnisme à l'européenne, la pacotille et la subtilité, Metallica figure probablement comme le groupe le moins ridicule du courant de hard californien qui fait fureur depuis 1984.

C.B.

PHILIP GLASS SONGS FROM LIQUID DAYS

CBS FM 39564



Maître de la musique répétitive, Philip Glass se lance dans la chanson. Il compose les musiques, Paul Simon, Suzanne Vega, Laurie Anderson et David Byrne écrivent les textes, The Roches, Bernard Fowler, Linda Ronstadt, Janice Pendarvis et Douglas Perry chantent. Ce qui pourrait n'être qu'un nauséabond ragout d'égos obèses est en fait un tout très solide, uni par une seule sauce, celle de Philip Glass.

La plus belle pièce du disque, *Changing Opinion*, est écrite par Paul Simon et interprétée par Fowler. Il est temps que l'on réhabilite l'important compositeur qu'est Simon: il signe pour Glass un de ses meilleurs textes portant sur le bruit blanc généré par le courant électrique.

Ce poème (car il s'agit bel et bien de poésie) est construit de la même manière que Glass cise les notes: comme un mantra, sans jamais être ennuyeux, car malgré le sérieux de la chose, la passion est présente, envahissante. Un seul reproche cependant à ce superbe *Songs from Liquid Days*: pourquoi ne pas avoir laissé chanter les auteurs? Question de perfection, probablement...

L.S.

AMERICAN GIRLS AMERICAN GIRLS

IRS-5702

Si l'allure de la pochette a la moindre influence sur les chiffres de vente d'un disque, ces jeunes filles américaines ne devraient avoir aucun mal à récolter suffisamment de blé pour pouvoir composer et produire un autre album. Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit — Okay, elles ne sont vraiment pas mal foutues, mais ce n'est pas tout, loin de là: Brie Ho-



ward et Hilary Shepard, les deux chanteuses aux allures de mannequin, savent chanter, une fois n'est pas coutume.

À la guitare, DB Tressler a juste ce qu'il faut d'agressivité dans son jeu pour nous rappeler une xième fois que le rock'n'roll n'est plus uniquement l'apanage des mâles grimaçants. Au niveau de la production, ce 33 est l'exemple du bon travail d'un ingénieur du son, compte tenu des moyens limités avec lesquels il a été enregistré (on ne s'est servi que de huit maigres pistes!).

Le contenu musical est assez commercial, mais déborde d'énergie à revendre. Ces «girls» m'ont l'air de femmes déterminées, pas de poupées manipulées comme c'est souvent le cas dans l'industrie du disque. Donnons-leur une chance de continuer.

L.L.

WAX MAGNETIC HEAVEN

RCA AFL 1-9546



Vous êtes bon musicien, vous avez déjà eu du succès, vous rencontrez un autre artiste dans le même cas que vous. Ensemble, vous combinez les recettes musicales que vous connaissez depuis toujours avec les sonorités du moment, et ce dans le but avoué de produire des «tubes» (mot apparemment inventé par Boris Vian pour caractériser le côté creux de cette musique).

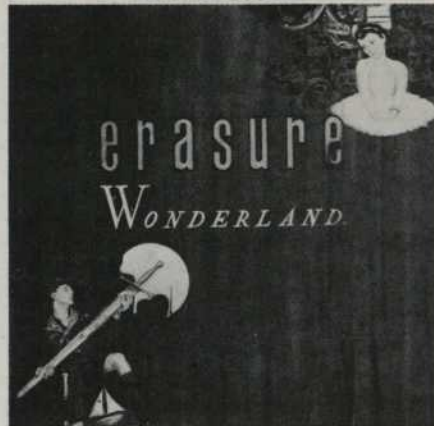
Wax est un disque — et un groupe — dont les mélodies ont déjà été entendues trois millions de fois, où l'on attend la note, le refrain qui va nous surprendre... en vain. La production est très propre, pas tellement originale, du travail honnête qui sonne «gros».

Mais l'ensemble sent le réchauffé, style «chirurgie plastique» musicale. Si au moins leurs voix avaient un timbre original, mais non, les chansons s'enchaînent sans espoir et on n'y fait bientôt plus attention.

L.L.

ERASURE WONDERLAND

SIRE 92 53541



Depeche Mode, Yazoo, Yaz, The Assembly, Erasure. Derrière tout ça: Vince Clarke. Un musicien qui fait son petit bonhomme de chemin sans trop se soucier du business et qui, en plus, a la chance d'être fort respecté.

Son dernier projet, Erasure, est léger, léger. Parfait pour la saison estivale. Wonderland se laisse aussi bien écouter dehors, au soleil, qu'à l'intérieur, dans les clubs, pour danser. Un vrai passe-partout tout à fait charmant.

Clarke a définitivement le sens de la mélodie. On se prend à fredonner, la musique nous trotte dans la tête longtemps après. On a même l'impression que cette fois, Clarke a opté pour un brin de naïveté.

Wonderland est un album simple, bien fait, pas prétentieux du tout. Pour une pause-légèreté bien méritée...

M.C.G.

RUEFLEX FLOWERS FOR ALL OCCASIONS

MCA MCA-5733



À défaut d'écouter très attentivement les paroles, l'intérêt des chansons de Ruefex se limite à l'énergie juvénile qui s'en dégage. Le contenu hautement politique permet de ne pas rocker idiot, la situation irlandaise a certes de quoi nourrir un protest rock vigoureux. Mais en musique, ce n'est pas l'intention qui compte. C'est la sensation, l'intention transmise. Les textes incisifs et bien construits se perdent dans la banalité des arrangements et l'anémie du mix. On dirait que la prise de son a été effectuée de loin, un peu comme on désamorçait les bombes, serait-ce l'effet recherché? Dommage, on aimerait être touché de plein fouet par cette sincérité rebelle qui pousse comme le chardon dans les décombres des villes d'Irlande du Nord.

F.J.

TEAC

UN MENU DE GOURMET POUR VOS YEUX & VOS OREILLES



TEAC

FABRIQUÉ AU JAPON PAR FANATICS

Distribué par:
TEAC Canada Ltée,
3610, Nashua Drive, Unit 1&2
Mississauga, Ont. L4V 1L2
(416) 673-3303 Télex 06-968726

CJMF 93

Y'A DU FRANÇAIS DANS L'AIR

PAR JEAN BROUILLARD

En 1986, CJMF (93,3 à Québec) a retrouvé une position qui lui est familière dans le tableau des cotes d'écoute FM: la première. Cette jeune station radiophonique a su démontrer son dynamisme et sa détermination qui en font aujourd'hui une entreprise solide et respectée.

Ce qui pourrait sembler paradoxal aux yeux de certains est en réalité l'une des clés de son succès: c'est en mettant l'accent sur la musique francophone que CJMF a pu atteindre le sommet des palmarès. On peut toutefois s'interroger: cette bonne volonté sera-t-elle en mesure de faire triompher la chanson francophone dans l'impitoyable arène mercantile du show-business?

Québec Rock: Comment se porte la chanson francophone au Québec?

Claude Thibodeau*: La chanson francophone comme forme d'expression va certainement bien, parce que le public francophone en demande et en redemande. Mais l'industrie de la chanson francophone, comme l'industrie du show-business et du spectacle québécois, traverse une crise. Avec l'ère du vidéo, la pénétration de la culture anglophone s'est accentuée incroyablement au détriment de l'autre.

Q.R.: Pourquoi ne réagit-on pas?

C.T.: Mais l'industrie réagit! Le problème, s'il semble simple, est très complexe car c'est un problème économique. La possibilité de récupérer son investissement quand on fait du disque, du spectacle et même du cinéma au Québec est malheureusement presque inexistante. Il n'y a pas assez de monde! Le marché du Québec est trop petit pour atteindre des standards de qualité comparable à ceux des Américains et des Européens.

Q.R.: CJMF aurait-elle trouvé des solutions miraculeuses?

C.T.: Nous faisons de gros efforts pour favoriser le développement de la chanson francophone. À grands frais, par exemple, nous importons des produits européens tout aussi compétitifs et performants que ceux des artistes anglophones, et ces disques tournent régulièrement chez nous. FM 93 a fait un énorme succès avec une chanson d'un Français qui s'appelle Paul Personne: *Barjoland*.

Q.R.: Les démarches doivent être hardieuses, comment faire pour viser juste?

C.T.: Nous avons évidemment en Europe un démarcheur très efficace qui con-

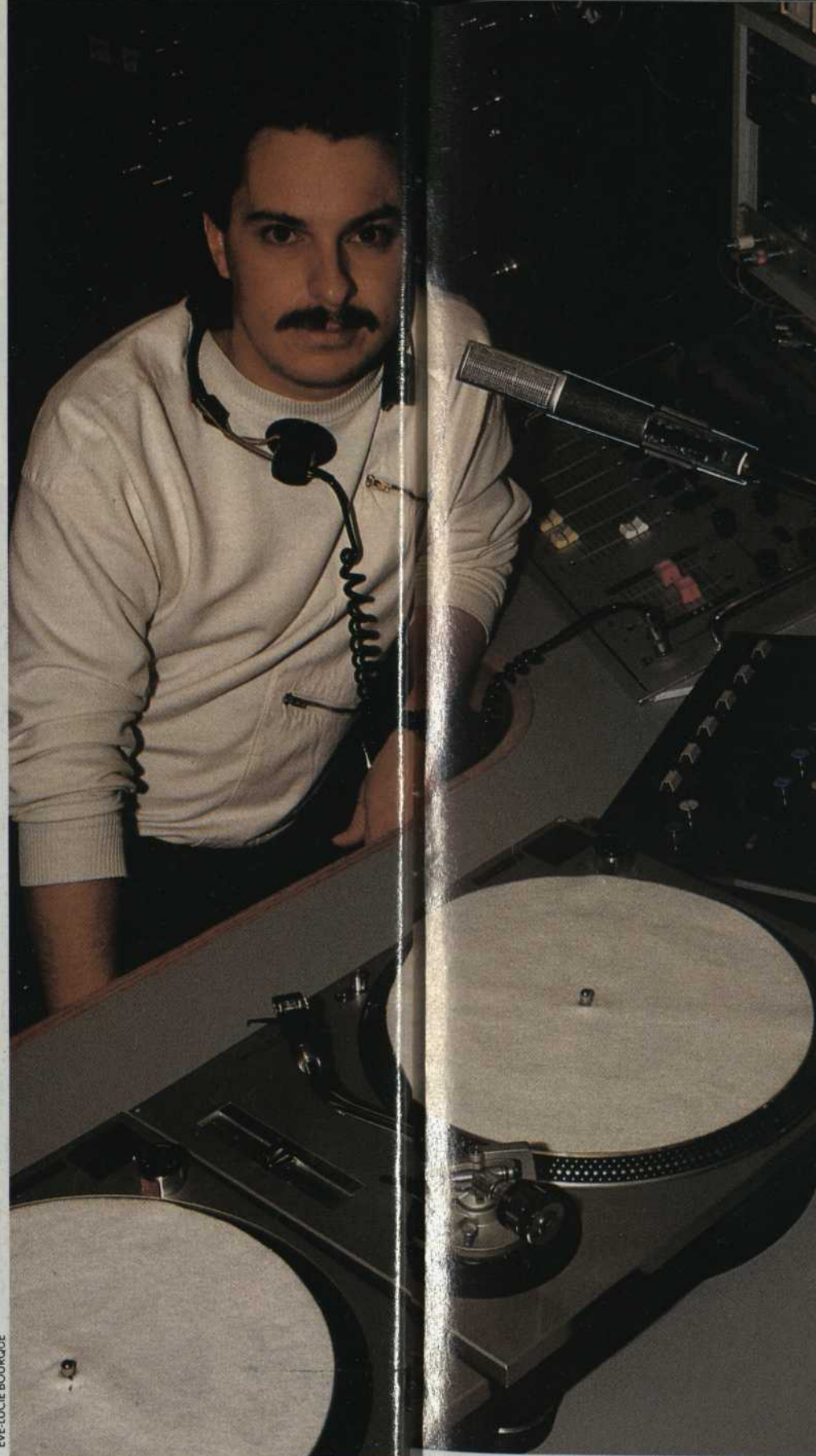
naît bien le son de CJMF. Tous les mois, après plusieurs heures d'écoute et un triage en règle, il nous fait parvenir une trentaine de disques que nous écoutons à notre tour. Certains sont mis de côté et d'autres deviennent, en exclusivité, de grands succès. Nous croyons donc de cette manière favoriser l'essor de la chanson francophone en allant carrément à ses devants.

Q.R.: Vous ne devez pourtant pas être les seuls à utiliser cette méthode de dépistage?

C.t.: À notre sens, une seule autre station, CFGL à Montréal, fait comme nous de l'importation à haut volume. Cependant, très peu de chansons sélectionnées par nous tournent à CFGL et vice-versa. Nous n'avons pas le même public.

Q.R.: CJMF a produit récemment un disque. Ça coûte cher?

C.T.: Très cher! 25 000\$. Considérant que l'un des graves problèmes en radio est le manque de nouveaux visages d'ici, nous avons décidé d'investir dans la production d'un album qui compte 10 chansons, cinq en français, cinq en anglais. Notre initiative des dernières années de donner la chance à des groupes locaux de se produire avec le concours Ville de nuit au Café-Campus de Québec était très louable. Au même titre d'ailleurs que celle de CKOI avec l'Empire des futures stars à Montréal. Mais prenez l'exemple du groupe Boycut qui a fini deuxième de ce dernier concours. Le soir de la victoire, c'était l'euphorie. Mais le lendemain matin, pffuit! Plus rien. Nous avons alors décidé de produire l'une de leurs excellentes chansons sur cet album. Pour nous, enfin, de nouveaux visages et pour Boycut, peut-être un jour, la gloire.



EVE-LUCIE BOURQUE

Luc Thibodeau, Directeur de la Programmation de CJMF-FM.

Q.R.: Qui a choisi les chansons?

C.T.: Un comité d'audition comprenant des gens du show-business de Québec, des journalistes et des employés du FM 93 avait la tâche de sélectionner parmi de

très nombreux *demos*. À notre offre, la réponse des musiciens amateurs — puisque tous devaient être amateurs — fut sensationnelle.

Q.R.: La production coûte cher, mais

que se passerait-il si vous réalisiez des profits?

C.T.: Dans le cas où nous ferions des profits avec ce disque, l'argent serait réinvesti dans un fond qui servirait à accroître la qualité technique et de production du prochain album prévu pour Noël 1986.

Q.R.: CJMF a également produit des spectacles d'humoristes amateur...

C.T.: Les *lundis de l'après-onze* ont connu un très gros succès. Nous avons fourni une scène, de l'équipement technique et un support financier qui ont permis la tenue d'une série de spectacles d'humour présentés par des amateurs. De ce concours ont émergé plusieurs comiques dont un groupe qui fera sans doute parler de lui très bientôt: Les bibittes à patate.

Q.R.: Y aurait-il d'autres moyens d'aider le développement de la musique francophone?

C.T.: CJMF a un autre projet de disque, celui-là avec l'ensemble des radiodiffuseurs FM, les plus gros consommateurs de musique. Ce qu'on veut produire est une sorte de gigantesque album K-Tel qui sortirait deux fois par année avec 12 chansons de chaque côté.

Q.R.: Uniquement de nouveaux visages?

C.T.: Oui, 24 nouveaux visages par disque. Nous avons toujours très hâte d'entendre le nouveau produit de Daniel Lavoie, Martine St-Clair ou Robert Charlebois, mais le plus gros problème, je le répète, c'est le manque de moyens de la relève. L'industrie internationale de la musique a la grande qualité, surtout chez les anglophones, de se renouveler sans cesse. D'accord, Springsteen, Bowie et les Stones sont là depuis longtemps. Mais le mois dernier, on découvrirait A-ha, Platinum Blonde et Corey Hart; le mois d'avant émergeraient Bryan Adams, Prince et Tears for Fears. Les auditeurs veulent du nouveau. On dit qu'avec le mot «New» sur une boîte de savon, elle se vend mieux, alors...

Q.R.: Combien d'argent CJMF a-t-elle dépensé en 1985 pour «aider le développement de la chanson et de la culture francophone»?

C.T.: Beaucoup d'argent! Plus de 31 000\$.

Q.R.: Tout le monde parle maintenant du Zoo du 93. Vous élevez des animaux ou quoi?

C.T.: (Rires). *Le zoo du 93* est une formule d'émission matinale basée sur l'humour et ce, à l'intérieur d'un format majoritairement musical. De l'information et des sports, mais que nous ne prenons pas au sérieux. Ça va assez mal dans le monde comme ça! Alors on rit de tout et de tous, même dans l'information, ce qui nous attire parfois des critiques constructives tout à fait... complices. Pas d'imitations de personnalités en tout cas, mais de l'humour à sketches un peu comme le

faisaient *Les joyeux troubadours* et *Chez Miville* à l'époque.

Q.R.: Si les auteurs n'étaient pas si mal payés, plusieurs seraient tentés d'écrire davantage et nous aurions plus de produits francophones, non?

C.T.: Sans aucun doute. Cette loi (sur les droits d'auteurs) apporte beaucoup moins de redevances qu'elle le devrait aux créateurs. Du reste, différents plans sont à l'étude par le gouvernement, et le plus génial serait de procéder à une seconde levée de droits sur la diffusion à la radio et à la télévision. Il y aurait une première levée pour les droits d'auteurs et une deuxième qui serait distribuée à ceux qui exécutent sur l'oeuvre: musiciens, choristes, etc. Cependant, il y a un problème et il est de taille: cette loi, étant fédérale, régit tout le Canada. Et, comme le Canada est anglophone à 80%, la musique anglophone prédomine sur les ondes. Alors si on veut payer Daniel Lavoie et ses musiciens, il faut le faire pour Rod Stewart et les siens, Elton John et les siens...

Q.R.: La solution alors?

C.T.: L'informatique! La règle d'ordre doit être *Pay as You Use*. Payez ce que vous utilisez. Toutes les stations de radio sont maintenant équipées en informatique. Il serait facile, quotidiennement, de faire un rapport précis, de donner le nombre de chansons jouées sur les ondes, rapport envoyé à la CAPAC qui compilerait les données sur ordinateur et publierait hebdomadairement les résultats. Une levée de fonds, générée chaque semaine ou chaque mois dans les stations de radios, serait distribuée sur le champ aux auteurs. On serait bien loin de l'époque où, deux fois par année, les animateurs radiophoniques devaient remplir à la main une feuille avec les titres de chansons jouées pendant les dernières 24 heures. C'était une grosse farce! Tout le monde *ploguait* son copain de telle ou telle maison de disques...

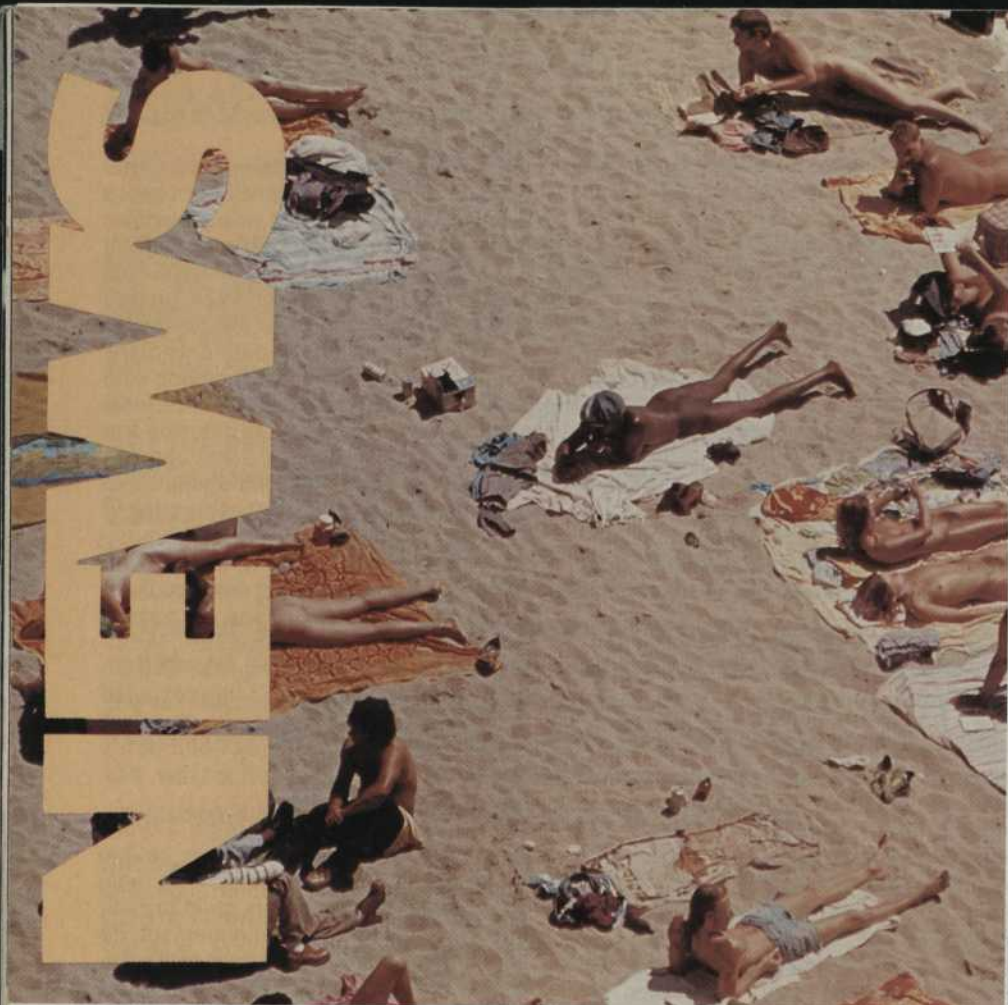
Q.R.: Crois-tu que ce système par ordinateur sera un jour envisagé?

C.T.: Il est présentement très sérieusement envisagé! Mais il y a un problème: si on informatise à ce point, plusieurs emplois tomberont, résultat de l'informatisation. C'est une question de choix.

Q.R.: Aurais-tu un message pour M. Marcel Masse?

C.T.: Et comment! Je suis très enthousiasmé de voir enfin arriver un ministre à ce poste avec de véritables préoccupations culturelles. Je crois que c'est probablement sous son règne que ça va passer ou casser. Mais je suis sûr qu'il va tirer profit de toute la technologie pour trouver un système qui soit un activateur. Écoutez votre raison, monsieur Masse, mais écoutez aussi votre coeur et donnez plus de chances à la relève et aux nouveaux talents. ■

* Claude Thibodeau est Directeur de la programmation de CJMF 93



Black's Beach: toutes les peausitions y sont permises

■ Une nouvelle étude américaine conclut que les adolescents troquent le cinéma pour la vidéo. Ainsi, alors que les entrées au cinéma diminuaient de 20% au cours des douze derniers mois, les locations de cassettes vidéo triplaient. La consommation de pop corn dans tout ça? Et les caresses à la réglisse, elles?

■ Numéro un au palmarès des polémiques vidéo: l'assiette satellite. Depuis quelques semaines, ici comme ailleurs, les propriétaires de «dishes» captent de moins en moins de canaux suite au brouillage intensif des ondes par les cablodiffuseurs américains. Les ventes ont chuté — paraît-il — de 40% à 65%. Faudra laver la vaisselle un de ces jours.

■ Votre Beetle vous fout le cafard? Rooster Video à la rescousse. Cet été, sortez les outils, la graisse et votre scope. Trois cassettes arrange-tout pour retaper votre vieille Volkswagen: **How To Rebuild Your VW Engine**, **How To Hot Your VW Engine** et **How To Rebuild An IRS Or Swing Axle VW Transmission**. Toutes disponibles, par la poste, au 2701 Pico Blvd., Santa Monica, CA, 90405. Vroouummm!

■ Les poitrines de San Diego, les toisons de sa banlieue et les quéquettes bien bronzées ont toutes rendez-vous à Black's Beach, une des «nudes beaches» les plus réputées de Californie. Vérifiez de visu tout ce beau monde dans leur plus simple élément. Comment? Par la magie de la vidéo indiscreète. La caméra de T. Page a tout capté et pour 42\$US vous en aurez plein la vue. Écrivez au 2008 Deerpark, #348, Fullerton, CA, 92631.⁽¹⁾

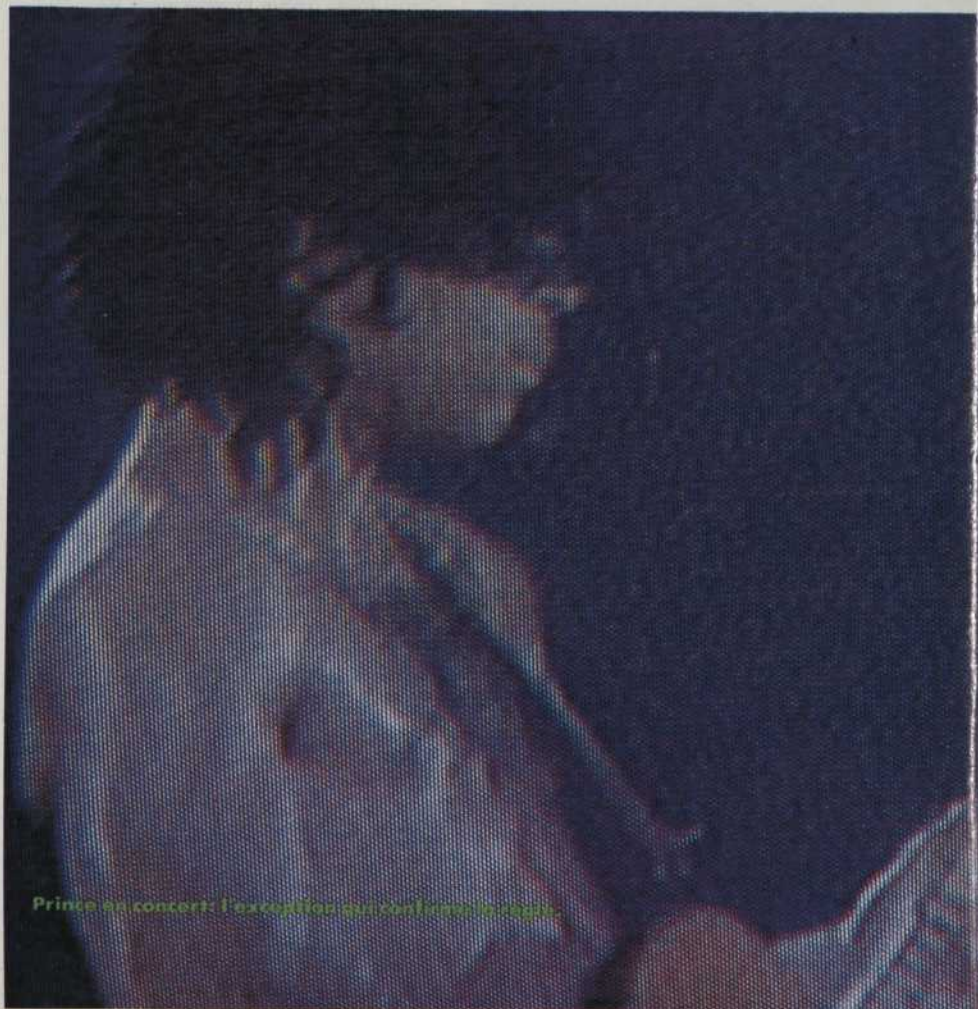
PONOPRESSE

PAR ALAIN DENIS ET
LANCELOT L'ÉPICIER

■ La vidéo déçoit. Aux États-Unis, David Altschul, vice-président exécutif chez Warner Brothers, est quasi-catégorique: «À l'exception du succès exceptionnel de Michael Jackson, de son clip longue durée **Thriller** et de ceux de Prince et de Madonna en concert, la majorité des titres en vidéomusique atteignent rarement plus de 15 000 copies vendues, parfois 35 000.» Quoi faire? Altschul répond: «Vendre la vidéomusique à ceux qui la consomment vraiment: les kids qui se pointent dans les magasins de disques pour acheter des albums.»

■ JVC contre-attaque au Japon avec une nouvelle version de sa caméscope Vidéomovie. Plus compacte, elle a l'allure d'une caméscope 8mm, mais utilise le format traditionnel VHS et surtout, permet une durée d'enregistrement d'une heure comparative-ment à vingt minutes pour les anciens modèles. Son poids: 1,3 kg.

■ Ne confondez pas veejays et animateurs vidéo. Les premiers les poussent, les autres les font. Et parmi les autres les plus connus: Daniel Kleinman, responsable de **Sex As A Weapon** pour Benatar, **Hyperactive** pour Dolby et **Go Insane** pour Buckingham; Ian Pearson, maître d'oeuvre de **Money For Nothing** pour Dire Straits; Charlie Levi, de Charlex, pour **You Might Think** des Cars et les images-thème de **Saturday Night Live** aux US.



Prince en concert: l'exception qui confirme la règle.



La file d'attente, le sport favori des vidéophiles moscovites.

■ Saviez-vous que Moscou compte deux clubs vidéo? On vous l'apprend. Et que trouve-t-on dans ces clubs? Joie, des films russes, finnois et indiens! On peut louer un titre pour 6\$ et acheter une cassette vierge pour 125\$, mais pas question de louer des films américains. Les seuls disponibles le sont par le biais du marché noir; **Dynasty** et **Hill Street Blues** ayant la faveur des vidéophiles moscovites. Mais encore faut-il avoir son magnétoscope: en Union Soviétique, le Elektronika VM, un VCP d'inspiration Panasonic, coûte 2200\$ et, pour se le procurer, il faut faire la queue. La liste d'attente a déjà dix ans.

■ Interlude caresses, suite et fin. En Angleterre, le tiers de tous les nouveaux mariés enregistrent leur cérémonie sur vidéo.

■ Depuis ses débuts, en 1963, dans **Doctor No**, le suave et vénérable James Bond s'est illustré dans quatorze films, tous disponibles sur vidéo chez CBS/Fox, et sous quatre visages différents (dont celui de David Niven dans le très ordinaire **Casino Royale**). Aujourd'hui, découvrez-le enfin à travers votre écran-ordinateur. Mindscape Software, une firme américaine, annonce la sortie de **James Bond 007: A View To A Kill**. Une disquette interactive qui reprend image par image le scénario du film. S'en suivent dialogues, gros plans et décisions pas toujours faciles. Dans le genre, c'est très bon, meilleur que le film même. Prix: 50\$. Compatibilité: IBM PC, Apple II et Macintosh.

■ Qu'ont en commun Miami Steve Van Zandt et Arthur C. Clarke? Ils sont des inconditionnels de la vidéo. Le premier la perçoit comme un des plus efficaces moyens d'apprentissage de notre époque; le second la qualifie de plus importante découverte du 20^e siècle.

Alors, Miami Steve prêche la bonne nouvelle anti-apartheid en visitant les écoles secondaires américaines armé d'un magnétoscope et de son clip **The Making Of Sun City**, tandis qu'Arthur, en attendant que Voyager II se pose sur Neptune en 1988-89, est engagé dans un long processus de création magnétoscopisée. Son nouveau roman n'est pas prévu avant le début des années quatre-vingt-dix.

■ André St-Amant est animateur à CKOI-FM. Tous les dimanches, dès neuf heures, il présente Le décompte, le palmarès des vingt chansons les plus populaires de la semaine à Montréal. Voici ses cinq clips préférés: **Two Tribes** de Frankie Goes To Hollywood, **One Step Beyond** de Madness, **Close To The Edit** de Art Of Noise, **Old Man Down The Road** de John Fogerty et **My Oh My**. Ses cinq films vidéo: **1984**, **The Day After**, **Fahrenheit 451**, **Mon oncle d'Amérique** et **White Nights**.

■ Québecclips. Richard Séguin en fait. Son plus récent a pour titre **J'te cherche partout** et a été réalisé par André Leduc, le même qui avait dirigé celui de **Double Vie** et **Ils s'aiment** pour Daniel Lavoie. Quant à l'opéra rock **1926**, le premier vidéomusique s'intitule **Chicago** et met en vedette Nanette Workman et l'ex-Offenbach Breen Leboeuf.

(1) C'est décidément le mois des bonnes adresses.



Miami Steve Van Zandt: un inconditionnel de la vidéo.

recueillir des fonds pour la recherche sur le SIDA.

En août 1983, Klaus Nomi succombe à son tour. Mais le monde des stars ne se

déchaîne qu'en apprenant la condamnation de Rock Hudson à l'été 1985. L'homosexualité de Hudson devenue publique, elle incitera Hollywood à participer au mouvement américain qui, Elizabeth Taylor en tête, rassemble des fonds à coups de galas-bénéfice.



Klaus Nomi:
une des plus célèbres victimes du SIDA.

À Montréal, le premier événement du genre à survenir au Canada aura lieu vendredi le 13 juin à la Place-des-Arts. Intitulé *Vendredi Treize Étoiles*, ce gala organisé par la Fondation ACCES de Montréal (937-9231) veut d'abord amasser une somme nécessaire pour établir une résidence où les sidatiques esseulés pourront finir leurs jours en paix. Parmi les vedettes qui doivent monter sur les planches, on signale déjà Peggy Lee, Joe Bocan, Peter Pringle, Michel Louvain, l'OSM, les Grands Ballets Canadiens, les Ballets-Jazz de Montréal, le Denny Christianson Big Band et plusieurs autres. ■

DEUX COMITÉS

● Le Comité SIDA-Québec, fondé en 1982, est formé principalement de médecins qui surveillent l'évolution de la maladie tout en faisant la promotion de sa recherche. Le secrétariat du Comité est situé au Département de santé communautaire de l'hôpital Saint-Luc de Montréal.

● Le Comité SIDA-AIDS de Montréal est un organisme composé de bénévoles qui offre un service de soutien et d'assistance morale aux malades atteints du SIDA et à leurs proches. Il offre aussi un réseau d'information, et une ligne Info-SIDA: 282-9888. ■

VACANCES EN VILLE, VACANCES FACILES



Adresses des pages 40 à 47

ESSANELLE

2055, rue Peel, Montréal
Tél.: (514) 282-9864

ALDO

43 boutiques dans la Province de Québec
Tél.: (514) 342-4682

LE CHÂTEAU

1310 Ste-Catherine Ouest, Montréal
Tél.: 866-2481
Les Terrasses. Tél.: 844-5979
Galeries d'Anjou. Tél.: 354-5018
Centre Laval. Tél.: 688-4142
Centre Cavendish. Tél.: 487-1165
Plaza St-Hubert. Tél.: 279-6391

JACOB

Toutes les succursales
Tél.: 861-2677

THALIE

Boutique Belmod
500 Sacré-Coeur, Alma
Tél.: (418) 668-7754
Boutique Zazou
Carrefour Baie des chaleurs, New Richmard
Tél.: (418) 392-4847
Boutique Strauss
1665 Des Cascades, St-Hyacinthe
Tél.: 773-7002
Tous les magasins La Baie à travers le Canada

LE SIEUR DULUTH

4065 St-Denis, Montréal
Tél.: 843-8933

PRO-GEL

apprivoise la lumière

GELÉE FIXATIVE
ACTIVE À LA LUMIÈRE

PRO-GEL capte la lumière et amplifie les reflets naturels de vos cheveux.

SANS ALCOOL
Doux pour vos cheveux, il rend la mise en plis simple et durable.



Laboratoire Cosmepro Montréal, Qc. Canada.



**SALON
DE
COIFFURE
POUR
HOMMES**

PLACE VERSAILLES
7275, rue Sherbrooke est
(Place Versailles, face au Steinberg)

352-1290

L'échange

**DISQUES, LIVRES ET
CASSETTES USAGÉS**

**3694 ST-DENIS
MTL 849-1913**

MÉTRO SHERBROOKE

**713 MT-ROYAL E
MTL 523-6389**

MÉTRO MONT-ROYAL

COSTA-GAVRAS

«FAMILLE, JE NE VOUS HAIS PAS!»

PAR MARIE-CHRISTINE ABEL

Québec Rock: La séquence très amusante du conseil de famille, qui justifie d'ailleurs le titre du film, nous montre le père (Hallyday) qui s'habille, parle et agit comme les mafiosi qu'il a rencontrés à New-York. Doit-on qualifier ce personnage de colonisé ou d'esprit ouvert aux échanges internationaux?

Costa-Gavras: Mises à part les ressources comiques d'un tel procédé, en effet, il est colonisé. Parce que la colonisation, c'est pas seulement économique, c'est aussi culturel. Et d'ailleurs, je crois que c'est la pire. Par exemple, ma génération a été profondément choquée de ne pas avoir de noms anglo-saxons. On aurait tous voulu s'appeler Jeff, Dick ou Bob car Raymond ou Constantin, c'est pas des noms, ça! Je me souviens même que quand *Un Américain à Paris* (avec Gene Kelly) est sorti, tous les jeunes de ma génération, on s'est mis à porter des moccasins avec des chaussettes blanches...

Q.R.: En visionnant votre film, on sent qu'au-delà de la satire policière et de l'utilisation de l'ordinateur dans le perçage de coffres-forts, c'est le thème de la famille qui vous intéresse surtout. Est-ce une fausse impression?

C-G: Pas du tout. J'avais envie de faire un film où l'humour et l'ironie seraient accentués. Et dans ce roman de Francis Ryck, j'ai vu l'opportunité de démontrer tout ce qu'implique la cellule familiale, c'est-à-dire la comédie et la tragédie. Sans famille y a pas tout ça, n'est-ce pas?

Q.R.: C'est-à-dire est-ce qu'il y a «tout ça» uniquement à l'intérieur de la famille?

C-G: Je crois, oui. Uniquement la famille... Quoique j'élargirais le sens de père/mère/enfants etc. à famille d'idées aussi.

Q.R.: Mais êtes-vous persuadé que le thème de la famille peut intéresser un large public en 1986?

C-G: Ah oui! En général, les milieux artistiques ont tendance à étendre le phénomène de la famille éclatée à toute la société. Mais en réalité, toutes ces réunions un peu conventionnelles comme le mariage et autres, ça arrête jamais d'exister, ça. Moi je considère ce film comme une image très représentative de la France d'aujourd'hui. Je ne voulais pas du tout montrer une famille de marginaux.

Q.R.: Admettez tout de même que leur code d'éthique est spécial: le fils lui-



ANDRÉ DUROCHER

Costa-Gavras: «La colonisation n'est pas seulement économique, elle est aussi culturelle».

Est-ce un signe des temps... apolitiques? Comme un grand reporter qui préférerait tout à coup être chroniqueur, le plus populaire réalisateur français de drames socio-politiques (*Z, Etat de siège, Missing, Hannah K.*) se tourne, avec brio, vers la satire policière. «Parce que la vraie vie, finalement, est plus absurde que rationnelle!» explique Costa-Gavras au sujet de *Conseil de famille*.

même devient un premier de classe dès qu'il apprend que son père séjourne non pas à l'hôpital, mais en prison!

G-G: (en riant) Parce que du coup, il se sent différent des autres, respecté par eux. Disons que le gagne-pain de cette famille est marginal. Mais leur code (au sens d'ascension sociale: meilleures écoles, vacances en Bretagne, bonnes manières assorties à leurs vêtements coûteux) est le même que celui de tout le monde, bien qu'ils partagent un «secret» familial.

Q.R.: **Parlant de secret, jusqu'à maintenant, vous étiez l'un des rares metteurs en scène de France à connaître le secret pour fabriquer un film politique qui attire les foules. Certes, vous avez le droit de vous attaquer au genre comique au même titre que d'autres. Mais n'est-ce pas symptomatique que vous utilisiez ce droit au moment même où le public en général est moins politisé?**

C-G: D'abord ce n'est pas exact de dire que présentement, on ne fait pas de films à contenu politique. *White Nights*, *Rambo*, *Delta Force*... il y en a plein!

Q.R.: **Mais il s'agit là des films de propagande, à la gloire de l'American Hero. Tandis que vous nous avez habitués à des dénonciations plus nuancées et, par le fait même, plus convaincantes... Le terrorisme qui sévit actuellement en Europe ne se révélait-il pas un sujet tentant?**

C-G: Je crois qu'on ne peut aborder le problème avec subtilité actuellement parce que nous vivons une ère manichéenne qui préfère voir tout le bien d'un côté et tout le mal de l'autre. Par exemple, ce matin, je me suis levé à 6h00 et j'ai regardé les informations à toutes les chaînes de télévision. Eh bien, il n'y a pas un commentateur qui ait essayé d'analyser le pourquoi et le comment du terrorisme!

Q.R.: **Comment se fait-il que le recul soit toujours impossible après 15 ans d'attentats réguliers, presque institutionnalisés?**

C-G: Voilà précisément le problème: on a tout fait depuis 15 ans pour l'arrêter et le terrorisme s'en va en augmentant. Pourquoi?

Q.R.: **Le fanatisme religieux s'avère peut-être un indice, non?**

C-G: C'est vrai que le terrorisme vient du fanatisme religieux, mais également de l'humiliation vécue par ces gens. Les Français regardent les ouvriers arabes qui réparent les trous dans les rues de Paris et ils leur disent: «Sales Arabes, vous nous vendez le pétrole trop cher». Pourtant, ce ne sont pas eux les émirs. Alors un metteur en scène qui essaie de réfléchir sur un sujet comme celui-là, se trouve complètement déchiré entre différents points de vue. De toute façon, il est bien sûr qu'il n'y a pas un producteur prêt à financer un film qui, sans justifier le terrorisme, ne le condamnerait pas à la ma-

nière de *Rambo*.

Q.R.: **Tiens! Pourtant, ce sont les Américains eux-mêmes qui ont financé un film comme *Missing*, condamnant l'intervention de leur propre CIA au Chili en 1973?**

C-G: Vous me mettez à l'épreuve... (rires) Je promets d'y réfléchir.

Q.R.: **Dans un autre ordre d'idées, on ne peut que vous féliciter d'avoir posé le geste pacifiquement pro-arabe de produire le premier film de Mehdi Charef — *Le thé au harem d'Archimède*...**

C-G: Ça, c'est une aventure qui relève du mythe de la *success story*! Charef appartient à la deuxième génération d'émigrants qui ne sont pas considérés comme des Français en France, non plus que

comme des Egyptiens ou des Tunisiens, etc, s'ils retournent dans le pays de leurs parents. Lui-même travailleur d'usine, Charef a écrit un livre que Gallimard (la plus prestigieuse maison d'édition en France) a publié. Puis, comme le livre m'intéressait comme sujet de film, j'ai invité à la maison ce jeune écrivain autodidacte. En parlant, j'ai compris qu'il avait une vision cinématographique. Je lui ai dit: «Pourquoi ne pas tourner le film vous-même? Je serai votre conseiller technique si vous voulez». Il s'en est sorti très bien, presque sans mon aide. Maintenant, il a obtenu le César et des Prix au Festival de Chicago, de Madrid, etc.

Q.R.: **Ça arrive souvent que d'émigrants metteurs en scène parrainent**

CONSEIL DE FAMILLE



Johnny Hallyday: Fleurs de rocker.

PAR MARIE-CHRISTINE ABEL

Papa (Johnny Hallyday) n'était ni en voyage d'affaires, ni à l'hôpital, mais en prison. Toutefois, dès son retour, il se remet à la pratique du «plus beau métier du monde»: voler les riches. D'abord avec la seule aide tactique de l'ami de la famille, Faucon (Guy Marchand). Puis, avec celle du jeune François (Laurent Romor à 11 ans; Rémi Martin à 19 ans) qui menace de dénoncer son père si on ne l'emmène pas, lui aussi, percer des coffres-forts.

Sans qu'on croule sous les éclats de rire, Costa-Gavras a réussi là un excellent divertissement. En effet, dans des décors souvent somptueux léchés artistement par la ca-

méra, il mélange savamment absurde (jumeaux bulgares qui parlent latin) et caricature (les truands français colonisés par la mafia newyorkaise); suspense policier et chronique familiale.

Car si c'est la séquence où Hallyday se prend pour Brando dans *Le Parrain* qui donne son titre au film, le concept général de l'oeuvre ne traduit pas tant un «conseil» qu'un portrait de famille. Famille au sens de clan et, voilà qui est encore plus intéressant, les divers clans dans le clan.

Au début par exemple, il y a le clan des adultes et celui des enfants. Puis, celui des hommes qui exécutent le coup et celui des femmes qui les attendent avec angoisse à la maison. Enfin, tandis que la mère (la sensible et énigmatique Fanny Ardant) refuse de se faire humilier par la grande famille bourgeoise où elle est née, le père et Faucon se font récupérer par la grande familia du crime organisé — la mafia. À traître, traître et demi. De sorte que ce qu'on pourrait appeler le «clan fondamental», c'est-à-dire la mère et ses enfants, n'a d'autres choix que de se défendre. Un film à voir. 4/6

ainsi des premiers films?

C-G: Ça se produit parfois, oui. Il faut se préoccuper de la relève. Voyez les Italiens: ils ne s'en sont pas préoccupés et leur cinéma se meurt.

Q.R.: Sur le sujet des nouveaux venus au cinéma, il faut avouer que la performance de Johnny Hallyday est étonnante dans *Conseil de famille*. Comment avez-vous eu l'intuition qu'il ferait un acteur crédible?

C-G: Vous savez, il n'y a rien de plus dramatique en France que d'avoir à faire le casting d'un couple entre 30 et 45 ans: vous allez vite à Catherine Deneuve et Depardieu et autres quatre cinq têtes d'affiche qu'on a vues partout. Fanny Ardant et Hallyday, ça me semblait un couple inattendu. Quand je l'ai vu dans *Déetective* (de Godard), j'ai senti qu'il avait un monde en lui, qu'il avait l'expérience des gens qui se questionnent sur eux-mêmes, sur leur métier.

Q.R.: Est-ce que son vécu de rockstar le rend différent des acteurs de formation traditionnelle?

C-G: C'est plutôt la fin de ce vécu qui lui donne du poids. Il n'est plus une rockstar, Johnny. Enfin, ça se termine...

Q.R.: En est-il conscient?

C-G: Oui, oui. Et c'est justement parce qu'il le sait qu'il est intéressant. En plus, je vais vous livrer un secret: quand c'est nécessaire, on les fait «jouer» au montage, les acteurs — en conservant d'une séquence les seuls moments où l'émotion est juste.

Q.R.: Dernière question: pourquoi est-ce qu'ultimement, le fils (Rémi Martin) se tourne aussi mesquinement contre le père?

C-G: À cause d'une motivation très freudienne: les fils choisissent le métier du père. Mais, en fin de compte, ils suivent l'exemple de la mère. Malgré les apparences, celle-ci est toujours le véritable chef de la famille.

Q.R.: Dans les familles latines en particulier?

C-G: (souriant) Dans toutes les familles.

JOHN WILDMAN LE FILS DE MON ONCLE D'AMÉRIQUE

PAR MARIE-CHRISTINE ABEL

My American Cousin «As seen by our Canadian neighbours» ne nous révèle rien que nous ne sachions déjà sur les années 50. Mais c'est tout de même un film frais, mignon et gentil, qu'on regarde comme un congé tant les personnages n'y courent pas grand risque: Sandy a douze ans, préférerait en avoir quinze, et s'ennuie sur la grève du lac Okanagan jusqu'à ce que débarque son cousin californien aux allures de James Dean. Ce cousin américain est interprété par John Wildman, qui est en fait un Montréalais.

Québec Rock: Personnellement, est-ce que la sensibilité des années 50 vous touche beaucoup — outre le fait qu'elle soit à la mode?

John Wildman: Je pense que c'est une grande période: les gens étaient prospères, on ne faisait pas le lien entre cigaret-

te et cancer, et par surcroît, ce fut une grande époque musicale grâce à Jerry Lee Lewis, Eddie Cochran, Elvis Presley. D'ailleurs, même si tout le monde me compare à James Dean, je me suis beaucoup plus inspiré d'Elvis pour ma recherche de personnage: il est excellent acteur dans *Wild In The Country* (1961).

Q.R.: Il y a un moment dans le film qui aurait pu nous conduire au récit d'une toute autre histoire: quand votre per-

sonnage, gentiment incestueux, s'approche de sa cousine Sandy...

J.W.: Jusqu'à ce que je lui demande son âge et qu'elle me réponde douze ans. Alors je m'écrie: «T'es juste une enfant! Moi qui te croyais vieille...». J'avoue que c'est là l'une de mes répliques favorites du film tant elle traduit avec justesse à quel point une différence d'âge de deux ou trois ans a une importance primordiale à l'adolescence. Car «vieille», ça veut dire quinze ans seulement, après tout.

Q.R.: Quelle sensation a-t-on au volant de cette superbe Cadillac rouge?

J.W.: Wow... Rien de comparable avec les voitures d'aujourd'hui. À cette époque, les designers étaient dingues des voitures et déjà, tous les luxes étaient permis. Cette Cadillac-ci, d'une longueur de 19 pieds (!), disposait même d'un bouton sur le plancher que je n'avais qu'à toucher du pied pour changer de poste de radio sans bouger les mains du gigantesque volant. Inutile de dire combien j'ai adoré tourner la scène de la poursuite en voiture.

Q.R.: Il paraît qu'on vous verra à nouveau dans un film québécois? (Il interprétait aussi le rôle d'un Américain dans *Les années de rêve* de JC Labrecque en 1984)

J.W.: Oui, dans un film de Robert Ménard qui va s'intituler *Exit*. J'y incarne le rôle de l'amant de Louise Marleau qui s'est tué dans un accident d'avion il y a des années. Marleau croit qu'elle est d'une certaine façon responsable de ma mort et le souvenir de mon personnage la hante.

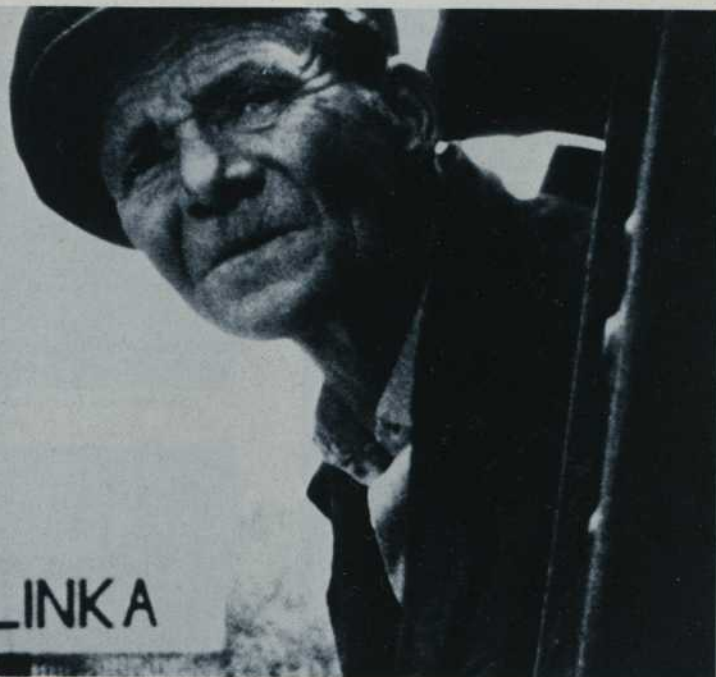
Q.R.: Un film construit sous forme de flashbacks?

J.W.: Un film qui décrit la bataille entre deux puissances créatrices, puisque nous sommes deux musiciens. D'ailleurs, en guise de préparation à ce rôle, je prends actuellement des leçons de piano. ■



John Wildman (*My American Cousin*): l'époque de tous les rêves.

SHOAH VOYAGE AU BOUT DE L'ENFER



TREBLINKA

Shoah: sur les rails de l'enfer.

PAR MARIE-FRANCE BAZZO

Il y a eu Nuit et brouillard, d'Alain Resnais, sur les camps de concentration, puis des films de fiction où des personnages étaient blessés par leur passage dans les camps nazis. Rien sur le vaste plan d'extermination des juifs: ce n'est pas très cinématographique. Après Paris et New-York, Shoah nous arrive.

Dans *Shoah*, vous verrez pendant neuf heures et demie des champs déserts où plane un silence étrange, des locomotives qui cheminent dans la campagne polonaise, de paisibles retraités. Pas de cadavres, de hurlements, pas de camps ni de prisonniers ni de chiens. Pas une image d'archive. Que des traces de traces. L'horreur est souvent plus brutale quand ses représentations sont sobres et calmes. Claude Lanzmann, écrivain et ami de Jean-Paul Sartre, a mis dix ans de sa vie pour réaliser *Shoah*. Dix ans d'enquête, de recherche, de lecture, d'entrevues, 350 heures de tournage. *Shoah* —

anéantissement en hébreu — est le contraire de tous ces films qui ont parlé jusqu'ici d'antisémitisme. Un film circulaire, qui procède par addition de témoignages qui vont tous dans le même sens à des degrés divers. Paysans qui labouraient à 100 mètres des camps, anciens SS, rescapés. Les vivants se souviennent et l'émotion afflue. Lanzmann questionne non pas le «pourquoi» — personne ne pourra vraiment jamais y répondre — mais le «comment», froidement:

Vous travailliez dans les chambres à gaz?

— Oui.

Vous coupez les cheveux? Combien de temps durait la coupe?

Un ex-nazi, filmé à son insu, trace un portrait quasi-idyllique de Treblinka «où l'on tuait avec modération», artisanalement, contrairement à Auschwitz, «l'usine».

Tant de détails deviennent un réquisitoire insoutenable. Lanzmann, bourreau à la caméra, agit en psychothérapeute. Vous le gifleriez quand il pousse à bout les rescapés. Souvenir, spectacle, indécence, où commence et où finit la douleur privée? Le drame collectif, lui, n'est jamais loin quand Lanzmann fait avouer à des paysans polonais leur antisémitisme primaire. Dans *Shoah*, l'horreur filtre des paysages tranquilles, l'angoisse suinte des plans bien découpés. L'innommable est nommé. ■

A.I.D.S. TROP JEUNE POUR MOURIR

PAR MARIE-CHRISTINE ABEL

A.I.D.S. Trop jeune pour mourir s'avère vraisemblablement le premier film de facture plus populaire que documentaire à nous parvenir sur le SIDA. Et il nous parvient d'Allemagne sous la signature d'un réalisateur à peu près inconnu ici, Hans Noever.

L'intrigue? Une histoire d'amour assez prévisible tournée de façon assez quelconque. Et pourtant, on ne peut s'empêcher de sentir sa gorge se serrer devant notre révoltante impuissance à dompter cette maladie qui aurait été transmise à l'espèce humaine via les morsures d'une espèce primate africaine que Jessica (Geraldine Danon) observe mélancoliquement dans une cage du zoo municipal.

L'évocation du nom féminin de Jessica vous surprend-elle? Eh bien, pour prévenir les préjugés qui se réveillent dès que notre incompréhension d'une catastrophe nous fait croire à une complaisante «puniton de Dieu», le réalisateur a eu la prudence de raconter la tragédie d'un couple, non pas homosexuel, mais hétérosexuel. Frank (Frederic Graner) a contracté le SIDA alors qu'il se «camait à la planche». Et peu importe qu'il ne se drogoue plus, une aiguille non désinfectée l'a condamné sans appel il y a déjà des années.

Tout en espérant que nous arriveront de meilleurs films sur le sujet, *A.I.D.S.* (pourquoi ne pas avoir traduit le titre?) nous donne l'occasion de rappeler que près de 200 cas de SIDA ont été diagnostiqués au Québec (dont plus de vingt chez des enfants) et que cette statistique double chaque année.

Du reste, il n'est nullement nécessaire d'avoir vu cette oeuvre cinématographique avant d'envoyer quelques dollars de plus à la Fondation de recherche sur le syndrome immuno-déficitaire acquis. L'adresse? C.P. 245, Station Place du Parc, Montréal H2W 2N8. ■

LE NEVEU DE BEETHOVEN LES CHARMES DE LA FAMILLE



Beethoven (Wolfgang Reichman): sourd, génial et tyrannique.

PAR MARIE FRANCE BAZZO

Les grands artistes sont rarement des âmes nobles. Après l'Amadeus libertin et capricieux de Forman, voici le Beethoven querelleur et tyrannique de Paul Morissey.

Mein Gott! Qu'est-il arrivé à Paul Morissey, petit copain de Warhol et habitué à filmer les bas-fonds new-yorkais (*Mixed Blood*, *NY 42ème rue*)? Il délaisse les paumés, les marginaux et son style brouillon sympa pour un sujet symphonique et une grosse coproduction franco-allemande. Qui plus est, mécontent du montage final, il désavoue *Le neveu de Beethoven*. Quel est donc ce film — inspiré de l'ouvrage d'un historien italien et de dossiers juridiques — qui fait tant de vagues? À la mort de son frère, Beethoven le misanthrope devient avec sa belle-soeur le tuteur de son neveu Karl. Considérant la mère comme une traînée, vivante incarnation du mal, il intente des poursuites judiciaires et arrive à obtenir la garde de l'enfant. Commence une histoire de tyrannie horrible: l'odieux oncle enferme Karl dans un

amour exclusif et cauchemardesque, qui ne s'éteindra qu'avec la mort du Maestro.

C'est l'homme qui a intéressé Morissey et son co-scénariste Mathieu Carrière; le quotidien d'un sourdingue de génie, interprété avec force et présence par Wolfgang Reichman. Là où la sauce se gâte, c'est avec le jeu d'adolescent blond et inexpressif de Dietmar Prinz (Karl), et celui de la mère, Jane Birkin, toujours aussi birkinisante et simplette. Si la musique transcendait *Amadeus*, elle ressemble dans *Le Neveu* à un «Medley Beethoven» qui se diluerait dans la somptuosité des décors. Quant à la mise en scène... quelle mise en scène? Curieusement, Morissey, qui crachait littéralement un cinéma brut au langage cru et violent, se contente ici d'analyser en silence le drame et la personnalité d'un créateur, cadrant les visages de très près. Malgré des vices de structure majeurs, le film recèle des scènes intenses; telle celle de la création de la 9ème Symphonie: la surdité frappant au milieu d'une musique éclatante et joyeuse.

Il faut croire que le genre «Greatest Musicians» est né au cinéma. *Le Neveu De Beethoven* constitue le premier *sequel* d'*Amadeus*. Que Morissey fasse du cinéma commercial, soit, mais qu'il laisse un éventuel *Wagner et Cosima* à quelqu'un d'autre... et on continuera à l'aimer. ■

PAR MARIE FRANCE BAZZO

Les bermudas trônent dans les boutiques depuis février, les maillots de bain depuis mars. À l'instar de la mode estivale, les films d'été envahissent les salles obscures dès mai. Encore une fois, les cinéphiles s'angoissent: comment trouveront-ils le temps de bronzer entre la sortie en masse des films américains et la 10ème édition du Festival des Films du Monde? Adeptes du teint blanc nuancé de vert, voici ce que les «Majors» américains vous réservent cet été.

Musique, romance, plage, *sequels*, et une bonne dose de mitraillette pour mettre de l'action dans la quiétude de vos vacances. Dans la catégorie «Jeunes-z-et-beaux», voici *Under the Cherry Moon*, de et avec notre Prince préféré, ici en talentueux musicien qui décide d'aller faire fortune sur la Côte d'Azur. Rien de moins. Lassé de séduire les riches divorcées, Prince roucoulera avec une jeune héritière, mais papa et maman tenteront de séparer les deux tourtereaux. Délaissant son personnage de provocateur lubrique, Prince a voulu réaliser un conte hors du temps, follement romantique, s'inspirant des films des années 40. Un remake de *Romeo et Juliette*, avec Kristin-Scott-Thomas, et Prince en artistes de piano-bar.

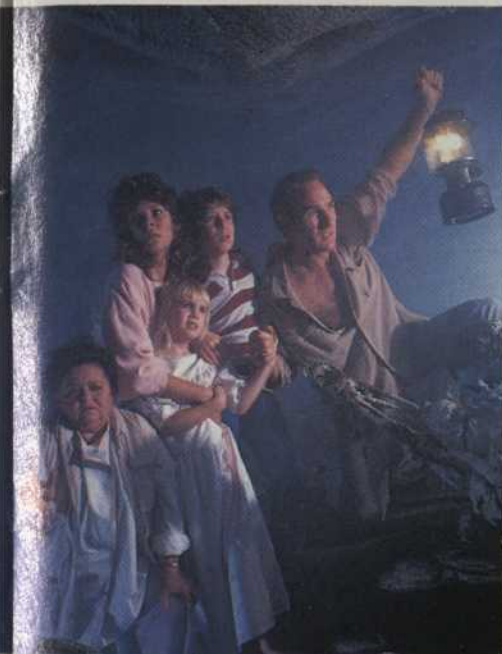
Dans la catégorie «Die, Stranger Die», voici Sylvester «Rocky — Rambo» Stallone qui ajoute un autre personnage à son répertoire musclé: *Cobra*. Réalisé par George P. Cosmatos (*Rambo: First Blood, Part II*), l'histoire est celle d'un super-flic aux méthodes expéditives et peu orthodoxes, un dur de dur; Marion Cobretti, dit «Cobra». Il est sur les traces d'un meurtrier vicieux qui tue en série, et qui traque un mannequin interprété par Mme Stallone elle-même, Brigitte Nielsen. Un détail: *Cobra* se balade avec la mitraillette au poing et les grenades à la ceinture. Hémoglobine en perspective. Également, déjà sorti en mai: *Pray for Death*, avec Sho Kosugi, vedette des innombrables «Ninja». Un japonais, oeuvrant dans l'industrie alimentaire nipponne, décide d'émigrer aux USA avec sa charmante famille et d'ouvrir son propre bar à sushis. Malheureusement, alors qu'il croyait attirer les Yuppies, il tombe sur une bande de malfrats impitoyables qui se livraient au recel dans le local où il

HOLLYWOOD PUNCH

LES FILMS DE L'ÉTÉ



Cobra: Super-flic (Stallone) rencontre Super-nana (Neilsen).



Poltergeist II: et la lumière fut...

s'installe: kidnapping, violence, torture, arts martiaux, revanche finale.

Catégorie «Qu'ont-ils fait pour mériter un karma pareil?»; *Poltergeist II: The other side*. La famille Freeling vit paisiblement à Phoenix depuis que le cauchemar du film précédent s'est achevé. Tout semble tranquille... jusqu'au jour où ILS reviennent. Ahhhhhh! Les effets spéciaux sont signés par le spécialiste des fantômes, Richard Edlund (*Poltergeist*, *Ghostbusters*), quatre fois primé aux Oscars. Craig T. Nelson et Jobeth Williams sont de retour en époux Freeling, et Heather O'Rourke interprète le rôle de leur fille. À signaler; la présence de Julian Beck en exorciste, rôle pour le moins étonnant pour cet homme de théâtre, fondateur du prestigieux «Living Theater».



Club Paradise: l'île de rêve.

Catégorie «Il ne faut pas jouer avec la science»; deux films. *The Manhattan Project*, où un adolescent brillant aidé de sa copine décide de bricoler un petit gadget explosif à base de plutonium... Avec la participation de John Lithgow, et réalisé par Marshall Brickman, co-scénariste de plusieurs films de Woody Allen. Le deuxième, où une autre «bol» en sciences construit son propre robot domestique, est *Deadly Friends*, de Wes Craven, le réalisateur de *A Nightmare on Elm Street*, avec Matthew Labortaux, un rescapé de «La petite maison dans la prairie».

Catégorie «Plaisir de la plage», toujours de mise en été. La série Miami Vice a réhabilité le lieu de villégiature des retraités, en faisant un paradis cool et très cinématographique. Voici justement *Band of the Hand* de Paul Michael Glaser, qui a réalisé quelques épisodes de Miami Vice, et dont le producteur exécutif n'est nul autre que Michael Mann, tête pensante de la célèbre série. L'histoire: une bande de jeunes un peu délinquants fait équipe avec un vétéran du Viet-Nam pour «nettoyer» Miami du vice... Vous rêvez de romance et d'aventures dans les Caraïbes? Réservez au *Club Paradise*, avec Robin Williams en G.O., Peter O'Toole en Gouverneur de l'île de rêve,

et Twiggy en G.M. Gentil réalisateur: Harold Ramis, qui se spécialisa dans le genre, après National Lampoon's Vacation.

Quant aux amateurs des charmes preppies des vacances sur la côte Est avec jeunes sympathiques et dynamiques, ils iront voir *One crazy Summer*, de Savage Steve Holland.

Dans la catégorie «les exploits de Dan Cooper», un film très attendu, *Top Gun*, réalisé par Tony Scott (*The Hunger*), le frère de l'autre, avec les mêmes producteurs que *Flashdance* et *Beverly Hills Cop*, et au générique Tom Cruise (*Legend*, *Risky Business*), et Kelly McGillis (la veuve Amish de *Witness*). L'action se déroule dans le milieu très fermé de l'entraînement des pilotes des Corps d'Elite de la US Navy. Les producteurs insistent sur le fait que le film est l'antithèse des *Rambo*, et qu'il n'est surtout par un hymne au patriotisme ou à Reagan... Il est rare qu'on entoure à ce point de précautions un film américain par les temps qui courent...

À venir également, *Solarbabies*, une aventure futuriste réalisée par Alan Johnson et produite par Mel Brooks.

Cet été, vous ne bronzeriez pas idiot... vous ne bronzeriez pas du tout! ■

FILMS



Back to the Future: rencontre au sommet entre un entêté génial (Michael J. Fox) et un scientifique ingénieux (Christopher Brown).

PAR ALAIN DENIS ET LANCELOT L'ÉPICIER

■ **Rocky IV.** La célébration ultime du rêve américain. Sylvester Stallone a de quoi être fier, son dernier Rocky lui a valu un des plus importants cachets jamais versés: 12 millions. Et pourquoi? Pour prouver que le muscle le plus difficile à développer est le cerveau. Si vous êtes fans de gros bras huileux et de têtes fromagées, exigez le Rocky fort. Knock out intello garanti. Reste à savoir maintenant à quoi ressemblera **Rocky VIII**. Vous savez, la boxe à 45 ans, c'est dangereux.

■ **Back To The Future.** Dans la série des *Steven Spielberg Presents* il s'agit sans aucun doute du plus réussi. Si votre père n'a jamais su comment s'y prendre avec votre mère, invitez-le au salon, versez-lui un bon double de jus puissant, et laissez Michael J. Fox lui donner quelques conseils. Imbattable ce **Back To The Future!** Un voyage dans le temps en défunte Delorean, au pays de Berry, des milkshakes et de la crinoline, avec comme compagnon un scientifique un peu fêlé, mais pas con du tout et ingénieux en plus. Le film le plus populaire de 1985, assurément le succès vidéo de 1986. Ce sera bien mérité.

■ **Jagged Edge.** Un film à deux tranchants. Monsieur est accusé de meurtre, madame le défend. Il est éditeur d'un grand journal, elle est bien sûr avocate. Entre les preuves irréfutables et l'intuition, vous balancez de quel côté? Et si vous aviez fait le mauvais choix? Un film brillant pour grand amateurs d'intrigue judiciaire, avec en vedette Glenn Close, Jeff Bridges et Robert Loggia.

■ **Remo Williams, The Adventure Begins...** La réponse américaine à l'agent britannique James Bond, Remo Williams marche sur l'eau, évite les rafales de mitraillette et peut courir sur le sable sans laisser ni traces ni soupçons. Sa mission: évidemment lutter contre des crapules, des tueurs, des canailles, des escrocs, des terroristes, des gangsters, des forbans, des aigrefins et des requins impi-

toyables et corrompus. C'est beaucoup! Mais jamais assez pour Remo Williams, notre héros pas musclé, mal payé.

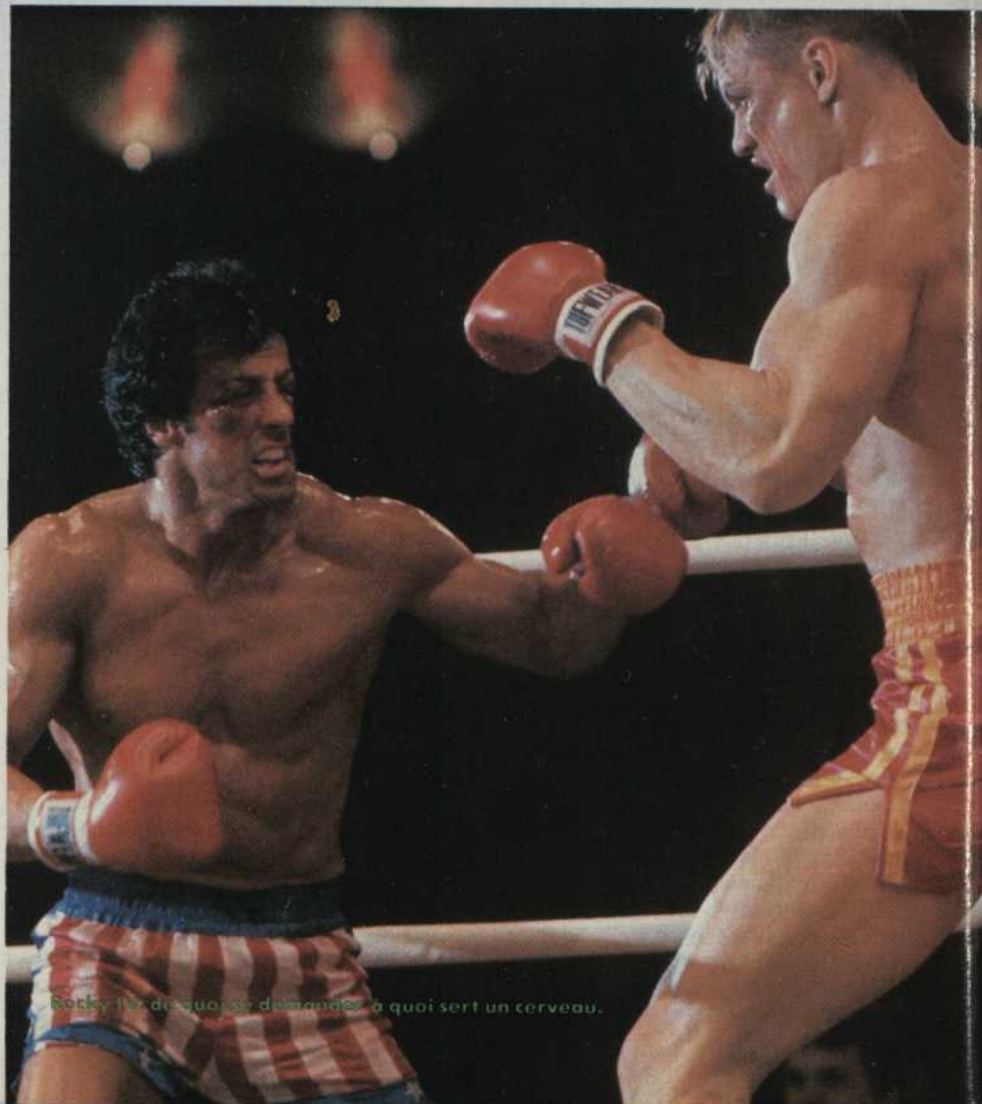
■ **Le feu de St-Elmo.** Version française de **St-Elmo's Fire**. Un film qui s'inscrit dans la lignée des **Breakfast Club**, **Pretty In Pink** et **16 Candles**. Réalisé par Joe Schuma-

cher, il raconte l'histoire d'un groupe de jeunes qui, après avoir obtenu leur diplôme, se réunissent afin de planifier leur avenir. Même si la critique a été sévère, en version vidéo, **Le feu de St-Elmo** mérite un meilleur sort.

■ **Les copains d'abord.** Que sont devenus les hippies des années soixante? Leurs idéaux? Une fin de semaine pour y penser et pour finalement poser le problème: Entre l'amour, le sexe, le plaisir et l'amitié, de quoi a-t-on le plus besoin? Prétexé à cette rencontre post-paisley: la mort d'un ami commun. Les copains d'abord, version française de **The Big Chill**. Un regard convaincant sur une génération convaincue. Avec en plus, la musique très très sixties de Marvin Gaye, Procol Harum et The Temptations.

■ **La route des Indes.** David Lean a réalisé quelques-uns des plus célèbres films de son époque: **Docteur Zhivago**, **Lawrence d'Arabie**, **Le pont de la rivière Kwai**. **La route des Indes** marquait son retour en 1985. Et comme retour, c'en fut tout un. Gagnant de deux prix de l'Académie l'an dernier, dont celui de la Meilleure actrice de soutien à Peggy Ascroft, il nous présente une performance remarquable du très respectable Sir Alec Guinness. **La route des Indes (A Passage To India)**, un long métrage où l'aventure et les passions s'entrecroisent.

■ Et en vitesse: **A Chorus Line**, **The Movie**, avec des corps qui s'apparentent; **Death Wish 3**, avec un homme qui s'impatiente; **Queen-We Will Rock You**, filmé à Montréal, avec un groupe qui s'applique et s'humecte. ■



Rocky, l'un des héros demandés: à quoi sert un cerveau.

Le microphone de la Guerre des Étoiles

*Rendez visite au détaillant TOA le plus près
de chez vous, ou écrivez à:
TOA Electronics Inc. 10712, 181e rue
Edmonton, Alberta T5S 1K8*



TOA

NAD

B&W
DIGITAL
MONITORS



la technique
ANGLAISE



À la recherche de la perfection, à la mesure de l'art! L'ensemble **NAD-B&W** s'adresse aux réels amateurs de la musique. Ceux qui savent savourer le dynamisme, la présence, la chaleur, la puissance même... Ceux qui veulent vivre leur musique.
Réuni pour vous, cet ensemble comprend: le récepteur AM/FM stéréo **NAD 7125** d'une puissance de **50 watts RMS**, la table tournante **NAD 5125** et les enceintes **B&W DM-100**.

à seulement
899\$
Magnétocassette en option

sélectronic

600, Belvédère, Québec, (418) 683-2525

575, boul. Saint-Martin, à l'ouest du boul. des Laurentides, Laval, 668-9880



PHIL SPECTOR

LE SON D'AUJOURD'HUI, HIER

PAR CHRISTIAN BELLEAU

«Je me mets en colère quand les gens disent que le rock'n'roll est de la mauvaise musique. Elle possède une spontanéité qui n'existe dans aucune forme musicale. Les accords sont limités, on dit que les textes sont banals et on se plaint de ne plus avoir d'auteur comme Cole Porter, mais nous n'avons plus de président comme Lincoln non plus! C'est la seule et authentique culture américaine; elle est très présente et c'est ce que les gens désirent. Je m'adresse donc à la jeune génération. Mon travail consiste à rendre des disques émouvants.»

— Phil Spector, 1964.

Lorsqu'en 1964, les gens entendaient *He's A Rebel*, *Be My Baby*, *Then He Kissed Me* ou *Walkin' In The Rain*, ils n'arrivaient même pas à se rappeler s'il s'agissait des Ronettes ou des Crystals. La plupart du temps, ils reconnaissaient tout simplement un disque de Phil Spector. Et cela, c'était vraiment nouveau. Car Spector fut premier. Le premier à rendre important le rôle du producteur. Le premier à donner à des disques de rock'n'roll une dimension symphonique plus-grande-que-nature. En infusant à ses «petites symphonies

pour les jeunes» une vision artistique et, mieux encore, une conscience, il permit à des chansons telles *You've Lost That Lovin' Feelin'*, *Uptown*, *Da Doo Ron Ron* et *Baby, I Love You* de devenir des classiques du rock, dressés comme des monuments défiant l'éternité.

Mais que fit-il donc, concrètement, pour mériter ce flot d'éloges? «Tout d'abord, je traite la voix comme n'importe quel instrument... Les chanteurs sont des instruments. Ils sont des outils qui me servent à travailler... Quand je vais dans un studio d'enregistrement, je fais de l'art, je transforme le rock'n'roll en une forme d'art et je rends cette musique et le rôle du producteur enfin crédibles». Phil Spector manque sans doute de modestie, mais ses disques (et ses ventes) sont là pour lui donner raison. Des trente 45 t qu'il a produits pendant les cinq années actives de sa compagnie (entre 1961 et 1966), vingt-sept atteignirent le Top 100, neuf se rendirent jusqu'au Top 10, et trois se hissèrent en première position. Ces chiffres, avouons-le, témoignent d'un succès phénoménal pour un petit *label* indépendant, et finalement pour n'importe quel *label*. Le son inimitable de Phil Spector a été plus tard reconnu et apprécié par de nombreux artistes (Aba, The Tubes, Elton John, Mott the Hoople, The Beach Boys, Jesus and Mary Chain) et producteurs (Jimmy Iovine, Richard Perry, Bob Ezrin, et Andrew Loog Oldham).

Phil Spector est à l'origine de ce qu'on a appelé l'enregistrement «à l'anglaise», où tous les instruments, les chœurs et les voix se trouvent à un même niveau sonore, excepté la batterie, mixée légèrement en avant. Le plus fameux des producteurs et arrangeurs de pop doit sa réputation aux oeuvres qu'il a écrites dans la première moitié des années soixante. Phillip Harvey Spector est né dans le Bronx à New-York le 26 décembre 1940, mais fut élevé à partir de neuf ans à Los Angeles par sa mère

Bertha. Sa nature était fantasque et, vers la fin des années 60, il souffrit de paranoïa aiguë. En 1958, il enregistre avec les Teddy Bears son premier hit, *To Know Him Is To Love Him* (d'après l'épithète inscrite sur la tombe de son père). À New-York, il joue de la guitare dans quelques groupes et compose en particulier pour Atlantic Records dont il devient le producteur attiré.

Puis, avec Jerry Leiber, il écrit *Spanish Harlem*; chantée par Ben E. Kink, la chanson grimpe dans le Top 10 en 61. Il produit les Coasters et les Drifters; il travaille avec Elvis Presley, Connie Francis et Gene Pitney. À 21 ans, il est millionnaire et forme sa propre compagnie, Philles, qu'il inaugure avec Les Crystals (*There's No Other Like My Baby*). De 62 à 65, il réalisera ses inoubliables enregistrements avec les Ronettes (dont il a épousé la chanteuse Veronica «Ronnie» Bennett), Bob B. Soxx & the Blue Jeans (*Zip-A-Dee-Doo-Dah*), Darlene Love (*Today I Met The Boy I'm Gonna Marry*) et les Righteous Brothers (*You've Lost That Lovin' Feelin'*). En 1963, Spector publie son Christmas Album, une compilation de chansons de Noël où figurent des artistes signés sur Philles, telles les Crystals avec *Santa Claus Is Comin' To Town*, aujourd'hui reprise par Springsteen.

Jusqu'en 1966, Phil Spector connaît un succès ininterrompu. Il travaille pour les Beatles, les Rolling Stones et Ike & Tina Turner (*River Deep, Mountain High*). Fin 69, il revient au premier plan en produisant *Let It Be* des Beatles, en 70 avec *All Things Must Pass* de George Harrison et *Instant Karma* de Lennon, et en 71 avec *The Concert for Bangla Desh*, *Imagine* et *Rock'n'roll* de Lennon. En 1977 paraît une bonne introduction à sa période bénie, l'album *Echoes of the 60's*. Cette même année alors reclus dans sa forteresse près de Los Angeles, Spector sort de sa retraite pour produire notamment l'album controversé de Leonard Cohen, *Death of a Ladies' Man*, puis en 80, *End of the Century* des Ramones. À cette époque, il a failli couronner sa carrière avec Bruce Springsteen.

Aujourd'hui, la rumeur veut qu'il revienne à la vie active. Ses projets engloberaient l'industrie du disque et celle du vidéo. En 1986, Phil Spector n'a que 46 ans. Comme il l'a si bien dit dans une interview accordée au *New Musical Express*: «Les gens parlent de moi comme si j'étais mort! Je leur dirai que je ne pense même pas être arrivé au bout de mon rouleau. Je n'ai même pas commencé à atteindre mon zénith». Bientôt, le son stéréophonique sera devenu une relique du passé, et le son monophonique reviendra à la mode. Phil Spector pourra alors relancer ses slogans préférés: *Back to Mono!* et *Tomorrow's Sound Today!* ■

PAR CATHERINE CHOQUETTE

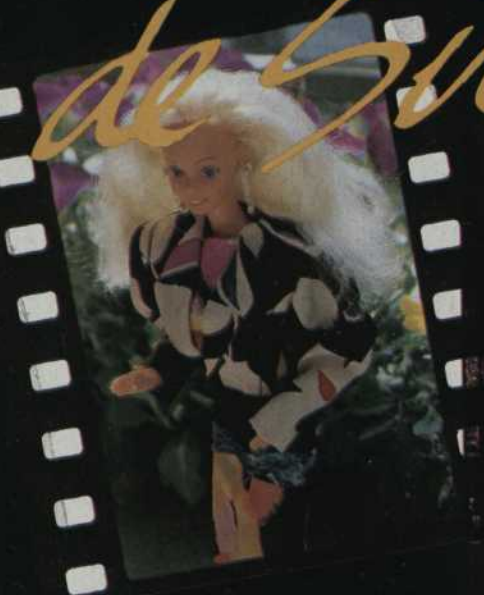
Poupée de Sires

POUPÉE PASSION

E lancée, la taille fine et les jambes longues, Barbie est mannequin jusqu'au bout des ongles. Pour son 26e anniversaire, Billy Boy — fervent collectionneur cultivant une véritable passion pour la suave poupée — a eu l'idée d'offrir à Barbie la plus fabuleuse rétrospective du genre.

Habillée par rien de moins que Dior, Courrèges, Azzaro, Nina Ricci, Hermès, Patou, Lanvain, Pierre Balmain, Paco Rabanne et Yves St-Laurent, Barbie est coiffée par Maurice Franck et Alexandre, et maquillée par Orlane.

Barbie est donc mannequin à part entière avec, sans doute, la précieuse qualité d'être moins capricieuse que les autres...



LE S612 DE AKAI:

L'INCARNATION
SONORE
DE LA PERFECTION

- Une sonorité haut de gamme...
- Mais à votre portée

OFFRE D'UNE DURÉE LIMITÉE

Faites l'achat du S612 et du MD-280... et recevez gratuitement deux collections sonores d'AKAI — une valeur de 219\$. Informez-vous de cette offre auprès de votre détaillant AKAI.

L'offre peut prendre fin sans préavis

AKAI

série professionnelle

Les produits des professionnels
de la musique

121, av. Watline, Mississauga, Ontario L4Z 1P2
(416) 890-2300

CARACTÉRISTIQUES

- FONCTIONNEMENT SIMPLE ET RAPIDE
- PRÉLEVEZ UN INSTANTANÉ DE N'IMPORTE QUEL SON OU INSTRUMENT ET FAITES-EN LA REPRODUCTION EN SIX TONS
- UNE PURETÉ SONORE QUI VOUS RENSERERA
- EMMAGASINEMENT SUR DISQUE RAPIDE: CRÉEZ VOTRE PROPRE COLLECTION SONORE!
- À VOTRE DISPOSITION ÉGALEMENT, NOTRE VASTE BIBLIOTHÈQUE SONORE... QUE NOUS FAISONS CROÎTRE SANS CESSE
- FONCTIONNE AVEC TOUT CLAVIER MIDI
- UTILISEZ LE S612 AVEC LE AX-60 DE AKAI: VOUS PROFITerez ALORS D'UN SYSTÈME COMPLET D'ÉDITION MUSICALE
- LA GRANDE CLASSE DES PROFESSIONNELS, À UN PRIX EXCEPTIONNEL

PRÉSENTÉ ICI AVEC LE LECTEUR DE DISQUE MD-280



POUR CEUX ET CELLES QUI SONT CRÉATIFS. LE STUDIO D'ENREGISTREMENT MULTI-PISTES PORTATIF.

TASCAM
Produits Teac Production

MINISTUDIO



TASCAM "MINISTUDIO"
THE PORTA ONE